HARVARD UNIVERSITY.

LIBRARY

OF THE

MUSEUM OF COMPARATIVE ZOÖLOGY.

N^o 14,515

GIFT OF

ALEX. AGASSIZ.

Entered June 22, 1900

L. Agassiz

BIBLIOTHÈQUE DE LA SCIENCE PITTORESQUE

1 fr. 25 par la poste

1 fr. 25 par la poste

14.575

LES MERVEILLES
DE
LA VIE ANIMALE

PAR

JULES MACÉ

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 50 VIGNETTES

PARIS

LIBRAIRIE D'ÉDUCATION

GÉRANT, AMABLE RIGAUD, ÉDITEUR
33, quai des Grands-Augustins, 33.

—
1876

(ISAÏE, XI)

PIÉTÉ.
ELLIGENCE, L'ESPRIT
IGNEUR : L'ESPRIT DE

DE BUM TE DES ARTS

BIBLIOTHÈQUE
DE LA SCIENCE PITTORESQUE

LES MERVEILLES
DE
LA VIE ANIMALE

ABBEVILLE. — IMP. BRIEZ, C. PAILLART ET RETAUX.

LES MERVEILLES
DE
LA VIE ANIMALE

PAR
JULES MACÉ

LES MAMMIFÈRES

PARIS
LIBRAIRIE D'ÉDUCATION

GÉRANT : AMABLE RIGAUD, ÉDITEUR

33, QUAI DES AUGUSTINS, 33

AVANT-PROPOS

Les auteurs qui se sont attachés à l'étude de la zoologie ont tous suivi la même distribution dans leur travail, en adoptant la classification savante de Cuvier. Cette classification n'a rien d'intéressant pour les personnes étrangères aux sciences naturelles, et qui ne viennent chercher dans l'étude de ces sciences qu'une distraction et non pas l'érudition.

Quant à nous, nous avons préféré choisir pour classer les animaux leurs caractères les plus saillants; aussi, fidèles au drapeau de la publication dont le but est d'instruire en amusant, nous avons retranché de l'étude des mammifères tout le côté sévère, nous ne faisons qu'effleurer tout ce qui touche à l'anatomie et

à la physiologie, pour insister sur les particularités les plus remarquables des mœurs, des habitudes, de l'extérieur et de l'intelligence des animaux. Le lecteur nous tiendra compte des efforts que nous avons faits et des obstacles que nous avons eu à surmonter; nous osons espérer qu'il accueillera cet ouvrage aussi favorablement que notre travail sur la *Vie d'un brin d'herbe*, dont le succès a été pour nous la récompense des difficultés que nous avons rencontrées dans l'exécution de cet ouvrage.

Paris, le 15 juin 1875.

JULES MACÉ.

LES MERVEILLES

DE

LA VIE ANIMALE

CHAPITRE PREMIER

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DES ANIMAUX MAMMIFÈRES.

Règne animal : les vertébrés. — Mammifères. — Classification de Cuvier. — Fonctions de la vie de nutrition : préhension des aliments ; estomacs des mammifères. — Circulation du sang : le cœur ; les artères ; les vaisseaux capillaires ; les veines. — Le sang. — La respiration ; asphyxie. — Organes des sens : toucher ; goût ; odorat ; vue ; ouïe.

Linné le premier a introduit dans la science le nom de *Mammifères*, dénomination d'autant plus heureuse qu'elle caractérise à elle seule la classe à laquelle elle a été appliquée et qu'elle la différencie ainsi de tout le reste du règne animal. Le mot *mammifère* veut dire animal pourvu de *mamelles* ou glandes mammaires.

Le règne animal est divisé en quatre grands embranchements qui sont : les VERTÉBRÉS, les ANNELÉS, les MOLLUSQUES et les ZOOPHYTES.

Les vertébrés forment le premier embranchement à cause de la plus grande perfection de leurs actes physiologiques et de leur structure anatomique.

Les mammifères formant la première classe de l'embranchement des vertébrés se trouvent, par conséquent, au sommet de l'échelle animale. La présence des mamelles est le caractère essentiel de cette classe, mais il convient d'énumérer un grand nombre d'autres caractères qui, à quelques rares exceptions

Fig. 1: — Vertèbres de l'homme et des animaux.

près, se rencontrent chez les mammifères. Tous respirent au moyen des *poumons*, organes contenus dans la cage thoracique dans laquelle ils sont suspendus et qui n'ont aucune communication avec les viscères contenus dans la cavité abdominale dont ils sont séparés par un muscle large et plat nommé *diaphragme*.

Les cétacés sont les seuls parmi les mammifères dont la peau soit absolument dépourvue de poils; chez tous les autres animaux de cette classe, ils existent en nombre variable.

Les globules du sang vus au microscope présentent tous une forme circulaire, quelques animaux seulement, les chameaux par exemple, font exception à cette règle, chez eux les globules sanguins affectent une forme elliptique. Presque tous les mammifères ont des dents dont le nombre et la forme sont variables avec chaque espèce, leur mâchoire inférieure est mobile et s'articule avec le crâne, tandis que la mâchoire supérieure est complètement immobile. — La langue, variable dans sa forme, dans son développement et dans ses mouvements, existe aussi chez les mammifères et leurs fosses nasales sont protégées, à la partie postérieure, par un opercule appelé *voile du palais*.

Comme la classification de Cuvier est à peu près universellement adoptée de nos jours, il n'est pas sans utilité de reproduire le passage dans lequel ce célèbre naturaliste explique et énumère les caractères distinctifs sur lesquels il a basé sa classification des mammifères.

« Les caractères variables qui, dit-il, établissent
« les diversités essentielles des mammifères entre
« eux sont pris des organes du toucher, d'où dépend
« leur plus ou moins d'habileté ou d'adresse, et des
« organes de la manducation, qui déterminent la
« nature de leurs aliments et entraînent après eux,
« non-seulement tout ce qui a rapport à la fonction
« digestive, mais encore une foule d'autres diffé-
« rences relatives même à l'intelligence. — La per-

« fection du toucher s'estime d'après le nombre et
« la mobilité des doigts, et d'après la manière plus
« ou moins profonde dont leur extrémité est enve-
« loppée dans l'ongle ou dans le sabot. — Le ré-
« gime se juge par les dents mâchelières, à la forme
« desquelles répond toujours l'articulation des mâ-
« choires. Pour couper de la chair, il faut des mâche-
« lières tranchantes comme une scie, et des mâ-
« choires serrées comme des ciseaux, qui ne puissent
« que s'ouvrir et se fermer. Pour broyer des grains
« et des racines, il faut des mâchelières à couronne
« plate, et des mâchoires qui puissent se mouvoir
« horizontalement ; il faut encore, pour que la cou-
« ronne de ces dents soit toujours inégale comme
« une meule, que sa substance soit formée de parties
« inégalement dures et dont les unes s'usent plus
« vite que les autres. — Les animaux à sabot sont
« tous de nécessité herbivores ou à couronnes des
« mâchelières plates, parce que leurs pieds ne leur
« permettraient pas de saisir une proie vivante. Les
« animaux à doigts onguiculés étaient susceptibles de
« plus de variétés ; il y en a de tous les régimes ; et
« outre la forme des mâchelières, ils diffèrent encore
« beaucoup entre eux par la mobilité et la délicatesse
« des doigts. On a surtout saisi à cet égard un carac-
« tère qui influe prodigieusement sur l'adresse et
« multiplie leurs moyens d'industrie ; c'est la faculté
« d'opposer le pouce aux autres doigts, pour saisir
« les plus petites choses, ce qui constitue la *main*

« proprement dite, faculté qui est portée à son plus
« haut degré de perfection dans l'homme, où l'extré-
« mité antérieure tout entière est libre et peut être
« employée à la préhension. »

Fonctions de la vie de nutrition.

La préhension des aliments a lieu de diverses manières chez les mammifères ; les uns, comme le taureau et presque tous les ruminants, portent les aliments à leur bouche au moyen de leur langue. Les carnassiers saisissent leur proie au moyen de leurs membres antérieurs armés de griffes acérées et la déchirent avec leurs dents aiguës. Le pangolin, le tamanoir, tous deux destructeurs d'insectes, plongent dans les fourmilières leur langue longue et effilée dont l'enduit visqueux retient les fourmis qui se trouvent en contact avec elle ; l'éléphant se sert de sa trompe, l'homme et les singes de leur main.

L'estomac n'est pas le même chez tous les mammifères ; ceux qui vivent de chair ont l'estomac allongé, sa capacité est relativement petite et ses parois sont épaisses. Certains pachydermes, l'hippopotame par exemple, ont l'estomac divisé en plusieurs poches. Les mammifères insectivores ont l'estomac divisé en deux culs-de-sac. Chez un grand nombre de cétacés, trois estomacs distincts sont placés les uns à la suite des autres et le dernier est subdivisé à son tour en un certain nombre de compartiments.

L'estomac des *ruminants* est le plus remarquable.

La longueur de l'intestin est variable et en rapport avec le régime alimentaire des divers mammifères. Les carnivores ont l'intestin court, il ne dépasse pas ordinairement en longueur trois fois celle du corps. Chez l'homme qui se nourrit alternativement de chair et de végétaux, l'intestin a une longueur égale à sept fois celle du corps. C'est chez les animaux herbivores

Fig. 2. — Estomac des ruminants.

que le tube digestif présente une longueur plus considérable, ainsi le mouton a l'intestin vingt-huit fois plus long que le corps, le bœuf vingt-deux fois, le chameau douze fois et le cheval dix fois, etc., etc.

La circulation du sang.

En passant dans les organes de la respiration, fonction que nous allons étudier plus loin, le sang subit certaines modifications qui le rendent propre à accom-

plir les fonctions qui lui sont dévolues. C'est sous l'influence du mouvement que lui imprime le *cœur* que ce liquide nourricier circule sans cesse, se rendant à tous les organes pour y distribuer la vie et revenant de nouveau aux poumons pour se vivifier et réparer les pertes éprouvées dans sa course.

Fig. 3. — Théorie de la circulation ¹.

La circulation du sang quoique entrevue par

¹ A. Circulation du sang veineux par l'artère pulmonaire. — B. Retour du sang dans l'oreillette gauche. — C. Capillaires du poumon, où le sang veineux se transforme en sang artériel. — E. Oreillette gauche. — F. Oreillette droite. — G. Ventricule gauche. — H. Ventricule droit. L. L. Aorte distribuant par ses ramifications le sang artériel dans toutes les parties du corps. — K. I. Veine cav. ramenant à l'oreillette droite le sang veineux. — Capillaires artériels et veineux.

quelques anatomistes et physiologistes ne fut réellement constatée qu'au ^{xvii}^e siècle par un médecin anglais, Harvey, qui consacra à cette découverte vingt années d'un travail assidu.

Le ventricule gauche du cœur donne naissance au principal tronc artériel, l'*artère aorte*, et chaque fois qu'il se contracte, il envoie dans ce vaisseau une quan-

Fig. 4. — Structure du cœur ¹.

tité de sang qui se trouve lancé dans la circulation. Les artères se ramifient à l'infini et se terminent par des vaisseaux de calibre microscopique, les *vaisseaux capillaires*, dont les extrémités font le commencement des veines, les veines ont pour fonction de ramener au cœur le sang qui a circulé, il y arrive par l'oreillette droite, celle-ci en se contractant le pousse dans le ventricule droit qui se contracte à son tour et le

¹ A. Ventricule droit. — B. Ventricule gauche. — C. Oreillette droite. — D. Oreillette gauche. — E. E. Aorte. — F. F. Artères pulmonaires. — G. Veine-cave inférieure. — H. I. Veines pulmonaires. — J. Veine-cave supérieure.

chasse dans l'artère pulmonaire. L'artère pulmonaire porte le sang aux poumons où il se vivifie au contact de l'air et redevient du sang artériel. Il est alors ramené au cœur par les veines pulmonaires qui s'ouvrent dans l'oreillette gauche dont la contraction le pousse dans le ventricule gauche, de là il est lancé de nouveau dans l'artère aorte.

En vertu de la force acquise, le sang pénètre dans les *vaisseaux capillaires* situés à l'extrémité des artères, et il est facile à l'aide du microscope d'étudier sa marche dans ces vaisseaux étroits.

Des vaisseaux capillaires le sang passe dans les *veines* pour être ramené au cœur, suit toujours la force d'impulsion qui favorise sa marche dans ces vaisseaux, elle est de plus aidée par des espèces de soupapes appelées *valvules* qui placées en nombre assez considérable à l'intérieur des veines se redressent quand le sang tend à retourner d'où il vient et forment une barrière qu'il ne peut franchir.

Le sang.

Le sang appelé avec raison *chair coulante* est un liquide organisé qui chez les mammifères est assez épais, d'un rouge plus ou moins foncé et qui remplit les artères, les capillaires et les veines, il a une saveur salée et exhale une odeur particulière. Sorti des vaisseaux et abandonné à lui-même, il se transforme au bout de quelques instants en une masse de consistance

molle qui se divise en deux parties : l'une, le *caillot*, est presque solide, d'un rouge foncé ; l'autre, le *sérum*, est un liquide transparent d'une couleur citrine. Le sérum est composé en grande partie d'eau dans laquelle on trouve de l'albumine, un grand nombre de sels, des matières grasses, des gaz, du fer, du cuivre, du plomb et du manganèse à l'état de combinaisons.

Le caillot, formé par la coagulation de la fibrine, renferme les globules rouges et les globules blancs.

Le sang des veines, appelé aussi *sang noir*, est d'un rouge foncé, il exhale une odeur fade ; le sang des artères, au contraire, est d'une belle couleur rouge écarlate, il exhale une odeur semblable à celle de l'ail, il a une consistance visqueuse et tend à se coaguler rapidement.

C'est le sang qui vivifie nos organes, qui leur fournit les éléments indispensables à leur nutrition. Plus un organe reçoit de sang, plus il se développe. L'exercice musculaire a toujours pour effet d'activer la circulation du sang dans les organes qui en sont le siège et ces organes se développent alors d'une manière notable, il suffit pour s'en convaincre de constater le volume des bras chez les boulangers, celui des muscles du mollet chez les danseurs de profession, etc., etc.

La respiration.

La respiration est une fonction qui a pour but de réparer les altérations subies par le sang à travers les

organes et d'en modifier la composition. Le fluide nourricier, pendant la circulation, s'est chargé d'une certaine quantité d'acide carbonique provenant de la combustion du carbone dans les tissus, ce gaz arrivé dans le poumon est éliminé, rejeté au dehors et remplacé dans le sang par une certaine quantité de l'oxygène contenu dans l'air que nous respirons.

Fig. 5. — Le cœur et les poumons ¹.

On peut comparer à un soufflet de forge l'appareil respiratoire ; dans ce soufflet le corps est formé par la cage thoracique dont les parois sont : les côtes, le sternum, les vertèbres et le muscle diaphragme qui placé au-dessous des poumons s'abaisse dans l'inspiration pour augmenter le volume de la poitrine et y favoriser l'accès de l'air qui s'y précipite en vertu

¹ a. Trachée-artère. — b. Poumon gauche. — b'. Poumon droit. — c. Aorte.

de la pression atmosphérique ; dans l'expiration, le diaphragme se relève, comprime les poumons et en fait ainsi sortir l'air qui y était renfermé. L'air arrive dans le corps du soufflet par les fosses nasales et le larynx, à la suite du larynx vient la trachée-artère qui se subdivise en deux branches, les bronches dont l'une se rend au poumon gauche et l'autre au poumon droit.

Tout le monde sait que, lorsqu'il y a obstacle à la substitution dans les poumons d'une nouvelle quantité d'oxygène au gaz acide carbonique dont le sang s'est chargé en passant à travers les organes, il y a *asphyxie*.

L'asphyxie est caractérisée au début par une vive anxiété, la vue se trouble, il y a des bourdonnements d'oreilles, la poitrine se dilate avec énergie pour faire des efforts d'inspiration. Puis le pouls se ralentit, le malade tombe en syncope et la mort survient assez rapidement. Après l'asphyxie, le sang qui est contenu dans les poumons, dans le cerveau et dans les vaisseaux, est brun foncé, presque noir.

Organes des sens. — Le toucher.

On appelle tact ou *toucher*, le sens par lequel les animaux sont avertis qu'il y a contact entre eux et les corps environnants, c'est un sens général qui s'opère sur toutes les parties du corps, qui a pour siège la pensée et pour agents certains nerfs dont

l'origine existe dans diverses parties du cerveau ou de la moelle épinière.

Chez les mammifères, le toucher est plus ou moins émoussé par les plumes, les poils et autres substances qui recouvrent leur peau. L'éléphant touche avec sa trompe, le cheval avec ses lèvres, les singes ont une sensibilité tactile bien développée aux quatre mains et même, chez les sapajous, l'extrémité de la queue sert au toucher. Tous les animaux carnassiers ont l'ouverture des fosses nasales tapissée par une membrane humide sur laquelle viennent s'épanouir un grand nombre de ramifications nerveuses et qui, pour cette raison, jouissent d'une très-grande sensibilité. On a donné le nom de *vibrisses* aux poils longs et raides qu'on remarque à la lèvre supérieure des phoques, des rats, des chats et de quelques autres mammifères ; les vibrisses servent au toucher ; leur sensibilité tactile est même assez considérable, ce qui s'explique par la présence de nerfs volumineux qui viennent aboutir aux bulbes de ces poils.

C'est chez l'homme que l'on trouve le toucher le plus parfait, grâce à la conformation de ses mains si bien disposées pour palper et saisir les objets ; la peau qui les recouvre est pourvue d'un nombre considérable de corpuscules nerveux. Les mains sont bien l'instrument spécial de notre intelligence, elles ne servent pas à la marche comme les membres antérieurs des autres mammifères et leurs mouvements jouissent d'une très-grande liberté.

Le goût.

La *gustation* ou *goût* est un sens qui nous donne la notion des saveurs ; le siège du goût est la muqueuse qui recouvre la langue ; sur cet organe on observe des petits corps appelés *papilles*, dans lesquels vient s'épanouir l'extrémité des nerfs dont la fonction est de porter jusqu'au cerveau l'impression qu'ils ont éprouvée sous l'influence des substances sapides. La perception du goût n'a pas lieu quand le corps mis en contact avec la muqueuse de la langue n'a pas un certain degré de solubilité. La langue n'est pas seulement un organe de gustation, elle sert aussi au toucher. Chez les mammifères, la langue présente une conformation analogue, en général, à celle de l'homme ; quelques-uns présentent cependant dans la forme de cet organe certaines modifications.

L'odorat.

Un grand nombre des corps qui nous environnent ont un certain degré de volatilité en vertu duquel ils répandent dans l'air des molécules odorantes ou *odeurs*, la notion de ces odeurs est fournie aux animaux par le sens de l'odorat dont le siège est la membrane muqueuse qui tapisse à l'intérieur les fosses nasales.

L'odorat chez l'homme n'est pas très-développé, il est bien inférieur à ce point de vue aux animaux carnassiers, aux ruminants et à un grand nombre d'autres mammifères.

La vue.

Les rayons lumineux que les corps envoient à nos yeux nous donnent la notion des couleurs, du vo-

Fig. 6. — Anatomie de l'œil.

lume, de la position et de la forme de ces corps, en même temps qu'ils nous permettent de juger de leur

Fig. 7. — Marche des rayons lumineux dans l'œil.

état de mouvement ou de repos. Cette faculté que

nous avons de prendre connaissance des caractères extérieurs des corps constitue le sens de la vision ou de la vue, et l'organe qui en est le siège est l'œil.

L'ouïe.

La notion des sons nous est donnée par l'ouïe,

Fig. 8. — L'oreille ¹.

sens dont le siège est cet ensemble d'organes connus sous le nom d'oreille.

Trois parties constituent l'oreille : l'*oreille externe*, l'*oreille moyenne* et l'*oreille interne*.

¹ A. B. C. K. N. Conduit auditif externe. — D. M. Trompe d'Eustache. — E. F. Caisse du tympan. — G. Membrane du tympan. — H. Rocher. — I. J. O. Q. Canaux demi-circulaires. — P. Osselets. — R. Limaçon. — S. T. U. V. X. Y. Nerve acoustique et ses ramifications.

Chez quelques mammifères aquatiques on observe à l'entrée du conduit auditif externe un muscle circulaire dont la contraction soumise à la volonté de l'animal lui permet de fermer ou d'ouvrir ce canal à son gré.

Les mammifères ont en général le sens de l'ouïe bien développé. Il est admis que l'homme dont l'oreille a été préalablement exercée peut classer des sons comportant soixante-treize mille vibrations par seconde.

Fig. 9. — Les osselets de l'ouïe

Certains mammifères tels que le lièvre, le lapin, etc., dirigeant en arrière leur conduit auditif, proportionnent la rapidité de leur course à l'intensité du bruit qu'ils entendent. Les animaux chasseurs quand ils poursuivent leur proie ont, au contraire, le cornet auditif presque toujours dirigé en avant, de sorte que le sens de l'ouïe cède au sens de l'odorat dans leurs poursuites.

CHAPITRE II

DE L'HOMME.

Aptitudes à la station verticale. — Formes extérieures. — Expression de la physionomie. — Les yeux; les sourcils; les lèvres; le sourire; le front. — Développement du crâne. — Cerveau; sa structure. — Supériorité intellectuelle de l'homme. — Libre volonté. — Langage articulé. — Force physique. — Aptitudes à la course. — Les coureurs hottentots, persans, indiens. — La femme; son rôle dans la société. — Taille et poids de l'homme. — Le géant Goliath. — Oreste. — Le géant Gabarra. — Les squelettes de Pusio et de Secondilla. — Le nain du roi de Pologne. — Le gentilhomme polonais. — Le paysan de Frise. — Le paysan du comté de Lincoln. — Sponer, l'homme le plus gros d'Angleterre. — Les races humaines.

L'intelligence de l'homme, la perfection de ses organes le placent au sommet du règne animal. Il nous paraît superflu d'entrer dans les détails qui ont fait admettre l'homme dans l'ordre des quadrumanes, car au point de vue anatomique il se distingue par un grand nombre de caractères des singes les plus parfaits. L'homme est le seul animal bien disposé pour la station verticale, il suffit pour s'en convaincre d'étudier avec un peu d'attention la structure du membre inférieur. En effet, le pied de l'homme est plus large que celui d'aucun autre animal, les doigts en sont courts, impropres à la flexion, le talon présente

un renflement à la partie inférieure, le gros orteil plus fort et d'une longueur plus considérable que les autres ne leur est pas opposable, par conséquent le pied est un organe dont la structure est parfaitement apte à la station verticale, mais impropre aux autres exercices, tels que saisir ou grimper. La station verticale est encore favorisée par la force des muscles qui servent à étendre la cuisse et la jambe et dont l'ensemble forme ces saillies désignées sous le nom de fesse et de mollet. Enfin, nous citerons encore comme conditions favorables à la station et à la marche verticales, la structure du bassin qui est beaucoup plus large, proportions gardées, que les autres mammifères, et le mode d'articulation du fémur avec l'os iliaque qui, en occasionnant un écartement des pieds, favorise l'équilibre.

Grâce à l'harmonie qui préside à la disposition de la tête, du tronc et des membres, l'homme se tient parfaitement debout et ne pourrait marcher facilement sur ses quatre membres comme le font les quadrupèdes, son pied étant trop court et à peu près inflexible ; ajoutez à ce premier obstacle la longueur exagérée de la cuisse, l'écartement des épaules, et la pesanteur de la tête due à la pesanteur du cerveau.

L'homme bien fait doit avoir les muscles saillants, les épaules carrées, le bassin un peu plus étroit que celui de la femme, ses traits sont fortement accentués, tout en lui accuse la majesté, la puissance et la supériorité intellectuelle.

La femme de son côté se distingue par la finesse des traits, la rondeur des formes et la grâce dans les mouvements.

De tous les animaux, l'homme est le seul qui grâce à la station verticale qui lui est spéciale se tient droit, élevé, le regard toujours porté en haut ; étudiez la physionomie et souvent vous y trouverez l'expression de son caractère et de ses passions. Chez l'homme aux idées nobles et généreuses, aux aspirations poétiques, vous remarquerez une démarche majestueuse. L'harmonie des traits annonce presque toujours le calme de la pensée, mais si la colère, la jalousie ou toute autre passion violente vient troubler la tranquillité de l'homme, aussitôt la physionomie révèle ces agitations intimes et revêt une forme variable avec chaque passion.

De tous les organes, l'œil est le plus apte à trahir les secrets de l'intelligence. « C'est, a dit Buffon, le sens de l'esprit et la langue de l'intelligence. » Il ne faut pas cependant attacher à ce signe une valeur exagérée, car chez l'homme qui cherche à combattre ses impressions et à garder son sang-froid, les yeux, comme les autres organes expressifs de la physionomie, finissent par ne plus prendre part aux impressions perçues par le cerveau. Le célèbre diplomate Talleyrand possédait au plus haut degré le don de conserver un visage impassible.

Après les yeux, ce sont les sourcils qui contribuent le plus puissamment à donner de l'expres-

sion à la physionomie, selon les passions qui nous agitent, ils se relèvent, s'abaissent ou se rapprochent l'un de l'autre.

Sous l'influence des passions les lèvres sont douées de mouvements plus ou moins expressifs. La lèvre supérieure relevée d'un côté exprime l'ironie et souvent le mépris, tandis que l'ambition et la jalousie se manifestent par l'élévation de la lèvre supérieure de chaque côté pendant que la lèvre inférieure se relève vers le milieu.

Les lèvres s'écartent largement dans le rire immodéré, mais dans le sourire, les angles de la bouche s'écartent légèrement, et à peu de distance de ces angles on remarque chez quelques personnes une petite cavité désignée sous le nom de *fossette* qui a pour effet de communiquer à la physionomie un aspect gracieux. Le sourire exprime tantôt l'ironie, tantôt une satisfaction intime et le plus souvent la bienveillance. Lorsque le sourire s'accompagne d'une contraction de la lèvre inférieure sur la lèvre supérieure, il exprime presque toujours le mépris, ou tout au moins la raillerie.

Le front joue un grand rôle dans la conformation et dans l'expression du visage ; haut et large, il exprime les passions nobles, une intelligence développée ; dans le cas contraire, il est souvent l'indice d'un caractère étroit, d'une intelligence bornée, il y a cependant à ces règles de nombreuses exceptions.

Ce qui frappe le plus dans la conformation exté-

rieure de l'homme, c'est le développement de la boîte osseuse du crâne. Le cerveau de l'homme diffère essentiellement de celui des autres animaux par le développement relativement considérable de ses *hémisphères*, par la disposition spéciale et par le nombre de ses *circonvolutions*. Il est d'observation que l'intelligence est en rapport direct avec le nombre de ces circonvolutions et avec l'épaisseur de la substance grise qui occupe la partie périphérique de notre cerveau. La conformation et la structure de cette partie du corps de l'homme le séparent nettement des singes les plus élevés dans l'échelle animale. « L'homme et les singes, dit le célèbre physiologiste allemand Wagner, sont des créatures absolument distinctes, alors même qu'on fait abstraction de toutes les données de la psychologie. »

L'homme, quoique privé des armes puissantes que la nature a données à beaucoup d'autres animaux, est cependant le roi du monde, grâce à son intelligence supérieure, à sa libre volonté, à son pouvoir de distinguer le bien du mal et au don de la parole. Le langage articulé permet à l'homme de transmettre ses impressions à ses semblables, de les faire profiter de l'expérience acquise et de préparer ainsi la voie aux nouveaux venus; de là, découlent le progrès, la civilisation et toutes les causes favorables au perfectionnement physique et moral de la race humaine.

L'âge fait subir à l'homme de nombreuses modifi-

cations et change ses aptitudes ; en passant de l'enfance à l'adolescence, et de l'adolescence à l'âge mûr, la raison et le jugement se perfectionnent.

On a exagéré à tort la faiblesse physique de l'homme. Comparez la force du lion à celle d'un homme bien constitué et vous remarquerez qu'en tenant compte du volume et du poids du corps, l'homme est supérieur à ce dernier, seulement le lion a pour lui les griffes et les dents. De nombreuses expériences et des observations attestent que l'homme est *proportionnellement* plus fort que le cheval. Il en est de même pour presque tous les exercices du corps, ainsi, au dire des voyageurs, les Hottentots ont une course plus rapide que les lions et poursuivent avec tant de vitesse et de rapidité certains animaux aussi légers que le cerf, qu'ils finissent par les fatiguer et par s'en emparer. Les coureurs de profession en Perse et dans les Indes parcourent un trajet de quarante lieues en vingt heures, ces forces ne s'acquièrent il est vrai que par l'exercice et ne sont pas compatibles avec les mœurs et les usages de la vie civilisée.

L'homme a une force musculaire supérieure à celle de la femme et abuse trop souvent de cette supériorité physique pour se faire une esclave de celle qui ne doit être que la compagne de ses peines et de ses plaisirs. Chez les peuples sauvages, tandis que le mari reste nonchalamment étendu sous sa tente, la femme se livre aux plus rudes exercices, cultive la terre, chasse et pêche, le plus souvent encore

elle subit les mauvais traitements de celui qui au lieu de la protéger est devenu son tyran. Les bienfaits de la civilisation tendent heureusement de jour en jour à rendre à la femme la place qu'elle doit occuper dans la société ; outre ses nombreuses qualités morales, la femme se recommande à notre respect par sa grâce et sa faiblesse, elle cède à la force et l'homme

Fig. 10. — Type cuivré. — Les Botocoudos.

fléchit sous l'empire de la beauté, la douceur de sa compagne le désarme.

La taille et le poids de l'homme sont variables avec chaque individu, il existe à cet égard des anomalies fort intéressantes. Le géant Goliath tué par David avait 9 pieds 4 pouces. D'après Pline, le corps d'Oreste avait une longueur de 10 pieds et demi. Le Cat de Rouen prétend avoir vu plusieurs géants de 7 pieds et même de 8 pieds, il parle de la géante

citée par Goropius et qui avait 10 pieds de hauteur. D'après le même observateur, l'Écossais Funnam avait 11 pieds et demi. Le géant Gabarra qui vivait au temps de Pline était haut de 10 pieds, les squelettes de Pusio et de Secondilla trouvés dans les jardins de Salluste mesuraient la même longueur.

On cite de nombreux exemples d'individus remar-

Fig. 11. — Type nègre. — Africain.

quables par l'exiguité de leur taille. Personne n'ignore l'histoire de Bébé, le nain du roi de Pologne, qui était haut de 33 pouces. En 1760, on remarqua à Paris un gentilhomme polonais qui n'avait que 28 pouces de hauteur et qui se distinguait par son intelligence, son esprit et sa science. A Amsterdam, en 1751, on exhibait, moyennant une faible rétribution, un paysan de Frise qui n'avait que 29 pouces de hauteur.

On a rencontré parfois des hommes remarquables par leur grosseur exagérée. On cite un paysan du comté de Lincoln qui vivait vers 1724 ; cet homme, haut de plus de 6 pieds, avait 10 pieds de circonférence, pesait cinq cent quatre-vingt-trois livres et mangeait chaque jour, en moyenne, 18 livres de bœuf, il mourut à l'âge de vingt-neuf ans.

Fig. 12. — Type blanc. — Européen.

Un autre Anglais également mort à l'âge de vingt-neuf ans était d'une grosseur telle que sept personnes de taille ordinaire pouvaient tenir ensemble dans son habit, il pesait six cent neuf livres.

Sponer, qui vivait vers l'an 1775, était considéré comme l'homme le plus gros d'Angleterre, il mourut

à l'âge de cinquante-sept ans ; son poids était alors de six cent quarante-neuf livres, sa largeur d'une épaule à l'autre était de 4 pieds et 3 pouces.

La couleur de la peau, la forme du crâne, la distribution des poils à la surface du corps, la disposition des traits du visage sont autant de caractères qui ont servi à classer les nombreux individus de la famille humaine.

CHAPITRE III

LE MONDE DES SINGES.

Variétés d'expression dans la physionomie des singes. — L'intelligence et les passions des singes. — Leur agilité ; leur gourmandise. — Le gorille. — Le chimpanzé. — Les négresses enlevées par des chimpanzés. — Un chimpanzé à bord d'un navire ; ses bonnes relations avec l'équipage. — Le chimpanzé d'Anvers buveur de champagne. — Le chimpanzé du Jardin des plantes ; plan et exécution d'évasion. — L'orang-outang ou homme des bois ; sa taille gigantesque. — L'orang-outang prédicateur. — L'orang-outang pick-pocket et la bouteille d'eau-de-vie du capitaine. — Les gibbons. — Le gibbon agile. — Le gibbon à mains blanches. — Le gibbon hooloc. — Le gibbon argenté. — La toilette des petits gibbons. — Les semnopithèques. — Les guenons. — La guenon à collerette ; la guenon à paupières blanches ; la guenon à nez blanc ; la guenon verte. — Le bonnet chinois ou toque. — La toilette des toques ; leur instinct de nourrice. — Le macaque rhésus. — Les singes cynocéphales ; les chacmas ; les babouins ; les mandrills ; le pillage d'un verger. — L'ouistiti. — Les singes à la pêche.

Rien n'est plus intéressant à étudier que la physionomie variée et les habitudes des nombreux individus qui font partie du monde des singes. Un grand nombre d'entre eux ont une expression de physionomie que nous rencontrons chaque jour chez les individus de l'espèce humaine. Chez l'un la grossièreté des traits, l'air stupide, indiquent la brutalité, chez

l'autre on devine la haine et le sentiment de la vengeance. Quelques singes, grâce à la coloration noire de leur visage et aux longs cheveux qui l'entourent, semblent conspirer, tandis que d'autres aux yeux vifs et renfoncés, au nez pointu et à la mine fûtée, semblent toujours méditer quelque mauvais tour. Les singes capucins sont vifs, leurs mouvements sont souples et empreints d'une certaine élégance, tandis que leur physionomie indique la gourmandise, ils aiment à faire des espiègleries à leurs semblables, et quand ils ont trouvé le moyen de se procurer du tabac à priser dont ils connaissent les effets la plupart du temps pour les avoir éprouvés, ils s'empressent d'en barbouiller le nez de leurs voisins. Jetez-leur des noisettes et vous les verrez s'armer d'un caillou et en briser l'enveloppe sans écraser la graine.

Les singes ont des habitudes et des mœurs propres à chaque tribu, il est rare de voir les individus d'une tribu fréquenter ceux d'une autre, les singes supérieurs par la force et l'intelligence semblent mépriser les autres et ils ne leur épargnent pas les mauvais traitements quand l'occasion s'en présente, aussi les faibles, tels que les makis et les ouistitis, sont souvent alliés pour opposer une résistance énergique à leurs oppresseurs.

Après l'homme, le singe est le premier animal de l'univers, c'est lui qui se rapproche le plus de notre race par ses facultés intellectuelles et par ses formes, on trouve chez lui des sentiments qu'on ne trouve

chez aucun autre animal, la haine par exemple, la vanité, et il est susceptible d'un grand attachement.

Le singe a quatre mains ; de là cette facilité avec laquelle cet animal grimpe sur les arbres avec une agilité étonnante.

Les progrès de l'âge amènent une diminution de l'intelligence qui coïncide toujours avec un affaïssement graduel de la face antérieure du cerveau, ce phénomène est normal dans l'espèce des singes, tandis que chez l'homme où quelquefois on observe un phénomène à peu près semblable, ce n'est qu'une exception.

Le singe diffère encore de l'homme par le tempérament, il vit difficilement dans les régions tempérées et ne multiplie que dans les pays chauds. Il ne faut pas non plus aller demander au singe d'avoir du dévouement, cette qualité essentielle à la race humaine. La guenon, par exemple, défendra ses petits jusqu'à la mort, mais jetez à la famille une friandise et vous verrez l'instinct de la maternité disparaître devant la gloutonnerie, cette mère qui donnerait sa vie pour conserver celle de ses enfants leur arrachera le morceau de sucre que vous venez de leur jeter.

On a étudié ces dernières années sur les côtes occidentales d'Afrique, un singe de haute taille auquel on a donné le nom de *gorille*, c'est le plus grand de tous les singes connus, il peut atteindre une hauteur de 1 mètre 70 centimètres. On connaît peu ses

habitudes et ses mœurs, les nègres paraissent le craindre beaucoup.

Le chimpanzé est de tous les singes celui qui se rapproche le plus de l'homme par sa conformation extérieure, par le volume de sa tête et aussi par le développement de son intelligence. Chez lui il y a

Fig. 13. — Le chimpanzé.

plus d'harmonie dans le volume relatif des membres et du corps, plus de grâce dans les mouvements que chez les autres singes ; ses pieds se rapprochent beaucoup de ceux de l'homme par leur conformation, aussi se tient-il dans une position presque verticale.

On rapporte que des jeunes négresses ont été enlevées par des chimpanzés, retenues au fond des forêts pendant des années entières et qu'elles n'ont

dû leur liberté qu'à une habile évasion depuis longtemps préparée.

Le chimpanzé habite les forêts les plus épaisses, il grimpe aux arbres et passe de branche en branche avec la plus grande agilité, il est toujours armé d'un gourdin dont il se sert avec une certaine adresse pour attaquer ou pour se défendre, sa force musculaire est en outre très-considérable.

Le petit nombre de ces animaux introduits en Europe ne s'est composé que de jeunes sujets chez lesquels on a observé une intelligence et une docilité remarquables. Un chimpanzé fut transporté en Angleterre en 1831; en arrivant à bord du navire qui devait le transporter à Londres, il serra la main à quelques matelots et la refusa à d'autres en montrant même un certain sentiment de haine et de colère; peu à peu, il se réconcilia avec tout l'équipage, à l'exception du mousse qui resta toujours son ennemi. Il prenait ses repas avec les marins qu'il avait l'habitude d'embrasser avant de se mettre à table. Rien n'était plus drôle que sa manière d'exprimer son contentement ou sa colère, une sorte d'aboiement indiquait qu'il était en colère, tandis qu'une petite exclamation grave indiquait sa satisfaction. Il se servait fort adroitement de la cuiller et de la fourchette et s'était habitué à boire dans un verre. Il était heureux quand il pouvait se promener sur le pont avec des vêtements d'homme. En approchant du but du voyage, son caractère changea : à sa gaieté et à sa vivacité succédèrent la

langueur et la mélancolie, le froid du climat le rendit malade, il fallut l'envelopper dans des couvertures épaisses.

La Société zoologique de Londres acheta, en 1835, un autre chimpanzé qui avait été pris au sud-ouest de l'Afrique. Sa barbe blanche et courte, ses épais favoris lui donnaient l'extérieur d'un vieux nègre, cependant il n'avait guère plus de deux ans et jouait comme un enfant. Il s'attachait à connaître les objets qu'il voyait pour la première fois et à ses moments de réflexion il prenait l'air grave et réfléchi d'un vieux savant. Ses gardiens lui faisaient chaque jour la toilette, il était d'ailleurs avec eux dans les meilleurs termes, leur faisant des espiègleries, leur sautant sur le dos et les embrassant, il avait pris particulièrement en affection deux des personnes chargées de le soigner, il les reconnaissait à la voix, au bruit des pas et aussitôt qu'il était libre il courait après elles et leur témoignait sa satisfaction par des gestes pleins de gentillesse. La cuisinière surtout avait beaucoup de peine parfois à se débarrasser de lui, il était constamment attaché à sa robe.

Les fruits, le thé et le lait constituaient en grande partie sa nourriture ; quand on lui offrait un gâteau, il le prenait avec une grande douceur, et ne marquait pas cette voracité si commune chez les animaux en général.

La vue d'un serpent le remplissait de terreur comme celle de tous les animaux nuisibles, mais il

vivait en très-bonne intelligence avec une chienne dont il partageait le logement. Cette chienne étant venue à mettre bas, le chimpanzé prit dans ses mains les petits chiens un à un, les regarda avec curiosité et les replaça avec une grande douceur auprès de leur mère dont les grognements menaçants ne l'avaient nullement intimidé.

Il était vêtu d'une jaquette en laine épaisse et coiffé d'une casquette ; dans cet accoutrement il avait une grande ressemblance avec l'homme.

Malheureusement le manque de liberté, la rigueur du climat le firent mourir peu de temps après son arrivée en Angleterre.

A Anvers, on remarquait il y a quelques années, au Jardin zoologique de cette ville, un charmant chimpanzé qui partageait les jeux des enfants du directeur et les accompagnait en promenade, il montait dans les arbres pour y cueillir des fruits qu'il offrait à ses jeunes camarades et quand le directeur l'admettait à sa table il se servait de son couvert avec la plus grande aisance, les jours de fête il buvait avec plaisir le verre de vin de Champagne qu'on lui offrait.

Le chimpanzé que possédait le Jardin des plantes de Paris, il y a environ trente ans, était intelligent et plein de malice, quand on le contrariait il se frappait la tête contre les murs et pour se venger d'une punition qui lui avait été infligée un jour, il conçut le projet de s'évader. Il l'exécuta avec une grande habileté ; après avoir remarqué que la porte de la cage

dans laquelle il était enfermé était fermée à clef et que la clef était suspendue à un clou, mais que ce clou était trop haut pour pouvoir y atteindre, il approcha plusieurs chaises, grimpa dessus, atteignit la clef et ouvrit la porte sans aucune difficulté.

Moins intelligent que le chimpanzé, l'*orang-outang* ou *homme des bois* a aussi l'angle facial moins ouvert

Fig. 14. — Orang-outang ou homme des bois.

et le ventre plus gros. La surface de son corps est recouverte de poils roux assez courts et rares. L'orang-outang fuit l'homme, on le trouve caché dans les forêts épaisses de Sumatra et de Bornéo. Le visage de ces singes a un aspect rude, le nez est aplati, quelquefois enfoncé, les oreilles sont comme celles de l'homme. Doués d'une force athlétique, ils atteignent une taille de six à sept pieds, s'arment de bâtons et se défendent avec adresse et énergie

contre les attaques des autres animaux. Comme le chimpanzé, ils sont très-redoutés des négresses.

Les naturels de Sumatra prétendent que les orangs-outangs se réunissent pour attaquer les hommes quand ils sont en petit nombre, ils n'osent détruire ces terribles animaux parce qu'ils les croient animés par l'âme de leurs pères et qu'en résumé leur domination sur les forêts de Sumatra est un droit incontestable.

Sur les côtes du fleuve Gambie, les nègres, qui croient que les orangs-outangs sont des étrangers qui sont venus s'établir dans leur pays, n'osent s'aventurer seuls dans la campagne où ils sont exposés à rencontrer ces animaux qui leur présentent un bâton et les obligent à se battre.

Un missionnaire, le Père Coubasson, avait élevé un de ces singes ; l'animal lui était tellement attaché qu'il voulait toujours le suivre et que pour accomplir son service religieux son maître était obligé de l'enfermer. L'orang-outang trouva le moyen de s'échapper un jour et de suivre le missionnaire à l'église, où, montant au-dessus de l'orgue, il resta tranquille jusqu'au moment où le prédicateur, montant à la chaire, se mit à prêcher. A ce moment, l'orang-outang, placé juste en face du Père Coubasson, se mit à imiter ses gestes, ce qui ne tarda pas à provoquer dans l'assistance une hilarité dont on peut se faire une idée.

Un autre orang-outang, embarqué à Java et destiné

à l'Angleterre, fut d'abord enfermé dans une cage dont il brisa les barreaux ; mis ensuite à la chaîne, il ne tarda pas non plus à se délier et on finit par le laisser se promener librement sur le navire ; il devint bientôt l'ami des matelots, l'un d'eux surtout qui partageait avec lui sa ration de vivres lui était particulièrement attaché, souvent le singe volait le biscuit et l'eau-de-vie de son ami intime, la gourmandise était d'ailleurs poussée chez lui à un très-haut degré. Il mangeait du pain, du biscuit, de la viande crue ou cuite, mais il préférait les fruits. Sa boisson favorite était le lait, il aimait aussi la bière, mais à défaut de ces boissons il absorbait avec plaisir le vin et un jour même il vola la bouteille d'eau-de-vie du capitaine. Lorsqu'on lui montrait des morceaux de son goût et qu'on refusait de les lui donner, il se montrait très-irrité et employait mille ruses pour s'en emparer, quand l'attention de l'équipage était tournée d'un autre côté ; il avait acquis une certaine adresse pour fouiller dans les poches et en tirer les friandises qui pouvaient s'y trouver contenues. Il était très-doux et ne se montra jamais vindicatif ; cependant quand on l'irritait pendant trop longtemps, il entraînait dans une grande colère, au point de frapper ceux qui l'entouraient : sa distraction favorite était de jouer avec les mousses.

L'orang-outang et le chimpanzé ne vivent pas en bonne intelligence ; ce dernier est beaucoup plus dévoué et beaucoup plus intelligent que l'autre, plus

gracieux aussi dans ses mouvements, d'un caractère plus vif et plus pétulant.

A Londres, l'orang-outang et le chimpanzé du Jardin zoologique étaient logés dans le même appartement, le dernier de ces animaux fut atteint d'un rhume, et comme on avait l'habitude, chaque fois qu'il était pris d'un violent accès de toux, de lui donner soit une sucrerie, soit une potion sucrée, l'orang-outang en fit la remarque et se mettait en devoir de tousser pour obtenir les friandises qu'il convoitait.

Les *gibbons* sont des singes sans queue comme les orangs-outangs dont ils diffèrent d'ailleurs par leur taille qui est plus petite ; ils n'atteignent jamais plus de trois pieds de haut et leurs bras ont la même longueur que leur corps et leurs jambes. La face aplatie, d'une coloration jaune mat, ressemble assez à celle de l'homme.

Le *gibbon agile*, qui vit par couples, à Sumatra, est le plus remarquable par son agilité. Quand il veut passer d'un arbre sur un autre trop éloigné, il se suspend sur l'une des branches, lui imprime un mouvement de balancement et franchit en un clin d'œil l'espace qui le sépare de son but.

Les gibbons préfèrent la société des femmes à celle des hommes, ils sont d'un caractère doux et timide, reconnaissants au suprême degré, ils aiment à jouer, surtout avec les enfants.

L'un de ces animaux, transporté en Angleterre, se

prit d'une grande amitié pour une petite fille de la race des Papouans, il jouait avec elle, la jetait à terre et faisait semblant de la mordre. Quand l'enfant peu disposée à jouer lui faisait un mauvais accueil, il manifestait son mécontentement en imprimant la trace de ses dents sur le bras de son amie, sans lui causer aucune douleur. A bord du même navire, se trouvaient d'autres singes de race différente, qui ne voulurent aucunement fraterniser avec le gibbon ; il résolut de se venger de leur indifférence et un jour il en saisit un par la queue au moyen d'une corde et le hissa ainsi dans les agrès. A partir de ce moment, il devint l'ennemi acharné des autres singes. A table, il montrait une grande joie quand on lui servait des morceaux de son goût, mais il ne pouvait supporter la raillerie et quand il se voyait le sujet des plaisanteries de l'équipage, sa mine rechignée témoignait de son mécontentement qui cessait avec les plaisanteries, car il était sans rancune.

Les autres gibbons sont : le *gibbon à mains blanches*, le *hooloc* et le *gibbon argenté* qui tous se nourrissent de fruits, sont très-doux et ne se défendent que lorsqu'on les pousse à bout, ils s'apprivoisent facilement, chez eux tous les sentiments cèdent devant l'amour maternel. Ils vivent en troupes considérables sous la direction de l'un d'entre eux ; les indigènes pensent que leur roi est invulnérable. Au lever et au coucher du soleil, ils se rassemblent tous et tous poussent des cris réellement effrayants. Les gibbons

sont d'une grande propreté et c'est plaisir de voir la mère laver et frotter les petits, malgré la répugnance que ceux-ci manifestent par leurs cris.

Les *sempnopithèques* sont remarquables par la longueur et l'étroitesse de leurs pieds et de leurs mains, chez eux le pouce est imparfait. Leur bouche est grande, garnie de longues dents canines et de quatre incisives à chaque mâchoire, et semblables à celles de l'homme. Ils vivent en troupes dans certaines parties de l'Inde, et on a remarqué que ces animaux, qui dans leur jeunesse sont doux et caressants, deviennent en vieillissant hargneux et vindicatifs.

Ils sont très-friands de riz et d'autres graines, et il paraît que l'homme se sert de leur intermédiaire pour se venger de ses semblables. Quand arrive la saison des pluies et que les toits ont subi les réparations nécessaires en vue de cette époque périodique, celui qui a quelque méfait à reprocher à son voisin répand sur le toit de celui-ci une certaine quantité de riz ou de toute autre graine ; les *sempnopithèques* toujours à la recherche de leurs mets favoris viennent en troupes sur le toit, dérangent les briques, dont les intervalles sont remplis par les graines, et laissent la maison presque découverte, les pluies ne tardent pas alors à l'envahir et le tort causé au propriétaire est toujours considérable.

Les *guenons* sont remarquables par l'ampleur de leurs abajoues et par leur queue aussi longue que la tête et le corps réunis. Des petites pointes acérées

surmontent leurs dents molaires ; on trouve ces animaux en Perse, en Barbarie et en Arabie où ils habitent les forêts, recherchant surtout le voisinage d'une rivière. Ces singes fuient l'homme, ils paraissent nés pour vivre en société, on a peut-être exagéré leur

Fig. 15. — Guenon.

intelligence en disant qu'ils avaient le sentiment du droit, toujours est-il qu'ils vivent par tribus gouvernées par les plus vieux mâles. Chaque tribu a une certaine étendue de territoire et tous les sujets se réunissent pour défendre la patrie quand une tribu voisine cherche à l'envahir. Lorsqu'un membre de la tribu a été victime de mauvais traitements de la part d'un voisin, ils se réunissent tous pour en tirer vengeance. Ils s'appriivoisent facilement, leur nourriture

consiste en insectes, œufs et fruits. Les plus remarquables d'entre eux sont : le *singe à collerette*, le *singe à paupières blanches*, le *singe à nez blanc* et le *singe vert*.

Le *bonnet chinois* ou *toque* est un singe du genre macaque remarquable par les poils situés au sommet de la tête où ils forment une sorte de bonnet plat ou calotte. La longueur du bonnet chinois est de quatre pieds. Les toques sont très-communs à Calcutta, ils sont rusés, voleurs, et quittent souvent les forêts où ils vivent en troupes pour venir piller les habitations, enhardis par l'impunité qui leur est assurée, parce que dans ce pays, au rapport de François Pyrard, il est défendu de les tuer. Les indigènes sont obligés d'entourer leurs maisons avec des treillages pour se mettre à l'abri des déprédations de ces visiteurs importuns. La toque est un singe très-commun dans les ménageries, il intéresse par la gravité qu'il apporte dans toutes ses actions, et c'est un spectacle vraiment amusant que de voir plusieurs de ces animaux se laver et se peigner réciproquement. La toque aime à remplir les fonctions de nourrice et montre toujours la plus tendre sollicitude pour ses petits ou pour les petits d'autres animaux. Lorsqu'une toque vient d'avoir un petit, laissez entrer auprès d'elle plusieurs autres femelles et vous les verrez les unes après les autres prodiguer au nouveau-né les caresses les plus douces, s'approcher de la mère avec intérêt et sembler la féliciter de son heureux accouchement.

Le *macaque rhésus* est sacré chez les Hindous, il vit en bandes nombreuses dans les pays qui avoisinent le Gange, tantôt caché au fond des bois, tantôt venant chercher un abri dans les maisons et se promenant sur les toits où il trouve des cannes à sucre, du riz, du millet, qui y ont été déposés à leur intention. Parmi les singes *cynocéphales* ou à *tête de chien*, il convient de citer le *chacma* qui vit en troupes nombreuses dans les rochers du cap de Bonne-Espérance. Les chacmas sont très-redoutés par les gens du pays et le léopard et la hyène qui en détruisent un grand nombre sont eux-mêmes obligés de fuir devant ces animaux quand ils sont réunis en bandes considérables. Ils causent beaucoup de ravages dans les champs cultivés.

Les *babouins cynocéphales*, remarquables par leur haute taille et leur force musculaire, recherchent également les contrées couvertes de rochers.

Les *mandrills* se distinguent des autres singes à tête de chien par leur férocité et leur instinct de pillage. Quand ils ont conçu le projet d'envahir une propriété close pour en enlever les fruits, ils se réunissent au nombre de soixante à quatre-vingts qui se postent autour des murs de la propriété. Une autre bande fait la chaîne depuis le mur jusque dans les rochers où ils s'abritent. Pendant ce temps quelques-uns d'entre eux qui ont pénétré à l'intérieur enlèvent les fruits avec une habileté et une rapidité prodigieuses et les passent à ceux qui font le guet aux alentours ;

les fruits passent ainsi de main en main jusqu'à ce qu'ils soient mis à l'abri dans la retraite des voleurs. Le pillage se fait au milieu du plus profond silence et avec une promptitude étonnante, mais si pendant l'exécution de l'entreprise une des sentinelles jette le cri d'alarme, on voit toute la bande se disperser et disparaître en un clin d'œil.

L'ouistiti est un petit singe dont le corps mesure une longueur de quinze à vingt centimètres, sa voix perçante est très-désagréable et on l'entend de très-loin. Ce singe aux formes élégantes est vif, il se distingue des autres par sa queue touffue dont il ne peut se servir pour se suspendre et par l'absence d'abajoues et de callosités aux fesses. Sa face presque complètement dépourvue de poils est couleur de chair et au-devant de chaque oreille il porte une touffe de poils longs et blancs. La nourriture de l'ouistiti se compose de fruits, de graines, de légumes et surtout de limaçons et d'insectes. On a vu ces animaux se jeter dans un bassin pour y tuer des poissons qu'ils dévoreraient ensuite avec avidité. L'ouistiti se nourrit encore de lait, de sucre et de raisins secs. La physiologie d'un de ces animaux quand il est irrité exprime la colère d'une façon merveilleuse.

Les singes, en général, sont des animaux rusés par excellence et les ruses qu'ils emploient contre les autres animaux les empêchent de se laisser prendre aux pièges que leur tendent quelquefois les hommes.

CHAPITRE IV

LES ANIMAUX CHASSEURS.

Le lion. — Le lion à la chasse. — Marc-Antoine et l'actrice Cythéris. — Les mille lions de César et de Pompée. — Le tigre. — Le tigre à la chasse. — La peau du tigre. — Le char de l'empereur Héliogabale. — Une chasse au tigre. — La panthère. — Le léopard. — Le guépard. — Les guépards dressés pour la chasse. — Le guépard ami de l'homme. — Le cougar ou puma. — Kean le tragédien et son cougar apprivoisé. — Le lynx ou loup-cervier. — Le lynx des marais. — Le chat-pard. — L'hyène. — Le loup. — L'ours.

Le *lion* appartient à la famille des chats, il a comme tous les animaux rangés dans cette classe les ongles rétractiles, les dents aiguës, tranchantes, une force musculaire considérable et par sa souplesse il est parfaitement disposé pour lutter. Sa supériorité physique, la majesté de sa tête, la grâce de ses allures et sa prétendue magnanimité lui ont valu le nom de *roi des animaux*, mais nous verrons plus tard que sa mansuétude et sa magnanimité ont bien vite disparu devant son appétit et que lorsque le lion a faim, sa férocité naturelle a bientôt pris la place de la clémence.

Le lion pris dès le jeune âge est docile et peut

s'apprivoiser facilement, l'histoire est remplie de récits qui le prouvent ; parmi ces animaux, les uns suivaient leurs maîtres à la chasse ou à la guerre, les autres étaient attelés à des chars de triomphe. On peut élever les lions au milieu d'animaux domestiques avec lesquels ils jouent, ils ne marquent aucune méchanceté ; dans leur enfance ils sont très-

Fig. 16. — Le lion.

caressants et pleins de reconnaissance pour ceux qui les soignent. Mais si le lion a le souvenir des bienfaits dont on l'a comblé, il n'oublie pas non plus les mauvais traitements et cherche toujours l'occasion de se venger des offenses qui lui ont été faites. Il ne faut jamais laisser souffrir de la faim un lion apprivoisé, car il ne tarderait pas à recouvrer sa férocité naturelle et oubliant les bienfaits qu'il a reçus il y aurait souvent un danger certain à s'appro-

cher de lui. Le lion est supérieur aux petits carnassiers tels que le loup, la fouine, le putois, le furet et le renard qui tuent pour le plaisir de tuer, tandis que les animaux puissants comme le lion, le tigre, la panthère, etc., ne tuent que lorsqu'ils sont pressés par la faim.

Type de la force gracieuse, le lion flatte le regard de l'observateur par la fierté qu'expriment ses traits, par l'assurance de ses regards. Sa voix est formidable, ses bonds prodigieux trahissent assez cette force musculaire qui le rend si redoutable aux autres animaux. Il n'a ni la taille épaisse, ni la démarche lourde et disgracieuse de l'éléphant et de l'hippopotame, ses muscles sont bien dessinés, et ses attaches bien dégagées laissent deviner des tendons d'acier. Ce qui ajoute encore un plus grand intérêt à sa physionomie, c'est la mobilité de ses traits qui expriment parfaitement ses impressions intérieures. Le lion est-il tranquille et repu? Ses traits ne sont nullement contractés, et n'expriment que la douceur, la majesté et une sorte de satisfaction. Mais si la faim, ou une autre cause, vient l'arracher à son repos, son visage devient terrible à voir, sa face contractée, ses yeux brillants aux pupilles largement dilatées, son front ridé vers le milieu où les sourcils semblent se joindre indiquent que l'animal est furieux, il rugit affreusement, remue la queue avec assez de force pour renverser un homme et secoue d'une façon menaçante sa large crinière toute hérissée.

La lionne ne met bas qu'une fois par an, au printemps, et chez elle l'instinct de la maternité est très-développé, la lionne qui a des petits est terrible et ne recule devant aucun danger soit pour les défendre, soit pour pourvoir à leur nourriture, et à ce moment, elle attaque indifféremment l'homme et les animaux.

C'est pendant la nuit que le lion rôde, surtout par les nuits orageuses où les éclairs sillonnent l'atmosphère ; plus la tempête est grande, plus grande est l'audace du roi des animaux. L'orage, le vent, la pluie ne l'impressionnent en aucune façon, il profite du trouble que les autres animaux éprouvent au milieu du désordre de la nature pour s'en emparer et les dévorer.

En temps calme, les animaux semblent pressentir l'approche de leur terrible ennemi. Quand un lion est dans le voisinage, il est probable qu'il exhale une odeur particulière qui signale sa présence, car à ce moment on les voit manifester leur crainte par divers symptômes, s'ils sont enfermés ou enchaînés ils font des efforts inouïs pour prendre la fuite et s'ils y parviennent ils s'échappent avec rapidité.

Quand le lion a aperçu sa proie, il s'en approche avec précaution et lenteur, évitant le moindre bruit capable d'éveiller l'attention de sa victime, puis lorsqu'il se trouve à une portée raisonnable il fond sur elle avec une agilité inouïe, l'entoure de ses griffes puissantes et la broie sous la pression de sa robuste mâchoire.

Au milieu des forêts ou des déserts, le lion se nourrit presque exclusivement de singes et de gazelles, il se gorge ordinairement pour trois ou quatre jours, il est susceptible de supporter la faim pendant un temps assez long, la soif lui est plus pénible, et, comme les chiens, il boit en lapant. L'époque de la dentition est pour les jeunes lions une époque difficile à traverser, à ce moment beaucoup d'entre eux périssent. Ce n'est qu'à l'âge de trois ans, que la houppe qui se remarque à l'extrémité de la queue et la crinière apparaît. Lorsqu'ils ont été pris dès le jeune âge, les lions conservent presque toujours la même douceur, la lionne seule, si elle vient à mettre bas, devient inabordable et veille sur ses petits avec une sollicitude à toute épreuve.

Ces animaux sont maintenant beaucoup moins nombreux qu'autrefois. C'est en Libye que les Romains allaient chercher les lions qu'ils aimaient tant à donner en spectacle, ce pays en fournissait des quantités considérables. Marc-Antoine promenait l'actrice Cythéris dans un char traîné par plusieurs lions. César et Pompée exhibèrent mille lions dans l'arène principale de Rome.

Comme le lion, le *tigre* appartient à la famille des chats, et s'il n'a pas les formes aussi parfaites que celles de son supérieur dans l'échelle des carnassiers, il n'en est pas moins un animal plein de grâce et de majesté. Comme le lion, il devient terrible quand la faim le presse, mais il n'est pas vrai qu'il tue sans

nécessité, il n'est pas plus cruel que le lion auquel on se plaît à reconnaître une certaine grandeur d'âme qu'il n'a pas et dont, en général, les qualités ont été singulièrement exagérées aux dépens de celles du tigre. La tigresse, aussi bien que la lionne, aime ses petits et les défend jusqu'à la mort, rien ne peut arrêter son courage quand elle voit leur vie en danger. Le tigre élevé dans les ménageries est très-

Fig. 17. — Le tigre.

apprivoisable et même très-doux, quelques-uns ont pour ceux qui les ont élevés un attachement sans bornes ; les prêtres indiens élèvent presque tous des tigres et vivent avec eux en très-bonne intelligence. Il est très-amusant de voir cet animal fléchir son dos avec douceur, comme les chats domestiques, quand on lui passe doucement la main sur la colonne vertébrale ; comme le chat aussi, il fait plusieurs fois par jour sa toilette en frottant sa peau avec ses pattes

et il fait entendre le ronron, indice de la satisfaction chez nos tigres de gouttière.

Couché dans son repaire, le tigre n'en sort que pour chasser, il déploie mille ruses pour se procurer des victimes. Tantôt il se cache dans un buisson épais, au milieu d'un bois ou d'une forêt, et là, couché dans une immobilité absolue, il attend le passage d'un animal quelconque, tantôt on le voit caché dans la touffe d'un arbre, sur lequel il grimpe avec une grande agilité. Quand sa victime est à sa portée, il s'élance sur elle en faisant des bonds prodigieux, l'enlève au moyen de sa puissante mâchoire et va la dévorer dans son antre. Le buffle lui-même malgré son poids énorme est incapable de résister à la force du tigre qui l'enlève comme les autres animaux ; l'éléphant se défend à peine contre lui et ne parvient à s'en débarrasser que grâce au sang-froid avec lequel il se met en garde contre les attaques de son redoutable adversaire. On a prétendu que le tigre et le lion se livrent combat quand ils se rencontrent. Ce fait est d'autant moins prouvé que presque toujours les pays habités par les lions ne le sont pas par les tigres. Il n'est pas rare de voir ces animaux affamés se jeter sur l'homme et en faire leur pâture. Ce n'est que lorsque la faim le presse beaucoup que le tigre cesse de se mettre en embuscade, et alors, comme le lion, il rôde la nuit autour des habitations, enlevant tout ce qui peut lui convenir, hommes ou animaux.

Les muscles du tigre sont beaucoup plus puissants et mieux dessinés que ceux du lion, ses jambes trop courtes ne lui permettent pas une grande rapidité dans la course, mais grâce aux bonds prodigieux qu'il fait il l'emporte en vitesse sur les animaux les plus lestes. Blanche à la région du ventre, sur tout le reste du corps sa peau est d'un beau jaune, parcourue transversalement par des bandes élégamment découpées et d'un noir de jais ; ces bandes noires sont à peu près parallèles, un peu sinueuses, elles sont perpendiculaires à la colonne vertébrale et disposées de chaque côté de la tête, du cou et du dos jusqu'à l'extrémité de la queue. La peau du tigre est très-estimée, particulièrement en Chine ; les grands dignitaires du Céleste-Empire en couvrent leurs chaises et s'en servent en guise de coussins. Le tigre aussi bien que le lion a la physionomie expressive ; et, la contraction de ses traits, ses grincements de dents et l'éclat de ses yeux indiquent bien sa fureur ou sa soif de sang. Son rugissement diffère de celui du lion, et consiste en un cri rauque qui a été volontiers comparé par ceux qui l'ont entendu, au cri de certains oiseaux de haute taille.

L'empereur Héliogabale aussi célèbre par sa mollesse que par ses débauches et ses excentricités avait fait venir des Indes, deux tigres apprivoisés qu'il attelait à son char pour imiter Bacchus, le dieu de la vigne.

La chasse au tigre demande de la part de l'homme

une foule de précautions et de ruses et un courage à toute épreuve. A Java, elle constitue une industrie lucrative et les grands personnages la recherchent. Aux Indes, ce pays aux immenses jungles, les Anglais en ont fait un sport de haut goût ; et c'est pour eux une occasion de déployer ce luxe d'apparat dont ils sont si amateurs et qu'ils ont emprunté aux nababs de ce pays.

J'ai eu l'occasion de jouer un rôle dans une chasse au tigre à mon dernier voyage aux Indes. L'un de ces animaux avait été vu rôdant autour des habitations, on avait même à lui reprocher l'enlèvement de plusieurs moutons ; comme sa présence pouvait devenir de plus en plus dangereuse, notre hôte résolut de lui donner la chasse, les paysans furent convoqués et nous partîmes un matin à la découverte de l'ennemi de la bergerie. Armés jusqu'aux dents, montés les uns sur d'excellents chevaux, les autres sur des éléphants, nous prîmes le chemin des jungles. Là, nous attendaient des surprises et des émotions. L'herbe était haute et le bruit de nos montures faisait envoler à chaque instant des oiseaux aux riches couleurs. De temps en temps un élan aux longues cornes brunes fuyait avec la rapidité d'une flèche, tantôt c'était une antilope agile et gracieuse qui bondissait au-dessus des buissons, nous avançons toujours, attentifs avant tout et n'oubliant pas le but sérieux de notre expédition. Au bout d'une heure de marche environ, les chevaux, les éléphants surtout marquèrent une

frayeur qui nous annonça que l'ennemi n'était pas loin. La trompe levée en l'air, poussant des mugissements, ils faisaient résonner le sol sous les coups répétés et violents de leurs pieds de devant. Le tigre était près de nous et c'est à moi que devait revenir l'honneur de lui porter le premier coup. L'éléphant sur lequel j'étais monté s'avança encore de quelques pas en continuant de donner tous les signes de la frayeur, et aussitôt un énorme tigre bondit à dix pas en avant en poussant des mugissements rauques, tellement épouvantables que j'en fus profondément effrayé au premier abord, je dois l'avouer. Malgré cette frayeur, je repris bientôt mon sang-froid et saisissant ma carabine j'ajustai le terrible animal. Un rugissement plus aigu, plus effrayant encore que les autres, nous apprit que l'animal avait été blessé, il devint alors furieux et d'un bond énorme il s'élança sur un de nos compagnons, un brave cavalier indien qui roula avec son cheval sous l'étreinte du monstre. Rien ne saurait peindre notre émotion à cette vue, de tous côtés retentit la détonation des carabines, la fureur et l'anxiété contractaient les traits de tous ceux qui assistaient à cette horrible scène et leur donnaient une sinistre expression. Les éléphants et les chevaux piétinaient de fureur et de crainte, enfin les rugissements du tigre cessèrent et permirent de le croire mort, nous nous approchâmes avec précaution et nous eûmes la douleur de constater que notre infortuné compagnon de chasse avait succombé subitement, la

puissante pression de la mâchoire du tigre lui avait broyé le crâne, quant au tigre lui-même il était étendu sans mouvement, onze balles avaient pénétré sa peau épaisse, et par les onze blessures coulait à flots un sang rutilant. La joie que nous causait notre victoire s'effaça devant le deuil que nous occasionnait la mort de notre courageux camarade, nous n'en fûmes pas moins accueillis avec enthousiasme quand nous arrivâmes au village portant la dépouille de l'ennemi commun.

Comme le lion et le tigre, la *panthère* se distingue par la férocité unie à la force et à la grâce, mais sa peau est plus belle, et il est difficile de trouver des couleurs disposées avec plus d'harmonie que celles que revêt la robe de cet animal carnassier. La panthère a la voix forte et rauque du chien en colère, son œil est vif, très-mobile et son regard féroce ; sa langue, d'une couleur rouge vif, rude comme une lime, s'abrite derrière une forteresse de dents aussi blanches que fortes et acérées, les mouvements sont souples et onduleux, tout en elle annonce un naturel fier et difficile à dompter ; l'éducation, les bons traitements modifient cependant son caractère féroce. La panthère habite les forêts et grimpe sur les arbres avec assez d'agilité pour saisir les singes auxquels elle fait une guerre acharnée et dont elle se nourrit.

On la trouve dans toutes les parties de l'Afrique, au sud de l'Asie, dans les Indes et à Java.

Le caractère et les mœurs du *léopard* sont les

mêmes que ceux de la panthère, il est d'une taille un peu plus petite et on le rencontre surtout en Guinée et au Sénégal. Les léopards sont remarquables par la variété que présentent les nuances de leur peau, il est rare de rencontrer deux peaux de léopard d'une ressemblance parfaite. Le poil, de couleur fauve plus ou moins foncée, offre de place en place des

Fig. 18. — Le léopard.

anneaux d'une teinte plus sombre, variable en intensité avec chaque animal. La peau du léopard est très-belle et très-estimée, elle a d'autant plus de prix que les taches qu'elle présente sont plus noires et mieux accentuées.

Cet animal habite de préférence les forêts les plus épaisses, le bord des ruisseaux où il se met en embuscade pour se jeter sur les bêtes sauvages qui viennent boire ; quand la faim le presse, on le voit

rôder autour des habitations pour tâcher d'y surprendre les animaux domestiques. Le léopard s'apprivoise très-difficilement.

De tous les animaux chasseurs, le *guépard* est celui qui est le plus utile à l'homme et le moins à craindre pour lui. Ses ongles, peu rétractiles comme ceux du chien, sont en contact direct avec le sol et s'usent par le frottement, il ne peut s'en servir pour attaquer, ajoutez à cela sa douceur naturelle, la facilité avec laquelle on peut l'apprivoiser et le dresser et vous reconnaîtrez en lui un serviteur de l'homme.

Dans les Indes où il se rencontre le plus fréquemment, on s'en sert pour chasser et dans cet exercice il montre beaucoup de ruse et d'habileté. Dans les grandes chasses, on emmène plusieurs guépards que l'on tient à la chaîne jusqu'au moment où on peut les mettre en présence de la proie, on les lâche à ce moment et on les voit courir en rampant sur le sol, ne poursuivant pas directement le gibier, mais prenant des détours pour arriver à sa portée. Ils s'élancent alors avec vigueur, quelques bonds d'une énergie prodigieuse les rapprochent de leur victime surprise et effarée sur laquelle ils se jettent et qu'ils étranglent. On les met de nouveau à la chaîne jusqu'au moment où une autre proie se sera présentée, car le guépard n'a pas l'odorat développé du chien et le flair ne lui sert nullement pour la chasse ; pour poursuivre une proie, il faut qu'il l'ait sous les yeux.

Le guépard suit l'homme comme le chien, comme

le chien il est très-fidèle et très-susceptible d'un grand attachement. Il a la tête ronde, sa face exprime la douceur et l'intelligence, ses mouvements précis, ses formes élégantes et sa démarche légère et gracieuse en font un animal charmant.

Aussi fort, aussi féroce que le tigre auquel il est égal en beauté, le *jaguar* ou *tigre d'Amérique* attaque quelquefois l'homme. Il a une manière toute spéciale de faire mourir ses victimes, il leur rompt la colonne vertébrale d'un seul coup de sa monstrueuse mâchoire et la mort est instantanée.

Il est difficile à apprivoiser et se distingue en cela du *cougouar* ou *puma* appelé encore *lion d'Amérique*. Ce dernier rôde timidement et pendant la nuit autour des habitations ; s'il peut pénétrer dans la basse-cour ou dans la bergerie, il massacre tout ce qu'il rencontre avant de songer à assouvir sa faim. Contrairement au jaguar il n'attaque jamais l'homme.

Quand le cougouar est élevé dans la domesticité, ses mœurs, son naturel et ses habitudes se transforment et il devient doux comme le chat, comme le chat aussi il aime les caresses et manifeste sa satisfaction par un ronflement doux et prolongé, il n'y a aucun inconvénient à le laisser se promener dans les appartements quand il est apprivoisé.

Kean, le grand tragédien, aussi célèbre par son génie que par ses habitudes de débauche, avait chez lui un cougouar qui le suivait partout et se promenait

toujours dans les appartements de son maître avec la plus grande liberté.

Le *lynx* appelé vulgairement *loup-cervier* avait chez les anciens la réputation d'avoir les yeux assez perçants pour voir à travers les corps opaques, la vérité est qu'il a la vue bonne et les yeux extrêmement brillants. Il doit son nom de loup-cervier à ses hurlements semblables à ceux du loup, le surnom de cervier lui vient de l'analogie qui existe entre la couleur de sa robe et celle des jeunes cerfs.

Le lynx a une longueur de 90 centimètres, son pelage est d'un brun clair, parsemé de taches plus brunes et quelquefois noires. Trop faible pour attaquer les grands animaux, il profite de son agilité et de son habileté à grimper aux arbres pour y poursuivre les écureuils et y épier les oiseaux qu'il va prendre souvent sur leur nid. Sa proie favorite est le lièvre, il chasse aussi le lapin ; quelquefois il se place en embuscade et quand un jeune faon passe à sa portée, il se précipite sur lui, lui rompt la colonne vertébrale et lui suce la cervelle.

Comme le chat, il marche doucement ou il saute en faisant des bonds d'une assez grande étendue. Le loup-cervier habite la Suède, la Norvège, le nord de l'Asie et le sud de l'Afrique.

Le *lynx des marais*, que l'on rencontre plus particulièrement en Égypte et en Nubie, se plaît beaucoup dans l'eau, il nage avec la plus grande aisance et donne la chasse aux oiseaux aquatiques.

La couleur de son pelage varie avec les climats et la saison, sa peau a une plus grande valeur en hiver, parce qu'à cette époque elle est beaucoup mieux fournie qu'en été.

Le *chat-pard* est une espèce de lynx remarquable par ses joues garnies de longs favoris, par son poil brillant de couleur rousse parsemé de taches noires, il habite le sud de l'Europe.

La *hyène* est un animal chasseur qui cependant vit plus souvent de charogne que de la chair des animaux qu'elle tue. Grâce aux ongles robustes dont sont munis ses doigts elle va dans les cimetières déterrer les cadavres et les dévore avidement, les os eux-mêmes ne trouvent pas grâce devant son robuste appétit. Mais quand les cadavres d'hommes ou d'animaux viennent à lui manquer, elle ne rencontre plus d'obstacles pour assouvir sa faim, elle brise les clôtures des maisons, pénètre dans les écuries ou dans les étables et attaque les animaux les plus forts.

L'hyène habite l'Afrique et le midi de l'Asie, elle se cache le jour dans des cavernes ; elle est remarquable par l'aspect de son visage qui lui donne toujours un air mécontent, par la force de ses mâchoires armées de molaires parfaitement disposées pour le broiement, ses poils sont abondants et au niveau de la colonne vertébrale ils atteignent une longueur plus considérable, de telle sorte qu'ils y forment comme une sorte de crinière ; la langue de la hyène est rude comme celle du chat, le développement de

l'oreille externe contribue à augmenter la largeur de la tête déjà très-développée par elle-même.

Le *loup*, ce terrible ennemi de nos bergeries, offre une grande analogie avec le chien dont il ne se distingue que par l'obliquité de ses yeux.

Son pelage est fauve et sa taille varie entre 75 centimètres et 1 mètre 50. On le trouve en Europe, en Asie et en Afrique où il habite les forêts caché pendant le jour dans des grottes. C'est un animal bien doué au point de vue des organes des sens, l'odorat et l'ouïe sont très-développés, aussi ces qualités jointes à sa prudence et sa finesse lui sont très-utiles pour trouver sa pâture et fuir le danger, il supporte la faim et la soif pendant très-longtemps, et quand le gibier frais lui fait défaut, il se contente de dévorer des grenouilles, des cadavres en putréfaction et même des fruits. Ce n'est que lorsque la nourriture lui fait complètement défaut qu'il devient maraudeur et maraudeur féroce. Il s'approche doucement et avec la plus grande circonspection du troupeau, objet de sa convoitise, puis, quand il est à portée d'une brebis, il se précipite sur elle, la saisit par le cou et l'emporte. S'il parvient à entrer pendant la nuit dans une bergerie, il fait un massacre général de tout le troupeau, après quoi il prend une de ses victimes et s'enfuit en l'emportant. Il n'est pas de ruse que le loup n'emploie pour s'emparer du chien, son ennemi le plus dangereux, les jeunes chiens surtout échappent difficilement à leur ennemi le plus acharné.

Ce n'est que lorsque le loup est poursuivi par une faim que rien ne peut apaiser qu'il attaque le cheval et l'homme. En Russie, quand la neige, recouvrant le sol, empêche ces animaux de trouver leur pâture, on les voit en bandes nombreuses se mettre à la poursuite des traîneaux, ce n'est que par la vitesse de la course que les hommes et les chevaux parviennent à se sauver.

Vers l'année 1740, un loup de taille gigantesque, connu sous le nom de bête du Gévaudan, massacra cinquante femmes et enfants et en blessa un nombre presque aussi considérable, ce ne fut qu'après de très-longues chasses que l'on parvint à s'emparer de ce terrible animal.

La louve met bas chaque année cinq ou six petits pour lesquels elle montre une grande tendresse et qu'elle défend jusqu'à la mort.

L'*ours* est un animal qui se nourrit de chair ou de végétaux indifféremment, sa fourrure épaisse et ses formes trapues accusent une force musculaire considérable, on a donné aux ours le nom de *plantigrades* à cause de la forme de leurs pieds qui sont larges, aplatis et terminés par cinq doigts armés d'ongles puissants. Leur tête large et leurs yeux petits, mais vifs, dénotent un certain développement des facultés intellectuelles. Tantôt debout, tantôt marchant sur leurs quatre pattes, ils sont assez rapides à la course et malgré leur poids ils grimpent aux arbres avec une grande agilité. Quand l'homme les attaque, ils se

dressent sur leurs pattes de derrière et l'embrassent avec leurs membres antérieurs, ils l'étreignent avec une vigueur telle qu'ils lui broient la poitrine.

La femelle de l'ours met bas chaque année deux ou trois petits, qu'elle élève avec beaucoup de soins et qu'elle défend contre le mâle qui ne demanderait pas mieux que de les manger.

Les ours, ceux qui vivent dans les régions très-froides surtout, ont une fourrure très-chaude, et en dessous de la peau une épaisse couche de graisse qui les défend contre le froid de l'atmosphère.

Les organes des sens atteignent chez ces animaux à un haut degré de perfectionnement, ceux qui vivent dans les régions froides s'endorment quelquefois pendant plusieurs jours consécutifs.

Les plus remarquables parmi eux sont : l'*ours des Alpes* ; l'*ours des Pyrénées* ; l'*ours de Sibérie* ; l'*ours de Norvège* ; l'*ours gris* et l'*ours noir d'Amérique*.

L'*ours blanc* habite surtout le Spitzberg et le Groenland où la difficulté qu'il éprouve à trouver sa nourriture le rend quelquefois féroce ; sa nourriture consiste en coquillages, en poissons, en végétaux et en rennes quand il s'en trouve quelques-uns dans les bois ; enfin l'ours poursuit à la nage les phoques et les morses. Les ours blancs, poursuivis par la faim, n'hésitent pas à attaquer l'homme et à le poursuivre dans les embarcations. L'ours blanc s'acclimate difficilement dans nos contrées à cause de la trop grande chaleur.

CHAPITRE V

LES SERVITEURS DE L'HOMME.

Le cheval. — Les chevaux sauvages. — Les chevaux tartares. — Mœurs du cheval et ses facultés intellectuelles. — Le cheval arabe. — Le Bédouin et son cheval. — La race persane. — La race anglaise. — La race normande. — La race anglo-normande. — La race percheronne. — L'hippophagie. — Le koumiss des Tartares. — L'âne. — L'âne sauvage. — Le mulet. — Le bardeau. — L'hémiane. — Le zèbre. — Le buffle. — Le bison. — Migrations des bisons. — La chasse aux bisons. — L'auroch. — Le yack. — Le bœuf musqué. — Le taureau domestique. — Le taureau sauvage. — Les combats de taureaux. — Le bœuf; la vache. — Le mouton et le moufflon. — Le bouc et la chèvre. — L'ægayre. — Le bouquetin des Alpes. — Le cochon domestique et ses habitudes. — Un cochon savant. — Manière de nourrir les cochons en Angleterre. — Le sanglier. — Le chameau. — Le dromadaire; le réservoir du chameau. — Le renne.

De tous les animaux soumis à l'homme, le plus dévoué et le plus utile est le *cheval*, ce noble animal est asservi à notre tyrannie depuis les temps les plus anciens, les Égyptiens ont prétendu l'avoir dompté les premiers.

Les chevaux sauvages ont une allure plus gracieuse que les chevaux domestiques. Ils se réunissent en troupes de cinq cents et quelquefois de mille et bon-

dissent librement dans les savanes. La tête toujours tournée du côté du vent, quelques-uns d'entre eux font sentinelle autour de la bande et au moindre signal d'alarme, l'un d'eux s'avance en hennissant d'une façon toute particulière, souffle dans ses naseaux, agite de tous côtés et avec rapidité ses oreilles

Fig. 19. — Le cheval.

et prend la fuite, les autres le suivent aussitôt, les juments et les poulains toujours en avant, les mâles et les conducteurs de la bande en arrière pour protéger l'avant-garde.

Ces animaux naturellement doux perdent bientôt leur fierté et se soumettent facilement, lorsqu'ils viennent d'être pris; s'ils marquent une résistance trop grande à se laisser asservir, on les attache pen-

dant deux jours ou deux jours et demi, sans leur donner ni boisson, ni nourriture, et ils sont après d'une grande docilité.

Les chevaux se nourrissent d'herbes et de graines et leurs molaires carrées et striées sont parfaitement disposées pour broyer les aliments, leur mâchoire inférieure est en outre apte à exécuter des mouvements de latéralité. Les jambes de ces animaux sont terminées par un sabot demi-circulaire ; ils sont parfaitement doués au point de vue de la perfection des organes des sens, le plus léger bruit les éveille, ils ont la vue perçante et distinguent même assez bien les objets pendant la nuit, quant à l'odorat il est aussi très-développé ainsi que le goût. Malgré l'épaisseur de sa peau, le cheval jouit d'une très-grande sensibilité, le moindre contact occasionne chez lui une contraction des muscles peauciers.

Introduit au Mexique et au Pérou par les Espagnols à l'époque de la conquête au Canada et à la Nouvelle-Hollande par les Français et les Anglais, le cheval est maintenant répandu sur tous les points du globe ou sa docilité, sa force et son courage permettent de l'employer au service de l'agriculture et de l'industrie ; il est brave à la guerre et le bruit des combats semble augmenter son ardeur naturelle.

Il existe actuellement en Tartarie des bandes de chevaux sauvages appelés *tarpons* qui descendent des chevaux élevés dans la domesticité et qui ont pris la fuite, ces animaux ont perdu l'élégance de leurs formes

primitives, ils ont maintenant une tête trop grosse et ne sont recherchés par les Tartares que comme un mets délicat et très-estimé.

L'éducation rend le cheval doux, susceptible d'attachement ; il a selon nous beaucoup plus de mémoire que d'intelligence, et conserve longtemps le souvenir des mauvais traitements ; beaucoup de chevaux sont vindicatifs.

Le cheval vit vingt-cinq ans en moyenne. Le poulain dès sa naissance a les yeux ouverts et peut marcher.

Le hennissement des chevaux varie avec les causes qui l'occasionnent. Ceux qui hennissent souvent sont supérieurs aux autres en ardeur et en force. Chez les juments et chez les chevaux qui ont subi l'opération de la castration, la voix est un peu moins retentissante que celle des étalons.

Le *cheval arabe* est considéré comme supérieur à tous les autres, son corps est petit, son ventre peu développé, ses épaules sont épaisses et charnues, il a l'encolure puissante et le pied petit, en un mot, il présente une élégance de formes qu'on ne trouve pas chez les autres races. Vigoureux, énergique et sobre, il est infatigable. En Arabie, le cheval fait partie de la famille du Bédouin ; poulain, il joue avec les enfants de son maître dont il devient plus tard le compagnon et l'ami fidèle.

On peut considérer la *race persane* et la *race tartare*, comme très-voisines de la race arabe.

On prétend que certains chevaux tartares peuvent fournir sans s'arrêter une course de 50 à 60 lieues.

La *race anglaise*, plus haute et plus forte, est remarquable par sa vitesse, les chevaux de course à chaque temps de galop franchissent une étendue de 6 à 7 mètres, en revanche ils ont une intelligence très-bornée et sont impropres à tout autre service.

En France, toutes les races de chevaux sont estimées et la réputation de ces animaux date des temps les plus anciens. Les Romains recherchaient beaucoup les chevaux gaulois qu'ils mettaient au-dessus des fameux chevaux crétois.

C'est à la Normandie que les chevaliers du moyen âge empruntaient ces fiers coursiers si ardents sur les champs de bataille.

La *race normande* actuelle se distingue par sa tête osseuse, longue et busquée, par sa forte encolure et la douceur de son caractère, elle a presque complètement disparu pour faire place à la *race anglo-normande*, dont les individus se reconnaissent à la largeur du poitrail, à l'attache puissante et gracieuse du cou et de la tête qui est droite, large et animée par des yeux très-vifs. Les narines sont largement dilatées, la croupe est droite et solide, les attaches du sabot sont bien dégagées. Plus énergiques, plus robustes et plus forts que ceux de l'ancienne race, les chevaux anglo-normands viennent de la Manche, du Calvados et de l'Orne, c'est de ce dernier département que viennent les plus estimés.

Les chevaux de poste et d'omnibus appartiennent presque tous à la *race percheronne*. Ces chevaux joignent la force à la rapidité, ils atteignent une taille qui varie entre 1 mètre 50 centimètres et 1 mètre 60 centimètres, leur tête est fine, un peu longue, le cou bien proportionné, ils supportent assez bien la fatigue, mais ils s'usent de bonne heure.

Le cheval n'est pas utile à l'homme seulement par son travail, mais encore par le parti que l'industrie peut en tirer même quand l'animal est mort. Le sang et les os servent à la fabrication du noir animal employé comme engrais et pour décolorer le sucre. La viande de cheval appréciée maintenant à sa juste valeur est devenue pour les classes pauvres une source précieuse d'alimentation depuis que la vente en a été autorisée, il s'en fait maintenant à Paris une consommation prodigieuse. Les Tartares emploient le lait de la jument pour préparer le koumiss, espèce de boisson fermentée très-estimée chez eux.

L'âne, qui pour les ignorants est la personnification de la stupidité, est un animal très-utile à l'homme, il est d'un naturel doux et patient, et la dégradation physique et morale dans laquelle nous le voyons la plupart du temps n'est que le résultat des mauvais traitements qu'on lui fait subir. Chargé de fardeaux, mal soigné, mal nourri, il est en butte à des tracasseries de tout genre, et finit par devenir indocile et entêté.

L'âne cependant ne mérite pas ces traitements in-

justes ; comme le cheval, il a droit à nos soins, et si au lieu de le battre on se contentait de l'exercer, on pourrait en tirer un excellent parti. Dans tout l'Orient, les ânes, bien nourris et moins malmenés, sont dociles, plus vifs et plus agiles.

L'âne quand il est jeune est d'un naturel très-gai, il a des mouvements pleins de gentillesse, mais sous l'influence de l'âge, des privations et des mauvais traitements, il perd sa gaîté, devient lourd et têtù.

Presque aussi grand que le cheval, l'*âne sauvage* se trouve en Tartarie où il vit au milieu des steppes en bandes innombrables. Appelés aussi *onagres*, ces ânes sauvages galopent avec une rapidité étonnante, les Tartares les tuent pour manger leur chair qu'ils estiment plus que celle du cheval. Dans quelques contrées de l'Afrique on rencontre des ânes sauvages de couleur grise, si bien disposés pour la course, que les chevaux arabes seuls peuvent les atteindre. Quand un âne sauvage rencontre un homme, il se met à braire d'une façon particulière, lance quelques ruades et ne prend la fuite que si l'homme veut l'approcher.

L'âne domestique est caractérisé par ses longues oreilles ; il a sur les épaules une croix noire et sa queue se termine par une touffe de même couleur ; le pelage est généralement gris cendré, cependant chez quelques-uns, il prend une teinte noire plus ou moins foncée. Chez l'âne sauvage, on trouve le plus souvent un poil gris de fer très-luisant ou une cou-

leur brune jaunâtre presque dorée. L'âne peut vivre de trente à trente-cinq ans, quand il n'est pas soumis aux mauvais traitements, mais chez nous il ne dépasse guère l'âge de dix-huit à vingt ans.

Sous le nom de *mulet* on désigne l'animal qui naît de l'accouplement de l'âne et de la jument. Le croisement du cheval et de l'ânesse produit un autre animal hybride appelé *bardeau*, ce dernier a le dos tranchant, la croupe allongée et pointue, l'encolure peu puissante, tandis que le mulet présente des caractères opposés et est beaucoup plus vigoureux.

La taille du mulet est quelquefois égale à celle du cheval dont il se rapproche encore par la conformation de la tête qui est cependant un peu plus grosse et plus courte. Le bardeau est de même taille que l'âne ; comme le mulet, il est sobre, vigoureux, supporte admirablement les intempéries de l'air, la faim et la soif, comme le mulet aussi il est entêté, vindicatif, tous deux sont plus précieux que le cheval dans les pays escarpés, ils gravissent les montagnes d'un pied sûr, tout en étant chargés de lourds fardeaux. Les mulets, en général, ne reproduisent pas, les exceptions à cette règle sont extrêmement rares.

La femelle est plus estimée que le mâle et de nos jours encore, deux mules de pelage parfaitement semblable constituent encore, en Espagne, un équipement de luxe. Le Poitou, la Gascogne et le Dauphiné sont les principaux pays de production des mulets, on en exporte chaque année un nombre considérable.

L'hémiane, dont le nom tiré du grec signifie *moitié âne*, est un animal aux jambes fines, à la démarche légère et dont l'aspect le rapproche du mulet.

L'hémiane se trouve principalement dans la Mongolie, dans l'Hindoustan, où il habite les déserts ; il est remarquable par son pelage alezan clair, sa crinière et sa queue sont formées de crins noirs et la ligne dorsale est de la même couleur.

Ce charmant animal qui vit en troupes nombreuses est difficile à prendre à cause de la rapidité de sa course, il fuit la présence de l'homme et on ne peut s'en emparer qu'en tendant des pièges dans les endroits qu'il fréquente habituellement.

L'hémiane s'apprivoise facilement et pourrait rendre de grands services si on l'acclimatait. Les hémianes du Jardin d'acclimatation sont parfaitement dressés et font une charmante paire de bêtes d'attelage, on les conduit à grandes guides, ils paraissent très-durs à la fatigue.

Connu au temps des Romains sous le nom pittoresque de *hippotègre*, et de nos jours sous les noms vulgaires de *âne rayé*, *cheval sauvage*, le zèbre est un des mammifères les plus gracieux. Léger comme un cerf, ses formes sont admirablement proportionnées et sa belle robe grise est régulièrement interrompue par des bandes noires disposées avec une symétrie parfaite depuis la tête et les oreilles jusqu'aux membres et à la queue. Il est d'une taille inférieure

à celle du cheval et supérieure à celle de l'âne. On le trouve en Afrique et principalement en Abyssinie.

Le zèbre peut être employé par l'homme pour les mêmes travaux que ceux qu'on exige de l'âne et du cheval, mais il est difficile à apprivoiser et pour y arriver il faut employer beaucoup de douceur.

Le *taureau* est un animal qui paraît descendre du bison ou plutôt de l'auroch. Nous avons à nous occuper d'abord du *taureau sauvage*, il en existe deux espèces, le *buffle* et le *bison*.

Lorsqu'il est élevé dans la domesticité, le buffle est docile, doux et susceptible d'attachement, il faut cependant se garder de l'irriter par des mauvais traitements, car lorsqu'il est furieux c'est un animal redoutable. Il est lent et on s'en sert avec avantage pour labourer ou pour porter des fardeaux ; il ne faut pas quand il est chargé le laisser approcher d'un cours d'eau, car il ne tarderait pas à s'y plonger avec les fardeaux qui lui sont confiés. Les excréments du buffle exhalent une forte odeur de musc.

Comme le buffle, le bison est une espèce de bœuf. Il est rapide à la course, malgré le peu d'élégance de ses formes et son aspect massif. Les bisons vivent en bandes nombreuses dans l'Amérique du Nord, au milieu des vastes plaines restées sans culture, et se nourrissent des hautes herbes qui y croissent en abondance.

Le bison n'est dangereux pour l'homme que lorsqu'il est attaqué, mais à certaines époques des

bandes, composées d'un grand nombre de ces animaux rangés en colonnes serrées, se mettent en mouvement pour émigrer ; ils courent alors avec une rapidité incroyable, renversant tout sur leur passage, traversant à la nage les fleuves et les rivières toujours en rangs épais.

■ Les Indiens ont mis à profit cette habitude qu'ont

Fig. 20. — Le bison.

les bisons de courir sans se déranger de leur chemin ; ils les attirent par divers moyens dans un endroit peu éloigné d'un précipice, puis au moment où tout le troupeau est en train de paître, ils mettent le feu aux herbes sèches qui les entourent, ou les effrayent par un autre moyen, les bisons alors prennent la fuite et tombent dans le piège qui leur était tendu, à ce moment la surprise et la frayeur les saisissent, ils ne se défendent qu'avec peine et se

laissent tuer facilement. Il est assez commun de voir une tribu indienne s'emparer ainsi de douze ou quinze mille bisons.

Les Indiens estiment beaucoup la chair du bison qu'ils trouvent plus tendre et d'un goût plus agréable que celle du bœuf.

L'*auroch* est un animal énorme, quelques sujets de cette espèce atteignent une hauteur de six pieds ; il se distingue encore par la longueur de sa queue, par la grosseur de ses cornes rondes et par l'inégale répartition des poils qui le recouvrent et qui, longs et pendant au-dessous de la gorge, sont courts sur l'étendue du reste du corps. A l'époque de la conquête des Gaules par César, on en rencontrait encore en France, actuellement ils n'existent plus qu'en Russie et encore ils y sont très-rares.

Le *bœuf à queue de cheval* ou *yack* est remarquable par la touffe extrêmement abondante de poils courts et frisés qu'il porte sur le cou, et par sa queue absolument semblable à celle du cheval. On le trouve à l'état sauvage en Tartarie ; réduit à l'état domestique, on s'en sert pour le labour et le transport des fardeaux. Les mahométans attachent une grande valeur à la queue du yack qui est chez eux un emblème de dignité. Plus le pacha occupe un rang élevé, plus il a le droit de se faire précéder par un plus grand nombre d'esclaves portant au bout d'une lance des queues de yacks.

Le *bœuf musqué* doit son nom à une odeur de

musc très-accentuée que sa chair exhale et qui en rend le goût désagréable. Beaucoup plus petit que le bœuf ordinaire, il se distingue encore par la longueur de ses poils qui sont bruns, très-épais et qui recouvrent complètement son museau, par le peu d'ouverture de sa bouche et enfin par ses cornes larges en contact à leur base l'une avec l'autre. On rencontre les bœufs musqués par troupes d'une centaine d'individus ; en Amérique, ils sont conduits par deux ou trois mâles qui, l'époque du rut arrivée, se livrent des combats acharnés qui se terminent souvent par la mort.

Le *taureau domestique* est remarquable par la largeur de son front aplati, il a des cornes rondes, pointues, assez variables par la longueur et la direction. On ne s'en sert jamais pour le travail, il est exclusivement réservé à la reproduction ; il est en général farouche et devient dangereux lorsqu'on l'excite car il est très-irascible.

Le *taureau sauvage* vit en bandes nombreuses dans l'Inde, dans les pampas de l'Amérique du Sud, et souvent il a à se défendre contre les attaques des grands animaux carnassiers. Lorsqu'un tigre, un lion ou tout autre animal chasseur se présente, les taureaux sauvages se rangent en cercle, dans le milieu du cercle les vaches et les veaux sont à l'abri des attaques de l'ennemi, protégés par le puissant rempart que leur forment les taureaux qui se tiennent tous la tête en avant, il est rare que devant une aussi formidable défense la bête sauvage ne se retire pas.

La distraction favorite des Espagnols et des habitants de leurs colonies consiste à faire battre dans un cirque des taureaux contre des hommes.

Lorsque l'animal est arrivé au suprême degré de la fureur on voit descendre sur le lieu du combat, un homme de taille bien prise, aux formes sveltes et élancées, de la main gauche il tient la *muleta*, petit drapeau rouge, sa main droite est armée d'une épée nue, cet homme est destiné à terminer la lutte, en tuant le taureau, on le nomme le *matador*. La vue du drapeau rouge irrite de plus en plus l'animal qui se précipite sur lui les yeux fermés, mais par un mouvement aussi adroit que rapide le matador se jette un peu de côté et quand l'animal est passé il lui enfonce son épée entre la base du crâne et la première vertèbre, la mort est foudroyante. Lorsque par hasard le taureau parvient à tuer le matador, les applaudissements éclatent de toutes parts, tant il est vrai que l'habitude de ces spectacles horribles habitue les spectateurs aux scènes barbares et peut développer chez eux de mauvais instincts.

C'est vers l'âge de dix-huit mois à deux ans que le taureau subit la castration et devient le *bœuf*, animal pesant, lent, mais vigoureux, patient et doux en général.

Comme tous les ruminants, en général, le bœuf mange avec une grande rapidité, se couche ensuite et rumine tranquillement, malgré son air stupide il ne manque pas d'une certaine intelligence.

La *vache* est plus douce que le taureau, elle constitue pour l'agriculteur une source de bénéfices énormes, tant à cause de son lait qu'à cause de sa fécondité. Elle porte, en général, deux cent soixante-seize jours.

La race bovine est très-utile à l'homme: le bœuf est employé aux travaux de l'agriculture, sa chair est un aliment excellent et l'industrie met à profit ses os, ses cornes, son sang, sa peau, et jusqu'au poil, aux tendons et aux intestins. La vache nous donne son lait qui joue un si grand rôle dans l'alimentation et qui sert à fabriquer le beurre et les fromages ; en Angleterre on a bien compris le rôle important que joue la race bovine dans l'agriculture et l'industrie; c'est dans ce pays qu'on rencontre les plus belles races.

Si nous avons donné place à notre étude sur le buffle, le bison, l'auroch et l'yack, dans le chapitre consacré aux serviteurs de l'homme, c'est que ces animaux ont avec notre taureau domestique, de tels caractères d'analogie, qu'il est presque impossible de les étudier à part, comme le taureau ils appartiennent à l'ordre des *ruminants*, animaux qui se caractérisent par la faculté de mâcher une seconde fois les aliments qu'ils ont déjà avalés.

Le *mouton* est aussi un mammifère ruminant qui rend d'immenses services à l'homme, tant par sa laine dont nous nous faisons des vêtements, que par sa chair qui constitue un des aliments les plus sains

et les plus agréables. Le mouton semble descendre du *mouflon* qui vit dans les montagnes de la Corse, de la Sardaigne et de l'Espagne ; plus grand que notre mouton domestique, sa laine, tantôt noire, tantôt grise, est longue et soyeuse, il est agile, vif et gracieux. Le *mouton domestique* est massif, lent et stupide, il ne sait ni se défendre contre les attaques de ses ennemis, ni se mettre à l'abri des intempéries de l'air, il est dénué de toutes les qualités morales.

Le mâle est appelé *bélier* et la femelle se nomme *brebis*.

Le mouton est d'un tempérament très-faible, il supporte mal le froid et la chaleur excessifs, les voyages le fatiguent.

Ce qui prouve la stupidité du mouton, c'est son habitude de suivre partout celui qui conduit le troupeau. Ainsi, que celui qui est à la tête des autres tombe dans une rivière, aussitôt tous les autres se précipiteront à sa suite et se jetteront également dans l'eau. Le mouton est doux et docile quand on ne le maltraite pas, dans le cas contraire il devient entêté et désobéissant.

La brebis montre pour ses petits une grande affection, et si cette affection se change en indifférence, on peut en conclure sûrement qu'elle va mourir.

Le *bouc*, originaire de la Perse, est un mammifère ruminant, qui aime à gravir les hauteurs ; on le trouve toujours sur la cime des montagnes. La *chèvre*, sa femelle, beaucoup plus intelligente que la

brebis, est aussi plus affectueuse ; ces animaux s'attachent facilement à l'homme et même à l'état sauvage elles le suivent quelquefois avec obstination.

Le capitaine d'un navire anglais, qui faisait relâche vers l'an 1700 à l'île Bonavista, fut tout surpris de voir des indigènes de cette île venir lui offrir gratuitement autant de boucs et de chèvres qu'il en voudrait emporter. Ces animaux étaient devenus si nombreux dans le pays que les habitants en étaient incommodés, ils les suivaient presque malgré eux.

Il est difficile de conduire la chèvre par troupeau, ces animaux capricieux vont chacun de leur côté, les uns pour dormir sur la pointe d'un rocher ou sur le bord d'un précipice, les autres pour aller paître sur les endroits les plus escarpés en se suspendant aux broussailles et aux racines. Ni les orages, ni le vent, ni la pluie n'effrayent les chèvres, mais le froid leur est plus difficile à supporter.

Son caractère capricieux, devenu proverbial, se trahit dans tous les mouvements de la chèvre ; tantôt broutant tranquillement, tantôt gambadant follement et faisant de ci, de là, des bonds et des sauts sans autre motif que sa vivacité naturelle, elle est certainement le type de l'insouciance et de l'inconstance.

Notre chèvre domestique paraît descendre de l'*ægayre*, espèce de chèvre sauvage qui se rencontre dans les montagnes de la Perse. Comme la chèvre de nos pays, l'*ægayre* a les cornes prismatiques et dirigées en haut et en arrière, un corps ramassé, une

queue et un cou assez courts. Le menton est garni d'une barbe plus ou moins longue. Quant au pelage, il est d'un gris foncé ou roussâtre et sur le dos on remarque une ligne noire qui s'étend jusqu'à l'extrémité de la queue.

Le *bouquetin des Alpes* se distingue de l'ægayre par les cornes, dont la longueur atteint souvent 1 mètre ; le mâle a une longue barbe qui tombe en été.

Fig. 21. — Le bouquetin des Alpes.

Cet animal, extrêmement agile, se précipite des hauteurs les plus élevées pour échapper aux chasseurs ; lorsqu'il s'élance ainsi, il a toujours la tête en avant, les pieds portent les premiers sur le sol et les cornes supportent le contre-coup, souvent elles se cassent. Quand le bouquetin trop jeune ne peut suivre sa mère poursuivie par un chasseur, il se cache dans les anfractuosités d'un rocher, s'aplatit de son mieux

et ne sort de sa retraite que lorsqu'il croit le danger disparu.

Un certain nombre de végétaux qui sont pour les autres herbivores un poison mortel ne produisent sur les chèvres aucun effet toxique ; pour ne parler que des plus dangereux, nous citerons la phellandre aquatique et l'aconit napel que les chèvres dévorent sans en être nullement incommodées.

L'industrie tire un grand parti du poil de chèvre, les plus beaux tissus s'obtiennent avec la toison des chèvres du Thibet.

Le *cochon domestique* connu encore sous les noms de *porceau* et de *porc* est un animal que l'homme n'élève qu'en vue de l'engraisser pour s'en nourrir. Sa fécondité est extrême, on a vu des truies faire jusqu'à dix-sept petits d'une seule portée.

Fou de luxure et de gourmandise, le cochon est un être à part parmi les autres quadrupèdes à cause de ses appétits grossiers, de sa malpropreté et de ses goûts immondes.

Les sens sont peu développés chez cet animal, l'épaisseur de sa peau, les poils rudes qui la recouvrent, sa dureté et la couche épaisse de graisse qui lui est sous-jacente expliquent le peu de finesse de la sensibilité tactile ; le goût et la vue sont aussi très-peu développés.

Le cochon domestique est moins intelligent que le *cochon sauvage* ou *sanglier*, et cependant quand on ne le tient pas enfermé, il reconnaît à la voix et suit

ceux qui le soignent ; le cochon est même susceptible d'acquérir comme le chien un certain degré d'éducation.

J'ai eu l'occasion de voir un cochon assez instruit pour lire l'heure à une montre en indiquant les numéros sur du papier avec sa patte, et jouer aux dominos avec une certaine adresse.

Au salon de peinture, en 1869, parmi les œuvres des artistes vivants, on remarquait beaucoup un tableau représentant des bohémiens faisant danser des cochons devant Louis XI retenu au lit par la maladie. On voyait dans ce tableau un porc qui exécutait avec beaucoup de désinvolture un cavalier seul, la petite truie se faisait remarquer par la manière gracieuse dont elle relevait son petit jupon.

Comme le cochon est un animal destiné à être engraisé autant que possible, il ne sera pas sans intérêt de mettre nos lecteurs au courant des moyens que les Anglais, passés maîtres en cet art, emploient pour obtenir ce résultat.

On choisit pour les parquer un endroit bien à l'abri du vent, protégé contre le soleil par des vieux arbres touffus, on leur construit à cet endroit un hangar couvert en chaume ou en feuillage épais et on en réunit quatre ou cinq cents à la fois, ils ont pour se coucher une abondante litière de paille, de fougères ou d'herbes sèches. Le matin, leur gardien les conduit dans les bois environnants où ils se gorgent de glands et de graines de hêtre, il a soin de jouer du cor pen-

dant tout le temps que dure le repas. Quand ils sont bien repus, ils sont conduits au bord d'un ruisseau pour se désaltérer et ramenés ensuite sous leur hangar où ils dorment jusqu'au soir, à ce moment le même exercice recommence et cela pendant plusieurs jours de suite.

Ils sont alors habitués à la vie sauvage et obligés de pourvoir eux-mêmes à leur alimentation. Comme l'endroit qu'on leur a choisi est toujours planté d'un grand nombre de chênes et de hêtres, ces animaux ne manquent pas de nourriture, quand le vent est assez fort pour faire tomber les glands et les semences de hêtre, mais quand le temps est calme il faut avoir soin de leur porter à manger de peur de les laisser maigrir. Lorsqu'on juge qu'ils ont acquis un certain degré d'embonpoint, il suffit pour les rassembler de faire entendre le son de la trompe qui leur rappelle immédiatement les repas abondants de glands pendant lesquels le joueur leur faisait entendre le son de l'instrument et on les voit aussitôt accourir de tous côtés. On les rentre alors et on achève de les engraisser en leur faisant manger de la farine d'orge.

Le *sanglier* n'est autre chose qu'un cochon sauvage, ce qui le prouve suffisamment c'est que des sangliers élevés dans la domesticité ont fini par perdre leurs caractères distinctifs de génération en génération et par devenir parfaitement semblables au cochon domestique. Il en est de même de ce dernier qui, lorsqu'on le met à vivre dans les forêts, a repris vers la

quatrième ou cinquième génération, les mœurs, l'intérieur et les habitudes du sanglier.

Le sanglier vit de vingt-cinq à trente ans, son poil de couleur brune noirâtre est raide, dur, surtout le long de la colonne vertébrale où il se dresse quand l'animal est en fureur ; ses oreilles courtes et droites sont très-mobiles, son corps est gros et ramassé ; l'organe de la vue est assez faible, mais il n'en est pas de même de l'ouïe, l'odorat surtout est excessivement développé.

Les jeunes sangliers sont appelés *marcassins*, on les recherche beaucoup pour leur chair qui constitue un mets excellent.

La bauge du sanglier est la retraite qu'il se choisit dans les fourrés les plus épais des forêts ; quand on l'attaque, il se défend avec beaucoup d'énergie et le bruit des détonations l'effraie à un tel point qu'il prend la fuite, sans savoir de quel côté il se dirige, renversant tout sûr son passage, éventrant les chiens et les chasseurs avec ses redoutables défenses. Les chiens habitués à la chasse du sanglier le mordent à l'oreille sans lâcher prise, c'est ce que les chasseurs appellent *coiffer un sanglier*.

La nourriture de ces animaux se compose de fruits, de glands de chêne, de racines, de reptiles, d'œufs d'oiseaux, de larves de hannetons, de vers, de mulots, de lapins, etc., etc., ils causent souvent de graves préjudices au cultivateur en ravageant les moissons qui entourent les forêts.

Les sangliers vivent par compagnies, ce n'est qu'à l'époque du rut que la discorde naît souvent dans leur société. Lorsqu'ils sortent la nuit pour aller ravager les champs environnants, l'un d'eux, le chef de la bande, se tient toujours à une petite distance de ses subalternes et quand son odorat lui indique l'approche d'un ennemi, il donne l'alarme à toute la bande qui se disperse avec rapidité. Si les sangliers sont surpris à l'improviste, ils se rangent en cercle, les plus faibles sont au milieu, les vieux boutoirs forment les créneaux de cette citadelle vivante et on peut dire que s'ils se laissent vaincre parfois, ils vendent chèrement leur vie.

Parmi les ruminants utiles à l'homme, il convient de citer le *chameau à deux bosses*, connu encore sous le nom de *chameau de la Bactriane*.

Ce premier animal appelé à bon droit *vaisseau du désert*, à cause de ses aptitudes physiques et morales à traverser les mers de sable qui séparent les pays où on le rencontre, est remarquable à beaucoup de points de vue. Une semelle unique réunit en dessous tous les doigts et facilite aussi la marche à travers les sables mouvants du désert. Tout contribue à donner au chameau un aspect disgracieux, son cou est long, terminé par une tête petite, laide et presque horizontale. Son dos est surmonté de deux bosses graisseuses considérables qui sont pour ainsi dire un fonds de réserve alimentaire pour les longs voyages. En effet, quand l'animal est plusieurs jours sans

prendre d'aliments, la graisse se résorbe et on voit les bosses diminuer de volume, laisser place à un sac de peau, mou et vide, qui se remplit en peu de temps quand l'animal reçoit des aliments en suffisante quantité. Grâce à l'étroitesse de ses narines qui ne sont que deux fentes longitudinales et qui peuvent se fermer au gré de l'animal, le sable du désert ne peut pénétrer dans les voies respiratoires et il y a moins de causes pour provoquer la soif.

Tous les organes des sens sont très-développés chez le chameau, celui de l'odorat surtout, qui lui permet de sentir l'eau à une distance de plusieurs kilomètres, lorsque traversant un désert la soif le tourmente.

Sa peau est couverte de poils d'inégale longueur et de qualité différente, les uns sont fins et servent à fabriquer des tissus d'un certain prix, les autres plus gros sont employés à faire des toiles grossières ; au-dessous du cou, le poil est plus long et pend en mèches longues et légèrement crépues ; la chair du chameau est, paraît-il, saine et agréable au goût.

Le chameau à deux bosses atteint quelquefois une hauteur de 2 mètres 50 ; il supporte aussi bien le froid que la chaleur.

Le *dromadaire* ou *chameau à une bosse*, plus léger et de formes plus sveltes que le précédent, habite l'Égypte, le Maroc, l'Arabie, l'isthme de Suez et l'Afrique du Nord ; il supporte encore mieux la chaleur que le chameau de la Bactriane.

Le chameau est un trésor pour les Arabes, non-seulement à cause de sa sobriété et de toutes les autres qualités qui en font le seul animal propre à traverser le désert, mais aussi parce que, dans leurs longues pérégrinations, le lait qu'il fournit leur sert de nourriture, ainsi que sa chair. Si au milieu du désert on rencontre une de ces fraîches oasis, qui sont comme des îles au milieu d'un vaste océan de sables, le chameau s'y arrête et dans une heure ou deux trouve moyen de prendre assez de nourriture pour plusieurs jours.

La faculté que possède le chameau de rester plusieurs jours sans boire est due à la présence aux côtés de leur panse d'un appareil appelé *réservoir* qui semble destiné à contenir l'excès d'eau absorbée précédemment par l'animal et à lui servir au moment de la soif, l'eau contenue dans cette poche reste parfaitement pure, limpide et ne se mélange pas aux sucs intestinaux.

Le dromadaire supporte mieux la fatigue que le chameau bactrien, on l'emploie même comme courrier, il peut faire chaque jour pendant longtemps sans trop se fatiguer, 30 à 35 lieues.

La vie du chameau est de quarante-cinq ans, en moyenne.

C'est surtout par son bois que le *renne*, mammifère ruminant du genre des cerfs, se distingue des autres. Ses cornes sont divisées en ramifications nombreuses, grêles et aiguës quand l'animal est jeune,

mais ces ramifications deviennent plus larges et plus épaisses avec les progrès de l'âge. Plus trapu que le cerf proprement dit, il a la même taille, mais ses sabots sont plus larges ; le pelage est variable en couleur, l'hiver le poil au lieu d'être brun et court comme en été devient long et blanc.

C'est à l'époque du rut, c'est-à-dire à la fin de septembre, que le renne, comme le cerf, jette son

Fig. 22. — Le renne.

bois ; la femelle ne fait qu'un petit à la fois, elle porte huit mois.

Appelé *caribou* en Amérique, le renne est un animal assez commun en Sibérie, en Russie, au Spitzberg, au Groenland et en Laponie.

Pendant l'été les bourgeons et les feuilles d'arbre constituent la nourriture du renne, mais en hiver il est obligé de gratter avec ses bois et ses pieds la

neige qui recouvre le sol, pour mettre à découvert une sorte de mousse blanche connue en botanique sous le nom de *lichen rangiferinus*. Cet animal doux et parfaitement inoffensif se laisse facilement asservir à l'homme ; en Laponie on les voit revenir en bandes nombreuses sous la garde d'un berger, paître comme le font nos moutons ; les habitants de ce pays en tirent un grand profit en les employant comme bêtes de course et de trait ; le lait de la femelle est aussi bon que celui de la vache, la chair est excellente et on utilise le poil pour la fourrure, ainsi que le cuir.

Les forêts de la Laponie sont habitées par un grand nombre de rennes sauvages, et à l'époque du rut on lâche les femelles pendant quelque temps, parce qu'on a remarqué que les rennes sauvages, beaucoup plus forts et beaucoup plus vigoureux, produisaient d'excellentes bêtes d'attelage pour le traîneau. Les animaux issus de ce croisement sont un peu plus indociles que les autres et lorsqu'on les excite ils se retournent quelquefois en culbutant le traîneau contre celui qui le dirige et qui n'a pour se défendre que l'abri qu'il peut trouver derrière sa voiture, la colère de l'animal dure quelques instants après lesquels il redevient calme et docile comme avant.

A l'état domestique, le renne vit de quinze à vingt ans, les rennes sauvages atteignent quelquefois l'âge de trente ans.

CHAPITRE VI

LES AMIS DE L'HOMME.

Le chien ; ses qualités. — Le chien de berger. — Le troupeau écossais. — Chiens d'Épire ; de Locride ; de Pannonie ; d'Hircanie. — Les chiens parias. — Le lévrier russe. — Chiens des Esquimaux ; du Thibet. — Les mâtins d'Espagne. — Les chiens policemen. — Le chien de Terre-Neuve ; la vengeance du terre-neuve. — Les chiens savants ; le chien parlant. — Les chiens voleurs, contrebandiers. — Les chiens sauvages. — Le chat ; ses défauts. — Leur amour des parfums ; leur propreté. — Le chat à la chasse. — Le chat d'Angora ; le chat des Chartreux ; le chat tigre. — L'ichneumon ; son utilité ; superstitions des anciens. — La mangouste ; ses mœurs ; la mangouste médecin et pharmacien.

Le *chien* est un mammifère qui descend du loup apprivoisé selon les uns, du chacal selon d'autres ; quoi qu'il en soit, c'est l'ami le plus fidèle et le plus dévoué de l'homme. Il se recommande à nous, non-seulement par l'élégance de ses formes, la vivacité de ses mouvements, mais aussi et surtout par le développement de son intelligence, par la perfection de ses organes des sens et par son attachement ; chez nul autre animal, on ne trouve une plus grande perfection du sentiment.

Docile au plus haut degré, il ne sait que ramper aux pieds de son tyran quand celui-ci le frappe, et semble implorer sa grâce, il répond aux coups par

des caresses, oublie les mauvais traitements et garde un long souvenir des bienfaits qu'il a reçus. Son œil intelligent toujours fixé sur celui de son maître, il semble vouloir deviner la pensée de celui-ci et attendre ses ordres, le moindre signe lui fait comprendre les intentions de l'homme et il est toujours disposé à lui rendre service.

Il est de tous les animaux celui qui peut recevoir la plus complète éducation en un temps très-court, cette éducation du reste est en rapport avec les habitudes du maître qui l'a élevé et de ceux qui l'entourent. Le chien du château, vaniteux comme son maître, insolent comme les valets, ne fait jamais qu'un mauvais accueil au pauvre qui vient demander l'aumône. Le chien du pauvre, au contraire, paraît timide à la vue d'un homme vêtu avec élégance et richesse, il se retire en grommelant, au lieu qu'il caresse ceux qui sont couverts de haillons.

Sa vigilance, la finesse de son odorat, en font le meilleur gardien des habitations pendant la nuit, le moindre bruit l'éveille, il se lève, flaire de tous côtés et à la moindre odeur suspecte pousse des aboiements répétés jusqu'à ce que son maître s'éveille.

L'intelligence et les sentiments des chiens sont d'autant plus développés que les peuples parmi lesquels ils vivent sont plus civilisés, cette remarque a été faite par plusieurs naturalistes au nombre desquels il faut compter Buffon, Cuvier et Flourens, il en est de même au point de vue physique. Les Danois et

les Suédois sont peut-être les plus beaux hommes au point de vue de la stature et de la force musculaire, les chiens danois l'emportent sur les autres par la taille, la vitesse et la force. En Laponie, où les hommes sont laids, petits et rabougris, on ne rencontre que d'affreux petits chiens dont la longueur ne dépasse pas 30 centimètres.

Le plus utile des chiens domestiques, le *chien de berger*, malgré sa laideur et la grossièreté de ses formes, est le plus doux, le plus intelligent et le plus dévoué de tous. Observez sa conduite dans les montagnes de l'Écosse, vous le verrez, lorsque le soir est arrivé et que le berger a donné le signal de la retraite, courir de tous côtés, au bord des précipices, sur les rochers les plus abrupts et les plus escarpés, après les brebis vagabondes et les rassembler toutes en quelques instants, sans que le berger ait autre chose à faire que d'admirer l'intelligence de son serviteur. L'absence d'une seule brebis, quel que soit le nombre du troupeau, ne lui échappe pas et il ne gardera le repos que lorsqu'il l'aura trouvée et ramenée au bercail.

C'est surtout en Angleterre que l'on trouve les chiens de berger les mieux dressés, dès leur jeunesse on leur arrache la queue pour leur rendre le travail de la course moins pénible, ils sont préposés au nombre de cinq ou six à la garde d'un troupeau et ont assez d'instinct pour se partager le gouvernement, chacun tient sous sa surveillance le nombre de brebis qui lui

est échu en partage. Le maître vient-il à s'absenter quelques instants, d'un coup d'œil il fait signe à son chien qui se promène de long en large sur la limite du terrain dévolu aux moutons pour leur pâture et les empêche d'en sortir.

Les anciens employaient pour la chasse diverses espèces de chiens à demi sauvages ; les uns, connus sous le nom de *chiens d'Épire*, énormes molosses, combattaient dans les cirques, les autres originaires de Locride étaient réservés pour la chasse au sanglier. On dressait pour la guerre des chiens de Pannonie et d'Hircanie, ces animaux étaient très-féroces mais très-dévoués à leurs maîtres.

Dans chaque ville de l'Inde on trouve les chiens parias qui se partagent la ville où ils sont nés en districts, chacun doit trouver sa pâture dans l'endroit qui lui est réservé et malheur à lui s'il ose empiéter sur le terrain de son voisin ; la faim, la malpropreté ont rendu ces chiens dégoutants, ils sont abâtardis.

Les Américains du Sud ont pour la chasse au jaguar un chien admirablement dressé, qui leur rend d'éminents services à cause de l'habileté avec laquelle il attaque ce dangereux ennemi.

Le *lévrier russe* ou *chien tartare* est d'une hauteur et d'une force prodigieuses, il poursuit les loups mais n'ose les attaquer.

Les chiens des Esquimaux, à moitié sauvages, sont de haute taille, les habitants du pays s'en servent pour les atteler au traîneau.

Les Indiens se servent pour la chasse d'une espèce de chien semblable au renard et qui, grâce à la conformation de ses pieds qui sont larges et garnis de longs poils, peut courir après les rennes, même sur la glace où il ne glisse pas.

Les habitants du Thibet, qui à certaines époques de l'année quittent leur pays pendant quelque temps pour aller vendre leurs denrées dans les pays voisins, font garder leurs habitations, pendant ce temps, par une sorte de chien fort joli, appelé *mâtin du Thibet*; ces animaux ont pour les Européens une haine et une défiance sans bornes, s'élancent sur eux et les étranglent s'ils ne sont pas secourus. Les Espagnols font combattre dans l'arène contre un taureau, un certain nombre de *mâtins d'Espagne*, chiens à grosse tête, d'une force prodigieuse et d'un courage à toute épreuve.

Au commencement de ce siècle on avait dressé quelques chiens destinés à découvrir les malfaiteurs; malgré des expériences favorables, cette utile application des facultés intellectuelles du chien fut bientôt abandonnée.

Personne n'ignore la valeur du chien de Terre-Neuve, ce sauveteur par excellence, toujours prêt à se jeter à l'eau pour sauver l'homme ou les animaux en danger de se noyer. Aussi doux que robuste et bon nageur, le terre-neuve est doué de beaucoup d'intelligence, il n'attaque jamais les autres chiens qu'il paraît dédaigner à cause de leur faiblesse, mais

si ces derniers viennent à l'attaquer il se venge.

Je me souviens d'avoir observé un cas remarquable de vengeance chez un de ces beaux terre-neuve que possédait mon voisin, M. Joly de la Piconière, un riche propriétaire. Ce terre-neuve qui fuyait la société de tous les autres chiens du voisinage avait, pour ami unique, un autre terre-neuve qui habitait à quelque distance ; ces deux animaux se rendaient mutuellement visite plusieurs fois par jour. Les autres chiens, blessés probablement par l'espèce d'indifférence que leur marquait notre terre-neuve, se liguèrent un jour au nombre de dix ou douze et, caché, en embuscade dans le chemin creux qui conduisait chez son ami, l'attendirent pendant quelque temps et, fondant sur lui à l'improviste, le couvrirent de morsures et le roulèrent dans la fange. Honteuse et furieuse, la victime du guet-apens parut résignée, alla se baigner dans la rivière voisine, rentra chez son maître, mangea comme de coutume et le lendemain se dirigea vers la demeure de son fidèle compagnon. Là, eut lieu dans ce langage particulier à ces animaux et qui n'est à vrai dire qu'une pantomime très-expressive, un de ces entretiens dont il serait difficile de donner les détails ; toujours est-il que l'ami parut comprendre et que vers l'heure habituelle où les autres chiens réunis sur la place voisine se livraient à leurs ébats accoutumés, on les vit descendre tous les deux, tranquillement, l'un auprès de l'autre, et se diriger vers le même point. Ils s'arrêtèrent un instant comme

pour se partager la besogne, l'heure de la vengeance avait sonné, on les vit alors chacun de leur côté, l'œil en feu, la gueule béante, laissant voir une forteresse de dents blanches et aiguës, se précipiter sur les ennemis de la veille et les mettre en fuite en quelques instants après les avoir couverts de morsures. Le combat terminé ils se quittèrent rentrant chacun dans son domicile respectif, et depuis cette époque ils vécurent toujours en bonne intelligence avec les auteurs du guet-apens.

Les chiens savants jouent au domino, lisent l'heure à une montre, etc., etc. Leibnitz rapporte qu'il a connu en Saxe, un chien qui prononçait une vingtaine de mots d'une façon distincte. Gall a fait sur la mémoire des chiens de curieuses expériences.

L'homme abuse encore des admirables facultés du chien en le dressant à la contrebande. Il n'est pas rare sur la frontière de la Suisse, sur la frontière belge et principalement dans le département du Nord, de rencontrer des grands chiens maigres, efflanqués, qui sont chargés les uns de tabac, les autres de dentelles, les autres de montres, ou tout autre produit soumis à contribution, ces objets sont solidement attachés, tantôt au cou, tantôt au dos du pauvre animal dont le flair excellent lui sert à fuir la présence des gardiens de la frontière. Chaque année, malgré la rapidité de leur course et leur habileté à dépister l'ennemi, un grand nombre de ces malheureuses victimes de la cupidité humaine tombent

mortellement frappées sous la balle des douaniers.

Les voleurs de Londres exercent certains épagneuls au vol, chacun a sa spécialité. Les uns *font* la montre, les autres le mouchoir, etc., etc.

Les chiens qui vivent en liberté dans les pampas de l'Amérique du Sud se réunissent en bandes nombreuses, les plus vieux sont les chefs et ils s'organisent avec beaucoup d'ensemble pour la chasse et pour se défendre contre les attaques des grands carnassiers, ces chiens sauvages s'abritent dans des grottes naturelles ou se construisent des cavernes souterraines pour se mettre à l'abri des intempéries de l'air.

C'est à l'âge de deux ans que les chiens ont atteint leur croissance parfaite, ils vivent de quinze à dix-huit ans, en général. La femelle donne à chaque portée six à dix petits, quelquefois davantage, elle porte pendant soixante ou soixante-cinq jours.

Le *chat* est un charmant animal, plein de grâce et de gentillesse, qui sous le masque de la douceur cache un caractère ingrat et pervers, c'est le type de l'hypocrisie. Intelligent, adroit et subtil, il n'épie que l'occasion de voler et de faire tout le mal possible, n'osant pas reparaitre ensuite de peur de subir le châtiment de son méfait.

Le chat domestique descend du chat sauvage qui est d'une taille plus grande, il a tous les caractères qui distinguent les animaux carnassiers. Il est rebelle à l'éducation, son caractère indocile, son

amour de l'indépendance empêchent de l'asservir complètement : autant le chien est soumis et humble, autant le chat est fier et indomptable ; il se laisse apprivoiser, mais jamais asservir.

Paresseux et indolents, les chats se couchent voluptueusement sur un coussin moelleux, sur un canapé, et ne quittent cette position que lorsque le besoin de manger se fait sentir. Jouant volontiers avec les enfants, ils ne tardent pas à leur donner traîtreusement un coup de griffe, lorsque le jeu dure trop longtemps et les ennuie. Le chat est plutôt l'ami de la maison dans laquelle il a été élevé, que l'ami de celui qui l'habite, ce qui le prouve c'est que cet animal revient toujours dans l'habitation quand même ceux qui l'ont élevé l'ont quittée. Ces animaux aiment la chaleur, l'eau leur est désagréable, ils recherchent volontiers les parfums au point de suivre les personnes qui en portent sur elles. Leur sommeil est léger, ils marchent avec une extrême légèreté et leur propreté est proverbiale. Ils recouvrent avec de la terre leurs excréments et plusieurs fois par jour, mollement étendus au soleil, ils font leur toilette, lèchent leurs poils pour les lustrer. Le chat domestique aime à chasser et à tuer pour le plaisir de tuer. Comme il a l'odorat peu développé, il ne peut s'emparer de ses ennemis qu'en se mettant en embuscade, les paupières mi-closes, il épie sa proie avec patience et comme le tigre, quand elle est à sa portée, il se jette sur elle d'un bond et la saisit.

La chatte a pour ses petits un grand attachement et les défend avec beaucoup de courage.

Parmi les chats domestiques, il faut citer avant tout le *chat d'Angora* dont les poils fins, abondants et longs entourent le cou d'un magnifique collier et contribuent à donner au visage de l'animal une phy-

Fig. 23. — La chatte.

sionomie majestueuse, le chat d'Angora est plus gros que les autres chats domestiques.

Le *chat des Chartreux* a un pelage de couleur grise, à reflets bleus.

Le *chat tigre*, le plus commun, est tantôt gris et blanc, tantôt gris et noir, tantôt noir et blanc, etc.

La chatte porte presque deux mois et donne à chaque portée quatre ou six petits dont les yeux ne

s'ouvrent que vers le neuvième jour. Les chats vivent rarement au delà de quinze ans.

L'*ichneumon* ou *mangouste* est en Égypte ce que le chat est en Europe, c'est-à-dire un animal qui sert à prendre les rats et les souris ; plus acharné que le chat, il poursuit aussi les serpents, les insectes, en un mot tous les animaux dont il peut s'emparer et dont il se nourrit indistinctement.

Il ne se laisse effrayer ni par les ruses du chat, ni par la force du chien, et son courage va jusqu'à attaquer les serpents les plus dangereux contre lesquels il lutte presque toujours avec succès.

Les anciens considéraient l'*ichneumon* à l'égal d'un dieu à cause de la haine qu'ils lui supposaient contre les crocodiles, on allait jusqu'à raconter que lorsque le crocodile repu s'endormait sur la rive l'*ichneumon* entraît dans son horrible bouche béante et de là pénétrait dans les entrailles du crocodile qu'il faisait périr en les rongant, la vérité est que l'*ichneumon* se nourrit avec avidité des œufs en général, et de ceux du crocodile en particulier. Quand ces animaux ne font que sortir de l'œuf et que par conséquent ils sont encore de très-petite taille, l'*ichneumon* leur donne la chasse, les tue et les mange. Quoi qu'il en soit, cet animal n'en est pas moins un des amis les plus chers de l'homme, puisqu'il tue les reptiles, les rats et les souris.

L'*ichneumon* qui est connu aussi sous le nom de *rat de Pharaon* est plus gros que le chat. Il a le poil

gris plus long, plus abondant et plus touffu à l'extrémité de la queue, où il revêt une couleur noire. Il s'apprivoise avec une grande facilité, comme le chat, quand il est à la recherche de sa proie, il montre une grande circonspection, s'arrête au moindre bruit, et retourne sur ses pas s'il se croit surpris.

La *mangouste des Indes*, « célèbre, dit Cuvier, par ses combats avec les serpents les plus dangereux », est petite, son pelage brun est remarquable par les poils blancs qu'elle présente sur les flancs et du côté du dos.

La mangouste habite de préférence le voisinage des cours d'eau, lorsque le fleuve sort de son lit, elle gagne les collines et les montagnes donnant la préférence aux endroits habités. Sa physionomie est intelligente et attire les regards par l'éclat et la vivacité de ses yeux ; son poil rude naturellement se hérisse quand elle est en colère, elle est aussi d'une très-grande agilité et lorsqu'elle a à lutter contre un chat, elle arrive facilement à bout de l'étrangler. Chez le mâle comme chez la femelle, on observe la présence d'une poche indépendante des conduits naturels dans laquelle s'accumule un liquide jaune d'une odeur pénétrante, dont les usages sont encore inconnus.

La mangouste que l'on rencontre le plus communément dans le midi de l'Asie, en Égypte, à Java, en Afrique et au Cap de Bonne-Espérance, craint le froid, atteint en peu de temps son développement normal et n'atteint pas un âge avancé.

CHAPITRE VII

LA FAMILLE DES CERFS. — LA FACULTÉ DES ANTILOPES.

Le cerf et la biche. — Le chevreuil. — Le chevrotain. — La gazelle. — Le chamois. — Une chasse au chamois. — Les chasseurs de chamois. — L'antilope de Nubie. — Antilope du Sénégal. — Antilope chevaline. — L'antilope du Cap. — Les wapitis. — L'élan. — La chasse à l'élan. — Les lamas. — Les trois cent mille lamas des mines de Potosi. — L'alpaga ; sa laine précieuse ; les tissus péruviens ; les ponchos. — La vigogne. — La chasse aux vigognes ; leur utilité.

Paisible, doux et innocent, le *cerf* est l'hôte le plus gracieux des forêts, ses formes sont élégantes, sa taille svelte est bien prise, ses jambes sèches, longues et nerveuses dénotent la rapidité dans la course.

En été, le poil du cerf est fauve avec une teinte brunâtre légère ; sur la colonne vertébrale il forme une ligne noire que limitent de chaque côté des taches d'un jaune pâle disposées en rangées ; en hiver, le pelage change de nuance, il devient gris foncé excepté au niveau de la queue et de la croupe qui conservent toujours leur couleur jaune pâle. Sa taille varie avec les lieux qu'il habite, elle peut atteindre celle d'un cheval.

La *biche* ne porte pas ces longs bois qui font l'ornement de la tête du mâle. C'est à l'âge de six mois

que les cornes apparaissent, elles sont constituées par un tissu osseux, très-compacte, qui tombe tous les ans pour se former de nouveau à l'époque du rut, c'est-à-dire en août, époque à laquelle ils se battent fréquemment pour se disputer une biche. Le petit s'appelle *faon* et vient après huit mois de gestation ; c'est un spectacle très-agréable de les voir gambader dans les forêts où ils se livrent aux exercices les plus excentriques. C'est pendant l'hiver que les mâles se réunissent en troupes, avec les femelles de tout âge. Ces rassemblements nombreux portent le nom de hardes.

Le cerf, lorsqu'il veut écouter attentivement, dresse les oreilles en levant la tête et cherche le dessus du vent, pour se rendre compte des causes qui ont occasionné le bruit qui l'inquiète. Lorsque le cerf a viandé (1), il se couche pour ruminer tranquillement. Au printemps, époque à laquelle l'herbe tendre est chargée de rosée, le cerf boit peu, il en est de même en hiver, mais lorsqu'arrivent les chaleurs de l'été et l'époque du rut, il va boire aux fontaines et aux ruisseaux pour apaiser sa soif ardente.

Les cerfs nagent avec une facilité merveilleuse et traversent même des rivières très-larges lorsqu'ils sont attirés par l'odeur des biches au temps du rut. Leur légèreté est remarquable ; ils franchissent avec une facilité étonnante les haies et les buissons, surtout lorsqu'ils sont poursuivis. Leur nourriture varie

(1) Pâturé.

avec les saisons ; au printemps, ils vont viander dans les blés ; en été, ils se nourrissent de fleurs de bruyère et de feuilles de ronces ; en automne, surtout après le rut, ils recherchent avec avidité les bourgeons d'arbres verts ; lorsque la neige enveloppe la terre de son blanc linceul, ils se nourrissent d'écorces d'arbre et découvrent le sol de place en place pour manger de la mousse. C'est à tort qu'on a prétendu que les cerfs vivaient très-longtemps ; il est maintenant avéré que ces animaux dépassent rarement l'âge de vingt ans. Il ne faut donc pas ajouter foi aux nombreux récits dans lesquels on s'est plu à célébrer la longévité du cerf et il serait ridicule de croire à cette fable qui rapporte que Charles VI prit dans la forêt de Senlis un cerf porteur d'un collier sur lequel on lisait : *Cæsar hoc mihi donavit*. Cet animal s'était probablement échappé des forêts d'Allemagne, où les empereurs avaient coutume de se décorer tous du nom de César.

La chair du cerf est d'une odeur forte et désagréable au goût, il n'en est pas de même de celle du *faon* qui est estimée à l'égal de celle du chevreuil. Le bois du cerf est employé pour la coutellerie, quant à la peau on s'en sert pour préparer un cuir très-souple et d'un excellent usage.

Plus vif, plus courageux et plus lesté que le cerf, moins fort, moins haut, mais plus gracieux, le *chevreuil* recherche de préférence les jeunes taillis au feuillage épais. Ce charmant animal aux formes élé-

gantes est doué d'une souplesse remarquable, il bondit avec une légèreté sans égale. On le reconnaît à son pelage gris fauve ; chez quelques individus de cette espèce, le poil est d'un roux vif et quelquefois noirâtre.

On ne rencontre jamais le chevreuil en grande troupe comme les cerfs. Il vit en famille, composée du père, de la mère et des petits de l'année, il ne change jamais de femelle ; c'est au commencement de novembre qu'il entre en rut. A cette époque, il perd son bois et le refait pendant l'hiver. La *chevrette* met bas vers le mois d'avril : elle donne naissance à deux petits, mâle et femelle. Elle porte cinq mois et demi. Les *faons* ne quittent leurs père et mère qu'au bout de neuf mois environ. La chair du chevreuil, celle de la chevrette surtout, sont excellentes à manger.

Le chevrotain est un petit animal de la famille des cerfs ; il est remarquable par sa petite taille, par son élégance et par son allure gracieuse.

Le *chevrotain pygmée*, appelé ainsi à cause de l'exiguité de sa taille, est gros comme un chat, ses membres sont d'une finesse incomparable et sa course est très-rapide ; malgré cela, comme le chevrotain pygmée est très-faible, après avoir couru quelque temps il se fatigue, et les Indiens, qui le poursuivent à cause de sa chair, qui est exquise, parviennent à s'en emparer.

Le *chevrotain porte-musc* est plus gros, sa taille atteint le même volume que celle d'un fort chevreuil. Cet animal se rencontre principalement dans les

montagnes du centre de l'Asie, il doit son nom à la substance odorante qu'il sécrète, le musc qui est renfermé dans une poche située sous le ventre du mâle. Un savant distingué, M. Georges Schæffer, est l'auteur de travaux sérieux sur les propriétés de cette substance, si fréquemment employée en médecine.

Charmente dans ses proportions, remarquable par son élégance et par sa légèreté, la famille des *antilopes* se distingue de la famille des cerfs par la durée de ses bois qui, au lieu de tomber chaque année,

Fig. 24. — Le chevrotain.

persistent pendant toute la vie de l'animal. Chez un grand nombre des individus qui composent cette famille, les bois sont l'apanage exclusif des mâles.

Au premier rang de la famille des antilopes, il faut ranger la *gazelle* dont la taille est égale en hauteur et en élégance à celle du chevreuil auquel elle ressemble

par la vivacité des mouvements, par la grandeur et l'éclat des yeux.

Chez les Persans et chez les Turcs, la gazelle est considérée comme le symbole de la grâce, de la distinction et de l'élégance. Les poètes orientaux n'ont pas de meilleur compliment à adresser à une femme que de la comparer à une gazelle.

Le pelage de la gazelle est fauve clair dessus et blanc en dessous. Sur chaque flanc on remarque une bande brune longitudinale. Les genoux sont remarquables par une touffe de poils saillants, rudes au toucher, et qu'on appelle *brosse*. C'est surtout dans le nord de l'Afrique qu'on rencontre les gazelles ; là, elles vivent en troupes nombreuses ; elles sont quelquefois rassemblées au nombre de dix mille ; un grand nombre d'entre elles font le guet pour avertir leurs compagnes de l'approche du lion, de la panthère ou d'autres bêtes fauves qui leur font une guerre redoutable.

Le *chamois* appartient à la famille des antilopes ; il habite l'Europe occidentale ; il porte des cornes d'une longueur de douze centimètres environ, qui à leur base ont une épaisseur de trois centimètres. Les cornes existent chez les deux sexes ; elles présentent des anneaux transversaux peu apparents et des stries longitudinales. La taille du chamois est égale à celle de la chèvre, ses formes sont plus élégantes ; son pelage gris cendré au printemps et brun en hiver est fauve-clair en été. Au coin de la bouche et de chaque

côté les poils se présentent sous la forme d'une bande brune foncée qui entoure l'œil et vient se terminer à la racine des cornes. On rencontre le chamois dans les montagnes de la Grèce, dans les Alpes et dans les Pyrénées. Comme les chèvres, ces gracieux animaux recherchent de préférence les endroits escarpés et les pentes rapides ; leur agilité est surprenante : ils sautent d'un rocher sur l'autre, bondissent au-dessus des précipices et lorsqu'ils sont poursuivis par les chiens leur souplesse ne rencontre plus d'obstacles.

Au retour de la campagne d'Italie, quelques officiers de l'état-major du 63^e de ligne, dont je faisais partie, profitant des loisirs de l'étape, résolurent de chasser le chamois dans les Alpes. Guidés par deux vieux montagnards habitués à ce genre d'expédition, nous nous dirigeâmes au point du jour dans les pâturages les plus élevés de la montagne, et à l'aide d'un télescope nous vîmes apparaître sur la cime des rochers les plus élevés quelques-uns des animaux que nous poursuivions. Sur le conseil de nos guides, nous escaladâmes, non sans peine, les rochers, évitant les ravins et nous accrochant çà et là aux nombreuses broussailles qui croissent dans ces régions montagneuses, nous arrivâmes ainsi à portée des chamois. Ces animaux étaient au nombre de onze, de tous côtés retentit la détonation de nos carabines, et nous rapportâmes au camp, non sans peine, quatre de ces jolis animaux.

Quand le chamois aperçoit le chasseur, ce qui

arrive le plus souvent, car lorsque ces animaux sont en troupe l'un d'eux est toujours chargé de veiller, il s'élance de rocher en rocher jusqu'au sommet de la montagne, mettant entre lui et son ennemi une distance infranchissable. Seuls, les vieux chasseurs de profession osent affronter les dangers épouvantables qui les menacent et ne craignent pas de s'enfoncer dans la neige, où quelquefois ils trouvent la mort, car souvent cette neige n'est que le linceul qui doit les envelopper s'ils tombent dans un ravin profond. Souvent aussi, surpris par la nuit sur la cime de la montagne, l'intrépide chasseur de chamois est forcé de rester dans l'immobilité jusqu'au retour du jour, sans abri contre le froid qui est toujours rigoureux, sans feu pour réchauffer ses membres engourdis ; cet homme au tempérament d'acier, après avoir mangé son pain noir et dur comme une pierre, hume quelques gouttes d'eau-de-vie et s'étend sur la neige où il dort jusqu'au lendemain, et alors, saisi par le froid, il se lève et continue de poursuivre le chamois. Beaucoup de chasseurs ont une telle passion pour cette existence aventureuse, que rien ne saurait les en détourner ; presque tous sont victimes de leur témérité, mais tous aussi sont incorrigibles.

Parmi les autres ruminants à cornes creuses, nous citerons l'*antilope de Nubie* ou *des Indes*, chez laquelle les cornes ont trois courbures ; l'*antilope du Sénégal* ou *Nagor* dont les cornes formées d'anneaux n'ont qu'une seule courbure dont l'angle est situé en avant,

les cornes présentant la même disposition chez une autre variété qui, en raison de sa taille, est appelée *antilope chevaline*.

Sous le nom de *pasan*, Buffon a décrit l'*antilope du Cap* ou *antilope à cornes longues* qui habite le centre de l'Afrique et le Cap ; grâce au développement de ses sabots elle gravit les rochers avec la plus

Fig. 25. — Le moufflon.

grande agilité et recherche les pays montagneux et les rochers escarpés.

Le *moufflon* n'est autre chose que le mouton sauvage comme l'indiquent parfaitement ses mœurs, ses habitudes, sa manière de vivre et ses caractères extérieurs. Il existe environ quatre espèces de moufflons.

Originaires des rives du Missouri, où ils vivent aussi bien à l'état sauvage qu'à l'état domestique, les *wapitis* sont des animaux de la famille des cerfs, et

dont la taille est quelquefois aussi élevée que celle du cheval.

Le wapiti introduit aux États-Unis est un animal très-doux qui rend beaucoup de services ; lorsqu'on les a élevés, on peut les accoutumer à porter des fardeaux et les atteler à un traîneau ; de plus, leur chair fournit un mets excellent.

Les wapitis atteignent un âge avancé et leur longévité est devenue proverbiale. Ce n'est que vers l'âge de douze à quatorze ans qu'ils ont atteint leur accroissement complet ; à ce moment leurs cornes, dont la longueur est de 1 mètre 50 centimètres, pèsent 28 kilogrammes.

A l'état sauvage ces animaux vivent en familles soumises aux ordres du mâle. Chaque famille a un terrain duquel il ne lui est pas permis de sortir pour aller pâturer sur celui de la famille voisine ; toute infraction à ces conventions donne toujours lieu à une bataille, et lorsque dans une de ces luttes, l'un des combattants vient à succomber sous les coups de l'ennemi, tous ceux de sa famille se font tuer les uns après les autres sur son cadavre, plutôt que de le quitter, tellement est grand l'attachement de ces animaux les uns pour les autres.

Presque aussi haut que le wapiti, l'*élan* se distingue de tous les animaux de la famille des cerfs par le peu de longueur de son cou qui est en même temps épais et très-robuste ; ce développement des muscles du cou est indispensable à l'animal qui sans

cela ne pourrait tenir la tête haute à cause du poids énorme des bois qui la surmontent. Le mâle seul porte des cornes dont il se fait une arme terrible contre ses rivaux pendant l'époque du rut. Chez l'élan arrivé à un développement parfait, les bois atteignent souvent le poids de 30 kilogrammes.

En été, les élans rassemblés en petites troupes recherchent les endroits humides et surtout le bord des étangs et des fleuves dans lesquels ils se baignent lorsque les moustiques les harcèlent de leurs piquûres ; quand ils sont à la nage, on les prend avec la plus grande facilité, ils n'opposent aucune résistance. Ces animaux sont très-faciles à apprivoiser, ils ont pour celui qui les a élevés le plus grand attachement et le suivent partout.

On peut les employer à porter des fardeaux, et il est très-surprenant que jusqu'à ce jour on n'ait pas songé à utiliser leur rapidité à la course pour les atteler à des chars ou à des traîneaux.

Dans l'Amérique septentrionale on rencontre les élans en grand nombre ; les indigènes s'en emparent par la ruse et par l'adresse. Lorsqu'une couche épaisse de neige recouvre le sol, les sauvages marchent sur la neige au moyen de raquettes qui les empêchent d'enfoncer, poursuivent l'animal que la marche fatigue beaucoup parce que ses pieds ne sont pas faits pour marcher dans les neiges ; l'animal est facilement suivi à la piste, d'autant mieux que pour se nourrir, il est obligé de ronger l'écorce des arbres ;

bientôt ils sont à la portée de leur victime, ils lui lancent une flèche et s'en emparent.

Pendant les hivers rigoureux, quand une épaisse couche de neige recouvrant le sol empêche un grand nombre d'animaux de pourvoir facilement à leur nourriture, les loups et quelques autres animaux chasseurs ne se font pas faute d'attaquer les élans. C'est pour se défendre contre ces agresseurs que les élans se réunissent en troupes pour se construire des forteresses connues sous le nom de *cours d'élans*. Les plus vieux mâles de la troupe choisissent un emplacement circulaire, au moyen de leurs cornes ils poussent la neige devant eux et construisent ainsi un monticule solide, les femelles et les jeunes élans sont placés au milieu de cette cour fortifiée. Lorsqu'un loup ou un autre carnassier se présente, tous les mâles, la tête en avant, présentent leurs cornes comme autant de créneaux et devant une si redoutable défense, l'ennemi est forcé de battre en retraite.

Au temps de Jules César, l'élan était connu en Europe sous le nom de *alce* ; on en trouve encore un grand nombre en Norwége, en Suède et dans quelques-unes des forêts de l'Allemagne : il est susceptible d'acquérir une très-grande taille dans ces pays, on rapporte même que sous le règne de Charles XI, on tua un élan du poids de 560 kilogrammes. Un autre de ces animaux, tué sur les monts Altaï, mesurait une longueur de 2 mètres 70 centimètres.

« L'élan, dit Buffon, a le poil si rude et le cuir si

« dur, que la balle du mousquet peut à peine y pénétrer. » Nos armes modernes, plus parfaites que celles dont on disposait au temps de Buffon, permettent de manquer rarement le pauvre animal, et chaque année un grand nombre d'entre eux tombent sous la balle du chasseur, de sorte que le nombre des élans va toujours décroissant.

Semblable comme aspect à celle du bœuf, la viande de l'élan a une saveur extrêmement délicate, elle constitue le mets favori des Indiens, et pour notre part nous avons eu l'occasion d'en manger une seule fois à Stockholm, et nous avons reconnu que cette viande était de beaucoup supérieure en qualité à celle de nos animaux de boucherie.

Les *lamas* ou *chameaux du Nouveau-Monde* sont originaires du Pérou. Lorsque les Espagnols découvrirent l'Amérique, les Incas se servaient du lama comme bête de somme et utilisaient son poil laineux pour en fabriquer des vêtements. Le lait de la femelle du lama, semblable à celui de la vache, la chair de cet animal le rendent très-précieux aux habitants de l'Amérique. Au Pérou, en Bolivie, on l'emploie aussi comme bête de somme, car malgré son peu de force (il ne peut porter que des fardeaux de 75 kilog. au plus), le lama, à cause de la facilité avec laquelle il gravit les montagnes, est l'auxiliaire indispensable de l'homme dans ces contrées.

Ils ne coûtent rien pour leur nourriture, on les laisse errer en liberté dans les bruyères où ils se

nourrissent de mousses, d'herbes et de jeunes pousses des arbustes. Aucun animal ne résiste mieux que lui à la fatigue, au froid, à la chaleur et à la faim ; il ne craint pas plus la soif que le chameau de la Bactriane et comme ce dernier, il peut rester plusieurs jours sans boire, ni manger.

Il a une façon fort singulière de manifester son mécontentement ; lorsque fatigué, surchargé et épuisé par les privations, le lama reçoit des coups de son conducteur parce qu'il ralentit sa marche, il se contente de se laisser tomber et de lancer sur son tyran un jet de salive, il agit ainsi avec tous ceux qu'il prend pour ses ennemis.

Doux et ne marchant jamais vite, les lamas ne se reposent que vingt-quatre heures tous les cinq jours ; après le repos, leur conducteur fait entendre un coup de sifflet, tous se lèvent avec lenteur et se mettent aussitôt en marche. Il n'est pas toujours facile à leur conducteur de les suivre par les chemins qu'ils fréquentent, tantôt marchant sur le bord des ravins les plus profonds, tantôt sur la crête des rochers les plus élevés, ils ne perdent jamais l'équilibre.

Au rapport de Bolivar, trois cent mille lamas étaient employés de son temps à l'exploitation des riches mines de Potosi.

L'*alpaga*, qui ne diffère du lama que par sa taille plus petite et par l'absence de callosités aux genoux, n'est guère précieux que par sa laine longue et fine qui ne le cède en rien à celle des chèvres du Thibet.

Depuis les temps les plus reculés, les Péruviens fabriquaient des tissus précieux avec la laine de ces animaux : on en trouve dans les anciens monuments funéraires, et ces tissus sont extrêmement remarquables par la finesse de la laine et la perfection du tissage. De nos jours, les riches Péruviennes recherchent beaucoup ces tissus qui atteignent des prix très-élevés, les *ponchos*, vêtements d'homme travaillés avec beaucoup d'art, se vendent jusqu'à 35 et 40,000 francs.

Outre les avantages qu'on peut retirer de l'alpaga en utilisant sa laine pour nous vêtir, on peut employer dans l'alimentation sa chair qui est d'un goût excellent. Cet animal s'acclimata aisément : le froid, la chaleur, l'humidité, n'ont aucune influence fâcheuse sur sa santé, de plus il est facile à apprivoiser, docile et caressant, il vient auprès de son maître quand celui-ci l'appelle ; quelques-uns de ces animaux se sont reproduits au Jardin des Plantes de Paris.

La *vigogne* a la taille de la brebis, ses formes semblables à celles du lama s'en distinguent néanmoins par une plus grande élégance. Son poil, d'une longueur et d'une finesse sans égales surtout dans la région du ventre, présente une coloration brune roussâtre dans la plus grande étendue de sa surface, le reste est couleur isabelle. Comme celui de l'alpaga ce poil est l'objet d'un commerce considérable et sert à fabriquer des étoffes excessivement précieuses. On

les rencontre en troupes nombreuses au Pérou et au Chili, où elles courent dans les montagnes avec une grande légèreté, fuyant au moindre soupçon de danger en chassant devant elles leurs petits. Leur nombre est moins considérable depuis la conquête du pays par les Espagnols, parce qu'avant cette époque les rois péruviens avaient défendu de les chasser parce qu'elles reproduisaient très-peu. Les indigènes emploient pour les chasser un moyen singulier. Ils tendent dans les sentiers et dans les défilés étroits de la montagne des cordes auxquelles sont suspendus des chiffons et des lambeaux de vêtements de toute sorte, ils s'assemblent au nombre de cinq ou six pour effrayer les vigognes et les faire entrer dans les sentiers où sont tendus les épouvantails. A l'approche de ces chiffons agités par le vent, les vigognes n'osent avancer ni reculer ; elles se trouvent ainsi groupées et on peut en tuer un grand nombre.

A l'état domestique elles servent à transporter les fardeaux. Quand on considère les services que pourraient rendre ces animaux et la facilité avec laquelle ils supportent les intempéries de l'air, on ne peut que s'étonner de ce que des tentatives d'acclimatation ne se fassent en France sur une grande échelle.

CHAPITRE VIII

LES COLOSSES.

L'éléphant. — Usages de sa trompe. — Variétés. — Éléphants albinos. — Troupes d'éléphants. — Les cris de l'éléphant. — Chasse à l'éléphant. — Éducation de l'éléphant. — Le tapir. — L'hippopotame. — La chasse à l'hippopotame; harpon; fosses; pieux suspendus. — Le rhinocéros. — Variétés. — Chasse au rhinocéros. — La girafe. — Les larmes de la girafe.

L'*éléphant* est le plus grand des mammifères quadrupèdes. Sa démarche pesante, le volume de son corps, sa peau nue, ses mouvements gauches en font un animal peu gracieux. Sa tête se termine en avant par un tube de forme cylindrique qui fait suite aux fosses nasales. Ce tube connu sous le nom de *trompe* présente une structure anatomique telle que l'animal peut à volonté l'allonger, le raccourcir, le diriger de tous côtés et s'en servir comme d'une main. Grâce à cet organe l'animal peut sans baisser la tête, saisir les objets les plus petits, l'herbe et les fruits dont il se nourrit pour les porter à sa bouche, boire, enlever des fardeaux et les porter sur son dos.

La trompe sert aussi à l'éléphant d'arme défensive, sa force colossale lui permet de saisir son ennemi, de

l'enlever et de le lancer à de grandes distances s'il ne préfère l'étouffer dans une étreinte puissante, ou le jeter à terre pour le fouler sous ses lourdes pattes. Sa mâchoire supérieure est munie de deux longues dents auxquelles on a donné le nom de *défenses*, la substance qui les forme, connue sous le nom d'ivoire, est l'objet d'un commerce important.

Fig. 26. — L'éléphant.

L'organe de la vision dont le développement n'est pas en rapport avec le volume de l'animal est vif et doué d'une grande sensibilité, il est protégé par trois paupières; comme l'œil, l'organe de l'ouïe est doué d'une grande finesse. La peau presque nue est tellement épaisse qu'elle est insensible aux piqûres des insectes, aux épines des arbres et que souvent elle résiste même à la balle du chasseur.

On distingue deux espèces d'éléphants : l'*éléphant des Indes* et l'*éléphant d'Afrique*. Le premier dont la taille varie entre 2 mètres 50 et 3 mètres 50 se trouve surtout dans les régions méridionales de l'Inde ; chez la femelle qui porte vingt mois, les défenses sont beaucoup plus courtes que chez le mâle.

L'éléphant des Indes s'apprivoise très-facilement, lorsqu'on s'en est emparé on travaille à le dresser, en employant tantôt la douceur, tantôt la violence selon le caractère de l'animal. Son éducation exige environ six mois, on a beaucoup exagéré son intelligence, la vérité est qu'il est plus docile que le cheval, mais qu'on ne peut rien lui apprendre de plus, on s'en sert pour transporter de lourds fardeaux, la plupart d'entre eux peuvent transporter au loin et en faisant 20 lieues par jour un poids de 800 à 1,000 kilogrammes. Leurs pieds sont munis d'une couche épaisse de tissu fibreux doué d'une grande élasticité, ce qui les rend propres aux marches prolongées.

L'éléphant est susceptible d'attachement pour son conducteur ou *cornac* qui, assis tantôt sur son cou, tantôt sur son dos, le dirige en lui tirant l'oreille du côté où il veut aller au moyen d'un petit crochet en fer.

Les éléphants de la race Dountalah sont ceux qui présentent les défenses les plus volumineuses, chez quelques-uns le poids de ces dents colossales varie entre 60 et 75 kilogrammes.

Dans les Indes les éléphants albinos sont de la part

des indigènes l'objet d'un culte véritable, ils sont considérés comme des dieux.

A l'état sauvage, les éléphants vivent en troupes parfois nombreuses et c'est un spectacle aussi impressionnant qu'effrayant que celui d'une troupe de 150 individus de cette espèce s'avancant comme une masse animée au milieu des forêts vierges où ils ne se laissent arrêter par aucun obstacle, renversant et brisant tout ce qui s'oppose à leur passage. Ils recherchent le bord des rivières, les endroits frais et bien ombragés; lorsqu'ils vont boire, les autres animaux se retirent assez loin, le rhinocéros lui-même fait place au géant de la forêt.

Lorsqu'un soleil ardent rend la température insupportable, ils restent les uns au bord de l'eau où ils s'arrosent le dos au moyen de leur trompe, les autres plongés dans l'eau où ils se trouvent à l'abri de la chaleur.

A la tête de chaque troupe d'éléphants, on remarque toujours un conducteur, c'est le plus âgé de la bande, après lui viennent les plus jeunes, les mères portant leurs petits sur leur trompe, le second en âge ferme la marche. Ils ne conservent cet ordre que lorsqu'ils s'aventurent sur les terrains cultivés, car dans les déserts ou dans les forêts, ils marchent pêle-mêle, sans cependant s'écarter les uns des autres. Inoffensifs, même à l'état sauvage, ils n'attaquent pas l'homme, mais si on les poursuit, ils deviennent terribles, il n'est pas toujours facile d'échapper à

leur vengeance en prenant la fuite, car malgré le poids énorme de leur masse, ils marchent assez rapidement grâce à la longueur de leurs pas.

Le cri de l'éléphant varie avec les causes qui l'occasionnent. Ainsi, son cri de guerre consiste dans un rugissement aussi puissant et aussi terrible que celui du lion ; le cri par lequel l'animal manifeste sa satisfaction ressemble au son de la trompette ; un grognement sourd sert à avertir toute la bande lorsque l'un des individus a découvert une provision de nourriture suffisante.

L'éléphant se nourrit principalement d'herbes, de grains et de fruits ; il recherche de préférence les jeunes pousses des arbres et son mets favori est la canne à sucre dont il se montre très-friand. La quantité prodigieuse d'aliments qu'ils absorbent (chaque individu absorbe 75 kilogrammes de fourrages) rend leur approche redoutable pour les indigènes, on comprend que ces lourdes masses doivent produire des ravages dans les terrains cultivés, aussi pour les éloigner les Indiens allument pendant la nuit des grands feux autour des champs en culture, ce qui ne suffit pas toujours pour se mettre à l'abri de leur redoutable présence.

Les Indiens ont plusieurs manières de chasser l'éléphant pour le prendre vivant, ordinairement ils choisissent au milieu d'une forêt un endroit qu'ils entourent de puissantes charpentes soutenues par les plus gros arbres, ils forment ainsi une enceinte dans

laquelle on ne peut entrer que par une ouverture munie d'une sorte de trappe destinée à se fermer à un moment donné.

Pour amener l'éléphant dans cette enceinte, on emmène dans la forêt une femelle apprivoisée et en chaleur ; dès que le mâle est averti de sa présence soit par l'odorat, soit en entendant les cris de la femelle, il se dirige de son côté, celle-ci, sous la direction d'un cornac, arrive avant lui dans l'enceinte, il ne tarde pas à l'y suivre et aussitôt qu'il est entré, on laisse tomber la trappe qui l'empêche ainsi de sortir. La colère ne tarde pas à s'emparer de l'animal et ce n'est qu'avec beaucoup de difficulté qu'on peut se rendre maître de lui en l'entourant de cordes qu'on jette autour de ses jambes et de sa trompe, on se sert pour l'emmener d'éléphants apprivoisés et peu à peu on l'habitue à l'esclavage.

Les nègres s'emparent de l'éléphant en creusant sur son passage des fosses profondes recouvertes d'herbes et de feuilles sèches d'où l'animal ne peut sortir.

Quand l'éléphant est dompté, on l'habitue à fléchir les genoux pour permettre de monter plus facilement sur son dos, à caresser et à saluer avec sa trompe, dont il se sert pour placer lui-même sur son dos les fardeaux qu'on lui désigne ; l'animal paraît éprouver un certain plaisir à se voir recouvert de brillants har-
nais.

L'éléphant n'a été bien connu des anciens que de-

puis les conquêtes d'Alexandre le Grand, il envoya en Grèce ceux qu'il avait pris à Porus ; plus tard Annibal les introduisit en Italie.

Les Indiens se servaient des éléphants pour faire la guerre depuis les temps les plus reculés, on leur faisait porter des tours dans lesquelles s'abritaient un certain nombre de guerriers, puis sur l'ordre de leur cornac, ils s'élançaient dans les rangs ennemis renversant sur leur passage tous les guerriers qui s'y trouvaient, tandis que du haut des tours les soldats faisaient pleuvoir des grêles de flèches.

Actuellement les éléphants sont peu employés pour la guerre ; les seigneurs indiens en font un objet de parade les jours de fête, on les couronne de guirlandes, l'or et l'argent ornent leurs défenses, et ils sont couverts des plus riches étoffes.

Pline, Plutarque et quelques autres auteurs considéraient l'éléphant comme un miracle de la nature, lui attribuaient des mœurs et une religion. Chez quelques peuplades indiennes imbues du préjugé de la métempsychose, l'éléphant, surtout l'éléphant blanc, est considéré comme une des mânes des anciens chefs, chacun de ces animaux a une habitation relativement somptueuse, plusieurs esclaves sont attachés à son service, les plus beaux vêtements lui sont réservés et il ne mange que les mets les plus recherchés dans la vaisselle d'or qui est spécialement destinée à son usage.

L'éléphant de l'Inde peut atteindre l'âge de deux siècles, il est plus haut et plus fort que l'éléphant d'A-

frique. Chez ce dernier, la tête est ronde, les oreilles longues et le front convexe, la femelle a des défenses aussi longues que celles du mâle.

L'éléphant d'Afrique ne diffère en rien de l'éléphant des Indes quant aux mœurs et quant aux habitudes ; on l'emploie également pour porter de lourds fardeaux. Au Cap, où ils étaient autrefois très-communs, ces animaux sont devenus très-rares et il est probable que dans quelques années on ne trouvera plus dans ce pays un seul de ces colosses.

Les caractères extérieurs des tapirs nous obligent à les placer dans ce chapitre.

Il existe trois espèces de *tapirs* : le *tapir de l'Inde*, le *tapir d'Amérique* et le *tapir pinchaque*.

Le tapir de l'Inde est un animal à peau très-épaisse dont le corps est trapu et recouvert d'un poil ras dont la coloration varie avec les régions où on l'observe. On le rencontre surtout dans les forêts de Sumatra.

Le tapir pinchaque, qui habite les hautes montagnes de l'Amérique, est remarquable par sa tête qui ressemble à celle de l'animal antédiluvien appelé *paléothérium* et par la longueur de ses longs poils bruns.

Quant au tapir d'Amérique, il est remarquable par sa longueur, par la largeur de sa croupe et par la forme de son nez dont l'allongement lui donne une certaine ressemblance avec une trompe. Le tapir d'Amérique a une tête grosse, des oreilles contournées en forme de cornet et des yeux très-petits.

Le tapir se nourrit surtout de fruits à défaut desquels il mange des bourgeons ou des jeunes pousses d'arbustes, il recherche aussi le salpêtre qui se trouve en quantité assez considérable au Paraguay dans une terre appelée *barrero* et qu'il dévore avec avidité.

L'*hippopotame* était peu connu des anciens et malgré les portraits qu'on en trouve sur les monuments égyptiens et sur les monnaies romaines, on peut affirmer qu'ils n'avaient qu'une idée imparfaite de la structure de ce monstrueux et disgracieux mammifère.

Aristote et après lui Pline en ont donné une description remplie d'erreurs.

La tête de l'*hippopotame* est énorme et son museau est large et renflé, sa gueule est très-grande et garnie par trente-quatre dents dont vingt-six molaires. Chaque de ses pieds présente quatre doigts munis de sabots d'un petit volume, sa peau extrêmement épaisse et dure est presque impénétrable aux balles, la tête est à peu près le seul endroit vulnérable de l'animal, cette peau de couleur rousse est comme celle de l'éléphant presque absolument dépourvue de poils.

Les naseaux, les oreilles et les yeux placés au même niveau permettent à l'*hippopotame* de respirer, de voir et d'entendre quand l'animal plongé dans l'eau ne laisse sortir qu'une faible partie de sa tête.

Son cri retentissant semblable au hennissement du cheval lui a valu les noms de *hippopotame*, *cheval de mer*, *cheval de rivière*, etc., etc. Il se nourrit d'herbe exclusivement et surtout de tiges de jeunes roseaux

et de racines féculentes, le riz et le millet sont aussi très-recherchés par cet animal.

L'épaisseur de sa peau, la couche de graisse qu'elle recouvre, ses formes lourdes et mal proportionnées donnent à l'hippopotame un aspect disgracieux, la peau du cou présente quelques plis. Inhabile à marcher sur la terre, il plonge, nage et marche sous l'eau

Fig. 27. — L'hippopotame.

avec une rapidité étonnante, il peut aussi y séjourner longtemps sans venir respirer. Le bruit qu'il fait entendre de temps en temps est dû aux efforts qu'il fait pour chasser l'eau qui remplit ses narines. Ce n'est guère que la nuit qu'il sort de l'eau pour aller prendre sa pâture. Il fuit la présence de l'homme et vit en troupes nombreuses sur le bord des fleuves, la femelle ne produit qu'un petit à la fois, dès sa naissance il suit sa mère dans l'eau, et quand il est attaqué il

est défendu avec énergie par le mâle et la femelle.

Malgré sa force prodigieuse, l'hippopotame est d'un naturel fort doux et n'attaque jamais l'homme le premier, mais à la moindre marque d'hostilité, il devient furieux, à ce moment il est effrayant à voir, renversant tout ce qui s'oppose à son passage, sa vaste gueule béante, il se précipite sur son ennemi et le broie avec la plus grande facilité d'un seul coup de sa puissante mâchoire.

Au dire de quelques voyageurs, lorsqu'il est attaqué par des chasseurs montés sur un canot, il devient furieux, se précipite sur l'embarcation et la renverse en un clin d'œil, après quoi il plonge et se sauve à la nage.

Quelques peuplades sauvages harponnent l'hippopotame comme nos marins harponnent la baleine, l'engin dont elles se servent consiste en une perche de 3 à 4 mètres de longueur terminée par un harpon de longueur moyenne et muni d'une seule dent, cet instrument ne peut se lancer au loin, à cause de son poids trop considérable, on se contente de l'enfoncer dans le corps du monstre quand il se trouve à portée.

Le moyen le plus sûr de tuer l'hippopotame est de l'attendre sur le rivage d'où on essaie de lui loger dans la tête une ou deux balles de carabine, à cause de l'épaisseur moindre de la peau dans cette région, la mort est souvent presque instantanée.

Les nègres d'Abyssinie et de Hottentotie s'emparent de l'hippopotame en creusant sur son passage

ordinaire des fosses très-profondes cachées sous une couche de feuillage et d'herbes qui cède sous les pas du gigantesque animal qui ne peut sortir de cette embuscade et dont on s'empare alors de différentes manières.

On se sert encore en Afrique, pour la chasse à l'hippopotame, de pieux suspendus, c'est un piège qui consiste en une pièce dont l'extrémité est en acier trempé et très-acéré que l'on suspend à un arbre sur le passage habituellement fréquenté par l'animal quand il sort de l'eau. Les cordes qui servent à la suspension sont disposées de telle sorte que lorsque l'hippopotame vient à mettre le pied à un certain endroit il fait jouer une sorte de ressort et alors le pieu, débarrassé des liens qui le retenaient et entraîné par son propre poids et par celui des pierres dont il est surchargé, tombe sur sa tête dans laquelle il pénètre assez profondément pour causer une blessure mortelle, souvent même la mort immédiate.

L'ivoire que donnent les dents de l'hippopotame est très-recherché en Europe à cause de son inaltérabilité, il se vend fort cher et sert à fabriquer des dents artificielles d'une blancheur parfaite. Les indigènes du midi de l'Afrique recherchent la chair de cet animal et la trouvent délicieuse, ils salent et font fumer sa graisse pour s'en nourrir également, quant à la peau elle est employée dans l'industrie.

Le *rhinocéros*, comme l'éléphant et l'hippopotame, a été rangé dans l'ordre des pachydermes à cause de

l'épaisseur de sa peau. Divisé en trois doigts, chaque pied de cet animal gigantesque est muni de trois sabots très-développés ; ses mâchoires présentent chacune quatorze molaires et deux incisives. Remarquable par sa sécheresse et sa dureté, presque complètement dépourvue de poils, épaisse et presque écailleuse, la peau du rhinocéros lui forme une sorte de cuirasse ; la croupe, les épaules et la tête présentent quelques saillies qui sont dues aux plis que fait la peau à ce niveau. Remarquable par sa force le rhinocéros est doux, mais son intelligence est très-bornée.

La forme de sa tête est triangulaire, ses yeux sont proportionnellement très-petits, son nez est surmonté par un appendice en forme de corne composé d'un tissu fibreux et résistant qui paraît n'être autre chose qu'un faisceau de poils intimement unis les uns aux autres.

Plus gros que l'hippopotame et un peu plus petit que l'éléphant, le rhinocéros recherche les endroits humides, bien ombragés, il aime comme le cochon à se rouler dans la fange, sa nourriture consiste principalement en herbes, en jeunes pousses d'arbres.

La difficulté qu'il éprouve à tourner la tête d'un côté ou de l'autre fait qu'il ne voit guère que ce qui est devant lui, ce qui étonne le plus, c'est la rapidité avec laquelle il trotte malgré le poids énorme de son corps et le peu de longueur de ses membres.

Il existe plusieurs espèces de rhinocéros. Le type le plus commun est le rhinocéros à une seule corne

ou *rhinocéros des Indes* qui atteint quelquefois 2 mètres de hauteur sur une largeur de 3 mètres à 3 mètres 50 centimètres, sa peau est tellement épaisse qu'elle résiste au choc des balles.

Le rhinocéros de Sumatra se distingue par la présence d'une corne supplémentaire, par l'absence de plis à la peau qui chez lui est pourvue d'un assez grand nombre de poils.

Le rhinocéros d'Afrique porte aussi deux cornes situées comme chez le précédent l'une devant l'autre, il est surtout remarquable par l'absence des incisives que remplacent des molaires.

Le rhinocéros est nuisible à l'homme à cause de sa voracité, car il mange autant que l'éléphant et il cause de très-grands ravages dans les champs cultivés. Brutal et sans docilité aucune, il entre souvent dans des accès de fureur qui le rendent terrible, et pendant lesquels il frappe aveuglément de sa corne tout ce qui se trouve sur son passage, et lorsqu'il est poursuivi par des chasseurs, il commence à attaquer les chevaux, les éventre en un clin d'œil et se précipite ensuite sur les cavaliers.

Un de ces animaux envoyé en 1513 au pape, par Emmanuel, roi de Portugal, fut pris à bord du navire qui le transportait d'un tel accès de fureur, qu'il fit sombrer le navire par la brutalité de ses mouvements désordonnés. Quand il ne peut assouvir sa colère sur des êtres animés, il s'en prend aux arbres, aux buissons et jusqu'au sol qu'il laboure à coups de cornes.

Les indigènes sont d'une adresse telle qu'il est assez commun de voir l'un d'eux profiter du moment pendant lequel l'attention du monstre est détournée par les insectes pour se glisser jusqu'à lui et lui porter un coup mortel avant que l'animal n'ait soupçonné sa présence.

Le plus sûr moyen d'éviter le danger à la chasse aux rhinocéros est de l'attendre à proximité de l'endroit qu'il a coutume de fréquenter et lorsque l'animal est à portée on lui loge une balle sous le ventre, là, la peau étant beaucoup plus mince que partout ailleurs, la balle pénètre et la blessure est presque toujours mortelle.

« Les Éthiopiens, dit Pline, ont donné le nom de « Nabun à un animal dont le cou ressemble à celui du cheval, les jambes et les pieds à ceux du bœuf, la tête à celle du chameau, et qui doit son nom de Camelopardalis à son pelage rougeâtre tacheté de blanc. On le vit pour la première fois à Rome dans les jeux du cirque que donna le dictateur César. »

L'animal dont parle Pline n'est autre que la *girafe* qui mérite par la hauteur de sa taille d'être rangée parmi les animaux géants.

L'empereur Gordien III exhiba au public dix girafes que quelque temps après l'empereur Philippe poussé par une brutalité inexplicable faisait massacrer dans l'arène pendant les jeux millénaires.

Le cou de la girafe est long, mince et flexible, le pied est divisé en deux sabots pointus et séparés ; les

naseaux semblables à ceux du chameau ont une direction oblique, leur ouverture est étroite et protégée par un assez grand nombre de poils qui croissent sur

Fig. 28. — La girafe.

le bord ; grâce à la disposition des fibres musculaires disposées circulairement autour des narines, la girafe peut ouvrir ou fermer à volonté ses narines et les mettre ainsi à l'abri du sable des déserts brûlants

qu'elle parcourt, lorsque le vent vient soulever avec fureur ces mers de sable.

La girafe est douée d'une vue excellente, ses yeux sont grands et brillants, la pupille largement dilatée communique à la face une expression douce, parfaitement en rapport avec le caractère et les mœurs de cet animal inoffensif. Grâce à la disposition oblique que présente l'organe de la vue, la girafe peut tout en baissant la tête jusqu'à terre voir de très-loin et éviter l'approche du lion et des autres animaux chasseurs ses ennemis naturels. Quand elle est surprise, par hasard, ne pouvant chercher son salut dans la fuite, à cause de la difficulté qu'elle éprouve à courir, elle se défend avec énergie, on prétend même que souvent elle met hors de combat son redoutable ennemi en le frappant avec une grande force à coups de pieds répétés, on sait que les sabots qui terminent ses pieds constituent une excellente arme défensive.

Les cornes situées entre les oreilles lui servent aussi à se défendre ; petites, couvertes de poils, mais dures et d'une grande résistance, l'animal s'en sert avec beaucoup d'adresse, elle ne baisse pas la tête pour en frapper son adversaire, mais elle frappe en imprimant à son cou un mouvement de latéralité.

Sa démarche présente une singularité telle qu'on peut croire au premier abord quand elle accélère le trot, qu'elle lève en même temps les deux jambes du même côté, la vérité est que, pour courir, cet animal soulève d'abord la jambe de derrière, puis pres-

qu'aussitôt la jambe de devant du même côté. Quand la girafe marche au pas, son attitude est empruntée et disgracieuse à cause de l'habitude qu'elle a d'allonger la tête et de tenir son cou dans une position horizontale, mais si elle vient à courir, cette démarche devient pleine de grâce, quand elle se lance à toute vitesse ses naseaux s'ouvrent et se ferment alternativement avec force, et elle lance des ruades.

Ce gigantesque animal ne se rencontre pas en troupes considérables dans le sud de l'Afrique où il est le plus commun, ce n'est guère que dans les contrées inconnues des hommes qu'elles se rassemblent par bandes de dix à quinze, rarement au-dessus. Les femelles sont plus petites et ont la taille plus svelte et l'allure plus gracieuse que les mâles.

Quand la girafe est tombée entre les mains de l'homme, elle s'habitue très-vite à sa vue et s'approprie avec une très-grande facilité, elle finit même par s'habituer à vivre dans la société de l'homme pour lequel elle montre un grand attachement, quelques-unes ont un tel chagrin quand elles perdent de vue leur compagnon habituel, qu'elles refusent la nourriture et même *versent des larmes* si on en croit quelques auteurs.

La femelle porte quinze mois, c'est au mois de mars qu'a lieu l'accouplement, dès sa naissance, le jeune animal a près de 2 mètres de longueur et suit sa mère quelques heures après qu'il est né.

CHAPITRE IX

LES HABITANTS DES EAUX.

La loutre ; éducation de la loutre ; dévouement des loutres pour leurs petits. — Les phoques ; intelligence du phoque ; son éducation. — Les phoques dilettanti. — Les phoques propriétaires. — Les phoques polygames ; combats des phoques. — Variétés. — Morses — Chasse aux morses. — Lamantins. — Chasse aux lamantins. — Les dauphins ; leur réputation usurpée. — Marsouin ; le marsouin à la poursuite du saumon. — Le narval. — La baleine. — Chasse à la baleine. — Cachalot. — Chasse au cachalot. — L'ambre gris.

La *loutre* à cause de ses habitudes et de sa voracité méritait d'être mise au rang des animaux chasseurs, mais nous avons pensé qu'il n'y avait pas d'inconvénient à l'exclure de ce chapitre déjà surchargé pour la classer parmi les *habitants des eaux*. Ce mammifère carnassier ne se rencontre, en effet, qu'au bord de la mer et des rivières et grâce à ses pieds palmés, à ses jambes courtes, à sa tête plate et large et à sa queue aplatie, il est parfaitement conformé pour la natation.

La loutre aussi peu habile à marcher que bon nageur a un pelage brun, plus clair au-dessus et parfaitement blanc au-dessous de la gorge. Aidée des membranes qui sont entre ses orteils elle plonge avec

une grande rapidité, poursuit le poisson, en tue une grande quantité, assouvit sa voracité et abandonne le reste, elle peut rester longtemps entre deux eaux sans revenir à la surface ; tous les animaux aquatiques, écrevisses, poissons, grenouilles, rats d'eau, coquillages, lui servent à se nourrir, on prétend même qu'à défaut de ces aliments, elle mange des plantes aquatiques.

Quoique l'intelligence de la loutre ne soit pas très-développée, on a reconnu que certaines habitudes et certaines idées sont nées chez elle du raisonnement et de l'expérience. Ainsi arrivés à un certain âge, ces animaux commencent par remonter les rivières de façon à n'avoir plus qu'à s'abandonner doucement au fil de l'eau quand ils ont satisfait leur vorace appétit ; ils savent aussi s'agencer une retraite à l'abri de l'humidité, faire une grande provision de poisson de peur d'en manquer, etc., etc. Quand on prend la loutre de bonne heure elle est même susceptible d'éducation, s'apprivoise peu à peu, caresse et reconnaît celui qui l'a élevée, vient chercher sa protection quand elle est poursuivie par un chien ou tout autre ennemi. On a vu des loutres dressées à la pêche prendre une quantité considérable de poisson, s'en gorger et dormir ensuite jusqu'au lendemain. Pour bien dresser la loutre et lui faire perdre sa férocité native il faut l'élever avec des légumes, du pain, du lait et ne lui laisser manger de la chair ou du poisson que lorsqu'elle a acquis sa croissance parfaite.

Le poil de la loutre se mue peu, sa fourrure est cependant plus épaisse, plus brune et conséquemment plus recherchée en hiver que dans toute autre saison, on s'en sert pour confectionner des fourrures de prix, la chair est peu agréable à manger à cause du goût de poisson dont elle est imprégnée et qui est sensible même à l'odorat.

La *loutre commune* ou *loutre d'Europe* est plus petite que la *loutre du Kamschatka* ou *loutre de mer* dont la longueur depuis le museau à l'origine de la queue peut atteindre 1 mètre, tandis que la première ne mesure que rarement 75 centimètres.

La peau de la loutre de mer est la plus estimée pour la fourrure, elle est brillante, lisse et a beaucoup d'analogie avec le velours, en Chine et au Japon la peau de cet animal se vend jusqu'à 450 et même 550 francs.

Ce n'est qu'en hiver que les loutres qui vivent par couples habitent le bord de la mer, quand le beau temps revient elles se retirent au bord des lacs et des rivières où elles élèvent leurs petits pour lesquels elles ont un attachement tel qu'elles se laissent mourir de faim quand on les enlève. Chaque femelle donne naissance à un petit qu'elle allaite pendant un an, à cette époque la jeune loutre s'accouple et quitte sa mère. L'union entre deux loutres dure jusqu'à la mort de l'un d'eux, c'est un excellent exemple de fidélité conjugale et de vertus domestiques.

Les *phoques* sont des mammifères amphibies ca-

ractérisés par des pieds palmés qui sont plutôt des nageoires et dont l'animal se sert aussi avantageusement pour nager que maladroitement pour la marche quand il est à terre où il est obligé de ramper. C'est à cause de cette disposition de ses membres que le phoque sort très-peu de l'eau.

La tête de ces animaux est ronde et semblable à celle du chien, ils ont quatre incisives en bas, quatre ou six en haut, leurs mâchoières au nombre de vingt à vingt-quatre sont toutes coniques et très-tranchantes. Chacun de leurs pieds est terminé par cinq doigts, ceux de devant sont recouverts par la peau du corps jusqu'à l'origine du poignet, tandis que ceux de derrière sont complètement couverts jusqu'au talon.

Quand les phoques plongent, l'eau ne peut pénétrer dans les narines où elle est arrêtée par une valvule formant soupape. La faculté bien connue dont jouissent les phoques, de rester longtemps sous l'eau sans respirer, est due, paraît-il, à la présence dans le foie d'un sinus veineux considérable dans lequel vient s'accumuler le sang, lorsque la circulation est entravée par le défaut de respiration.

Le volume du cerveau et du cervelet chez le phoque sont très-considérables et expliquent parfaitement le développement de leur intelligence. Quand on les prend jeunes, on les apprivoise très-facilement, ils deviennent aussi caressants que le chien, comme lui, ils ont pour leur maître un grand atta-

chement, le reconnaissent à la voix et le caressent avec beaucoup d'empressement. Mais ce qui caractérise surtout ces intelligents animaux, c'est leur amour de la musique. Je n'oublierai jamais le curieux spectacle qui s'offrait à nos regards, lorsque dans un voyage que nous faisons au Groenland, le chirurgien du navire, mon ami Georges Schæffer et

Fig. 29. — Le phoque.

le capitaine Rouxel, un vieux loup de mer, excellent violoniste (ce qui est rare chez un marin), nous donnaient sur le pont un échantillon de leur talent musical. A peine les cordes du violon avaient-elles commencé à vibrer qu'une troupe nombreuse de phoques venaient écouter autour du navire ces vrais dilettanti, cette passion des pauvres animaux leur était fatale, car à un signal donné, des coups de feu venaient jeter la terreur et la mort au milieu d'eux, le but du voyage étant de leur donner la chasse. On

tire en effet un grand parti de la dépouille du phoque. La peau sert à faire des fourrures, l'huile est très-appréciée en Europe et aux États-Unis, quant à sa chair on l'utilise pour en manger quoiqu'elle ne soit pas d'un goût très-agréable. Ils ont de la graisse en très-grande quantité et c'est de cette graisse qu'on extrait une huile assez claire, mais qui exhale une odeur fétide. Cette odeur est du reste celle que porte avec lui l'animal, lorsqu'on approche d'une troupe de phoques on les reconnaît à l'odeur qu'ils exhalent.

Ils sont faciles à chasser quand ils sont à terre, à cause de la difficulté qu'ils éprouvent à marcher ; quand le temps est orageux, ils viennent prendre leurs ébats sur le rivage, ils paraissent même se plaire au fracas de la tempête et quand le temps devient plus calme, ils s'endorment d'un sommeil lourd, c'est à ce moment qu'on peut approcher d'eux et les détruire avec la plus grande facilité. Quand ils quittent la mer, chacun d'eux accompagné de sa famille vient s'installer sur un rocher sans qu'il soit permis à un autre de venir envahir cet endroit devenu sa propriété ; lorsque l'un d'eux s'avise d'envahir le domaine de son semblable, un combat s'engage et il n'est pas rare de voir succomber l'un d'eux.

Les phoques ont chacun quatre ou cinq femelles qui sont l'objet du plus grand attachement, elles sont défendues avec énergie contre le danger. Quand arrive l'époque du rut il y a fréquemment des luttes

à mort entre les mâles, on voit ces malheureux *manchots*, comme les nomme Buffon, s'approcher l'un de l'autre en rampant et quand les têtes sont assez rapprochées l'une de l'autre, un combat acharné s'engage, dents contre dents, ils s'arrachent les yeux, se déchirent la figure et cette lutte ne cesse que lorsqu'un des deux lutteurs est hors de combat.

Quand la femelle est sur le point de mettre bas, le mâle l'accompagne jusqu'au rivage, on choisit un endroit favorable et après l'avoir tapissé avec des herbes aquatiques, la femelle y séjourne douze ou quinze jours sans abandonner son petit, après ce temps elle le conduit à la mer où il la suit à la nage et ne la quitte qu'au bout de cinq ou six mois, le père est souvent obligé de le chasser, sans l'autorité paternelle le jeune phoque ne se fatiguerait probablement pas de l'allaitement.

La nourriture du phoque consiste en poissons, en coquillages.

Ces animaux quand ils sont petits ont une voix assez claire, leur cri est comparable aux miaulements du chat, mais quand ils sont vieux, leur voix rappelle l'aboiement du chien, elle est seulement un peu plus rauque. Quand ils sont blessés, ils se défendent avec beaucoup de courage en poussant des cris perçants, ils sont dangereux à approcher dans ces moments de fureur car ils se servent pour blesser leurs ennemis de leur mâchoire qui est terrible à cause de leurs dents tranchantes.

Il existe plusieurs espèces de phoques. Le *phoque commun* ou *veau marin* dont la longueur varie entre 1 mètre et 1 mètre 50 centimètres a le poil gris avec une légère teinte jaunâtre qui devient brune avec l'âge et qui dans la vieillesse est presque blanche.

Les *morses* ne diffèrent guère des phoques que par les dents et la conformation de la tête. On ne trouve ni canines, ni incisives à la mâchoire inférieure, mais à la mâchoire supérieure les canines sont transformées en défenses tombant verticalement, dont la longueur varie entre 60 et 65 centimètres; le volume des alvéoles dans lesquelles sont reçues ces défenses est tel qu'elles relèvent la lèvre supérieure et font paraître le museau renflé et les narines dirigées en haut.

Connu sous le nom de *cheval marin*, *vache marine*, le morse atteint une longueur de 3 à 4 mètres, son pelage de couleur rousse est court, peu abondant, sa tête est petite, ses membres ressemblent à ceux du phoque. Il habite les mers du Nord et il est parfaitement apte à supporter sans souffrir les froids les plus intenses, grâce à une couche de graisse excessivement épaisse qui l'entoure de toutes parts.

La nourriture du morse se compose de plantes marines, de coquillages et de poissons; on le rencontre ordinairement en troupes peu nombreuses; pour gagner la terre, il se sert de ses longues défenses au moyen desquelles il s'accroche aux glaçons pour faciliter la natation.

Peu intelligent mais inoffensif le morse fuit à peine à l'approche de l'homme, mais quand on l'attaque, il se défend courageusement. La chasse aux morses n'est pas sans danger ; quand on les attaque sur l'eau et qu'ils sont en troupes nombreuses, ils cherchent à soulever les embarcations pour les renverser dans la mer, et quand l'un d'eux est blessé, tous les autres se précipitent à sa défense et combattent avec opiniâtreté. On se sert ordinairement pour cette chasse, de harpons et de carabines.

L'ivoire que fournissent leurs dents est très-recherché et les peuples du Nord s'en servent pour fabriquer des objets de luxe ; quant à l'huile que leur graisse fournit en grande quantité, elle est l'objet d'un commerce considérable, la peau sert à fabriquer un cuir très-recherché pour la carrosserie.

Les *lamantins* sont des animaux mammifères dont les pieds de derrière sont nuls, les pieds de devant sont très-courts et bien disposés pour la natation, leur corps est allongé et son extrémité postérieure est terminée par une nageoire.

Les pieds de devant ou nageoires, dont quatre doigts sont terminés par des ongles à peine visibles, servent à la femelle à soutenir son petit quand elle l'allait ; les mamelles sont situées sur la poitrine, et il n'y a pas à douter que ces animaux sont ceux qui ont inspiré aux anciens la fable des sirènes, êtres moitié femme et moitié poisson et celle des hommes marins. En effet, les lamantins ont presque toujours

la partie supérieure du corps hors de l'eau, leur museau court et orné de longs poils soyeux semblables à des moustaches, leur tête ronde et leurs yeux assez saillants, leur communiquent une certaine ressemblance avec l'homme.

Les herbes dont ils se nourrissent sont celles qui croissent sur le bord de la mer et des rivières, et un végétal d'un vert clair, long de 30 centimètres environ, pointu et très-tendre, qui est extrêmement abondant au fond de la mer dans certains endroits.

Leur chair qui est, dit-on, d'un goût exquis les fait rechercher par les indigènes qui habitent les bords des grands fleuves de l'Amérique méridionale; a valeur de leur peau est une cause de plus qui les fait poursuivre.

Pour chasser le lamantin, on se sert d'un harpon auquel est fixée une corde terminée à l'autre extrémité par un morceau de bois léger : on lance le harpon, l'animal excité par la douleur fuit, mais le morceau de bois qui flotte empêche de le perdre de vue ; cette chasse n'est pas toujours exempte de périls ; il est arrivé fréquemment que des chaloupes ont été culbutées par les efforts de ces puissants animaux qui sont parfaitement inoffensifs, d'ailleurs, quand on ne les attaque pas.

Dans l'oreille des lamantins on trouve deux petits os percés ayant la forme d'un anneau : les Indiens se parent volontiers de ces os comme de bijoux précieux.

Au dire des anciens, le *dauphin* est un animal très-

doux, ami de l'homme, se plaisant dans sa société, aimant avec passion la musique et doué d'une intelligence très-développée.

De nos jours, les opinions ont changé en ce qui concerne ces animaux qui, d'après Cuvier, sont de tous les mammifères cétacés les plus carnassiers et les plus cruels proportionnellement à leur taille ; leur intelligence est presque nulle, ils ne sont remar-

Fig. 30. — Le dauphin.

quables que par leur brutalité et leur appétit vorace. Les anciens dans leurs récits fabuleux où ils exaltent les qualités du dauphin, son amitié pour l'homme, sa reconnaissance pour ses bienfaiteurs, se sont certainement trompés : les animaux dont ils parlent ne pouvaient être que des phoques.

Le dauphin a le museau aplati, sa mâchoire est armée de chaque côté, de quarante à cinquante dents, minces, pointues et légèrement recourbées, ses na-

géoires sont au nombre de quatre ; deux, situées sur la poitrine, ont la forme d'une faux ; la nageoire dorsale est haute et se termine en pointe ; quant à sa nageoire caudale elle présente au milieu une échancrure et sa forme est celle d'un croissant.

Cet animal, connu aussi sous les noms de *souffleur des Normands*, *oie de mer*, mesure une longueur variable entre 3 mètres et 3 mètres 50, sa chair était autrefois très-estimée, mais actuellement on paraît ne pas en faire un grand cas.

La femelle a du lait en grande abondance et très-riche en principes nutritifs ; elle a pour son petit un grand attachement.

Les *marsouins* malgré de grands points de ressemblance avec les dauphins en diffèrent néanmoins par la conformation du museau qui, au lieu d'avoir la forme d'un bec, est court et bombé uniformément, et par la disposition des dents qui occupent sur chaque mâchoire une position irrégulière. La peau des marsouins recouvre une épaisse couche de tissu graisseux : c'est à cette accumulation de graisse qu'ils doivent leur nom de marsouin, mot allemand qui signifie *cochon de mer*.

Ces animaux sont d'un caractère très-doux : quand le temps est beau, on les voit folâtrer à la surface de l'eau, sauter au-dessus des flots, pourchasser avec beaucoup d'ardeur le hareng, le maquereau, le saumon surtout, qui constituent leur nourriture ordinaire. On les rencontre toujours en bandes très-nombreuses

et c'est un spectacle intéressant à observer que celui de ces animaux dont le corps luisant reflète la lumière du soleil et éblouit par son éclat.

Quand ils ne rencontrent pas les poissons dont ils se nourrissent habituellement, ils plongent au fond de la mer pour y aller chercher des anguilles et des vers qu'ils arrachent du sol en y enfonçant leur museau.

Les marsouins se plaisent particulièrement à l'embouchure des fleuves et des rivières, où ils rencontrent le saumon en quantité plus considérable : on les a vus remonter les fleuves pour y poursuivre ces poissons dont ils sont très-friands ; on les rencontre quelquefois dans la Garonne, dans la Loire, on les a même vu remonter la Seine jusqu'à Paris.

Le saumon, grâce à la rapidité avec laquelle il nage, peut éviter pendant quelque temps les poursuites du marsouin ; ce dernier est obligé d'employer la ruse, et il arrive à force d'opiniâtreté à s'emparer de sa proie. Il poursuit continuellement le saumon et quand celui-ci fatigué par une longue course se voit sur le point d'être pris, il saute hors de l'eau et fait un bond prodigieux en arrière pour tromper la vigilance de son persécuteur ; la ruse est connue par le marsouin qui par un mouvement aussi vif que celui du saumon se trouve précisément à l'endroit où celui-ci retombe à l'eau, il le saisit et le dévore en un clin d'œil.

On chasse le marsouin pour avoir sa graisse qui produit une huile de qualité supérieure et sa peau qui

après avoir subi une préparation convenable est employée dans la carrosserie.

Les principales espèces de marsouins sont : le *marsouin commun*, le *marsouin d'Orbigny*, le *marsouin Epaularot* ou *marsouin gladiateur*, le *marsouin conducteur* et le *narval*.

Au voisinage des îles Feroë, en Islande, et dans les mers du Nord, on rencontre des bandes nombreuses de marsouins conducteurs. Ces animaux, au nombre de 400 ou 600 individus, ont toujours un guide qu'ils suivent partout, de sorte qu'il suffit pour s'emparer de toute la troupe, de faire échouer le conducteur. Au commencement de ce siècle, des marsouins au nombre de 80 environ, ayant suivi leur conducteur qui vint s'échouer sur un banc de sable des côtes de Bretagne, furent tous pris jusqu'au dernier.

Le *narval* se distingue des autres marsouins par la présence de deux défenses aiguës, présentant des sillons disposés en spirales et dont la longueur atteint quelquefois 3 mètres 50. Ces défenses connues pendant longtemps sous le nom de *cornes de licorne* sont fixées dans l'os intermaxillaire, et l'une d'elles seulement, celle du côté gauche en général, s'accroît tandis que l'autre reste à l'état rudimentaire.

La *baleine franche* est le plus colossal des animaux mammifères qui habitent les eaux. D'un volume égal à celui du corps, son énorme tête mesure le tiers de la longueur de l'animal qui peut atteindre

une longueur de 20 à 22 mètres sur 12 mètres de circonférence. Le poids de ces êtres gigantesques est de 60 à 70,000 kilogrammes. La peau est de couleur gris foncé sur le dos et sur les côtés, elle est au contraire blanche, quelquefois grisâtre, au-dessous du ventre.

Chez la baleine, les dents sont remplacées par des fanons ou grandes lames cornées, de 3 à 4 mètres de

Fig. 31. — La baleine.

long sur une largeur de 30 à 40 centimètres, formant une sorte de nasse destinée à retenir les petits animaux dont elle se nourrit ; sa bouche lorsqu'elle est béante présente une immense cavité capable de contenir une barque et les hommes qui la montent, chaque fois que la baleine ouvre sa bouche, l'eau s'y précipite en grande quantité et traverse l'espèce de

filet formé par les fanons et qui retient les animaux que contenait cette eau.

C'est toujours à la surface de la mer que la baleine va chercher la nourriture, la bouche ouverte, elle nage avec une rapidité étonnante.

On prétend que ces animaux ont la vue très-perçante quand ils sont au fond de la mer, et que, lorsque le temps est très-clair, ils se voient à une distance considérable : ces assertions méritent d'être confirmées, il est certain d'ailleurs qu'à la surface de l'eau la baleine ne voit pas très-loin. Le sens de l'ouïe n'est pas non plus très-développé.

Quand la baleine est blessée elle fait entendre un bruit formidable en soufflant, ce bruit est dû à l'air et à l'eau qu'elle lance avec une très-grande force.

On rapporte plusieurs faits qui attestent que plusieurs navires ont été entraînés au milieu des glaces par les baleines qu'ils avaient harponnées et que tout l'équipage y a péri.

Le *cachalot* est un cétacé, remarquable par le volume de sa tête ; le développement du cerveau n'est pas en rapport avec la grosseur de la boîte osseuse qui le contient, il est au contraire relativement peu développé, et ce volume exagéré est dû à une cavité située à la partie antérieure et désignée par les marins sous le nom de la *case*. Cette cavité divisée par des cartilages en un certain nombre de compartiments renferme une huile claire connue dans le commerce sous le nom de *spermacéti* ou *blanc de baleine* et qui,

après la mort de l'animal, se coagule et prend une certaine consistance. On a retiré de la tête de quelques cachalots jusqu'à 8,000 kilogrammes de cette substance.

On recherche aussi l'huile que fournit en abondance l'épaisse couche de graisse qui enveloppe le corps de cet animal qui atteint parfois des proportions gigantesques. Quelques-uns d'entre eux atteignent 24 mè-

Fig. 32. — Le cachalot.

tres de longueur sur 15 mètres de circonférence. L'évent est unique et dirigé à gauche du côté du museau, de ce côté aussi l'œil est beaucoup plus petit que l'œil droit, sur certains individus on l'a trouvé dans un état complet d'atrophie. La nageoire dorsale est remplacée par un nombre plus ou moins considérable de bosses charnues et arrondies ; la peau est blanche dans la région du ventre et d'un noir bleuâtre sur toutes les autres parties du corps, elle offre au toucher la douceur du satin.

La gueule de l'animal est grande, à la mâchoire inférieure les dents sont bien développées tandis que la mâchoire supérieure en est le plus souvent dénuée ou n'en possède qu'à l'état rudimentaire.

Quand le cachalot nage avec lenteur, une partie de son corps apparaît au-dessus de l'eau, on aperçoit son cou et les bosses qui remplacent sa nageoire dorsale, cette marche lente est le résultat des mouvements qu'il imprime à sa queue au moyen de laquelle il divise l'eau de côté et d'autre. Mais lorsqu'il est excité par une cause quelconque, la marche de lente qu'elle était revêt un caractère de vélocité remarquable et il parcourt en une heure un espace de 20 kilomètres. Pour nager avec cette rapidité le cachalot frappe l'eau de haut en bas et alternativement au moyen de sa puissante queue qui soulève à chaque instant des flots d'écume, chaque impulsion fait sortir son corps de dix mètres au-dessus de l'eau.

On rencontre les cachalots en troupes de cent cinquante à trois cents individus dans l'océan Pacifique, l'un des plus vieux est chargé de conduire la bande et c'est, dit-on, lui qui donne le signal quand il s'agit de fuir ou de se battre, quand ces animaux entrent en fureur ils poussent des cris assez semblables au son des cloches.

Ces animaux ne sont pas rares au voisinage de l'Irlande où on rencontre aussi quelquefois des baleines.

CHAPITRE X

LES HIRONDELLES DE NUIT.

Structure des chauves-souris. — Mœurs. — Nombreuses variétés. —

La chauve-souris murine ; la chauve-souris pipistrelle ; la chauve-souris noctule ; la chauve-souris oreillard ; la chauve-souris barbastelle. — Les molossiens ; le mulot volant ou molosse à ventre brun. — La chauve-souris fer-à-cheval. — Les chauves-souris roussettes ; chasse à la roussette commune. — La céphalote. — Les vampires ou sangsues ailées. — Les phyllostomes. — Les glossophages. — Le desmodus rufus ; le desmodus d'Orbigny. — Les galéopithécidés.

La famille des *chauves-souris* comprend un certain nombre de mammifères pourvus d'un appareil spécial, sorte d'expansion membraneuse qui relie entre eux les membres et permet à l'animal de s'en servir pour se soutenir et s'avancer dans l'air comme les oiseaux se servent de leurs ailes.

Linné les réunit dans sa description dans le même passage que l'homme et les singes ; Plin et Aristote les ont nommés *oiseaux à ailes de peau*. Le système dentaire de chauves-souris varie avec chaque espèce, les unes ont des incisives, les autres des molaires à couronne plate, selon leur mode d'alimentation.

Ce qu'il y a de plus intéressant chez la chauve-

souris au point de vue anatomique, c'est la structure des organes membraneux qui lui servent d'ailes. Le bras et l'avant-bras ont une grande longueur et se terminent par quatre os métacarpiens d'une grande longueur et très-minces. Chacun de ces os métacarpiens se termine par des phalanges plus longues et plus minces encore. La membrane passe en les re-

Fig. 33. — La chauve-souris.

couvrant et en passant au point d'insertion sur ces os forme une aile complète.

Les individus qui appartiennent à la famille des chauves-souris sont presque tous nocturnes, suspendus par les pattes pour fuir plus facilement en cas de danger ; ils sont plongés tout le jour dans un sommeil dont ils ne sortent que lorsque la nuit est venue, quelquefois dans les pays où ces animaux sont très-communs ils se suspendent les uns aux autres. La

marche leur est presque impossible : quand ils sont à terre, ils se traînent plutôt qu'ils ne marchent, le développement des membres antérieurs étant un grand obstacle à la locomotion.

Nous allons décrire en particulier chaque espèce de chauve-souris.

La *chauve-souris murine* (*vespertilio murinus*) est celle que l'on rencontre le plus souvent en France. Sa physionomie est hideuse ; elle est insectivore et ne sort que la nuit. Son pelage cendré est formé de poils soyeux noirs à la racine. Elle atteint jusqu'à 40 centimètres d'envergure et chacune de ses mâchoires est armée de douze molaires. Comme celui de toutes les chauves-souris en général, son vol est incertain ; elle s'élève rarement à une grande hauteur ; voltigeant de côté et d'autre, elle saisit au passage les cousins, les phalènes, les moucheron et autres insectes qui sortent la nuit et dont elle fait sa nourriture comme il est facile de s'en assurer en examinant ses excréments qui contiennent les ailes de ces insectes. Elle fuit la lumière et dès le point du jour se réfugie dans les lieux ténébreux d'où elle ne sort qu'à la tombée de la nuit.

Dans l'Inde, en Égypte et dans toute l'Europe, on rencontre la *chauve-souris pipistrelle* ; elle est plus petite que toutes les autres espèces, elle n'a que dix-huit molaires et son pelage est fauve.

La *chauve-souris noctule* très-commune en France a les oreilles courtes et largement développées ; son

poil est roux, sa voix rude et perçante ; elle vit dans les vieux châteaux, dans les églises, dans le creux des arbres et sous les toits.

La *chauve-souris oreillard* se distingue par la longueur de ses oreilles dont le bord interne envoie au-dessus du front un prolongement membraneux qui les réunit ; leurs ailes sont plus courtes proportionnellement que celles des autres chauves-souris, le corps est plus petit et le museau plus long et moins gros.

On rencontre encore dans les vieux édifices une petite chauve-souris longue de 5 centimètres environ, ayant une envergure de 25 centimètres, dont la tête est aplatie et le museau allongé et conique.

La *barbastelle*, dont l'oreille est petite et en forme de triangle, est noire ; ses joues forment au-dessus des lèvres un renflement en forme de bourrelet, qui de loin ressemble à des moustaches ; son nez est aplati, son museau est très-court et ses yeux sont très-rapprochés de l'oreille. La barbastelle comme la pipistrelle exhale une odeur nauséabonde, elles vivent en société et s'engourdissent pendant l'hiver.

Certaines chauves-souris connues sous le nom de *molossiens* ont la tête grosse, les oreilles longues et les yeux très-petits ; chacune de leurs mâchoires n'est pourvue que de quatre dents, deux incisives et deux canines. Le *mulot volant* ou molosse à ventre brun est le type des individus de ce genre. Il ne mesure pas plus de 5 à 6 centimètres de longueur depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue ;

la couleur de son pelage est d'un gris cendré ; il est très-commun à la Martinique.

La *chauve-souris fer-à-cheval* est très-remarquable par la difformité de son visage ; la lèvre supérieure et le pourtour du nez présentent un bourrelet dont la forme rappelle celle d'un fer à cheval. Cet animal, qui reste engourdi pendant l'hiver dans les maisons ou dans les carrières abandonnées, a le poil jaune en dessous et gris cendré en dessus.

Les *roussettes* sont des chauves-souris frugivores, comme il est aisé de le voir lorsqu'on examine leur dentition. En effet, leurs molaires, au lieu de présenter des pointes aiguës et des tubercules comme celles des chauves-souris insectivores, ont une couronne lisse et plate dont les deux bords sont surmontés d'une crête peu saillante. Cuvier pensait que ces animaux mangent quelquefois des oiseaux ou des mammifères de petite taille. L'avidité avec laquelle ils recherchent les fruits en fait un véritable fléau de nos vergers. Quelques personnes mangent leur chair avec plaisir. De toutes les chauves-souris, les roussettes sont les seules que l'on puisse élever en cage ; elles se tiennent constamment suspendues par les membres postérieurs et mangent les fruits qu'on leur présente sans quitter cette position. Le cri de la roussette est semblable au cri de l'oie : des trente-huit espèces de roussettes une seule présente de l'intérêt, c'est la *roussette commune*, qui ne mesure pas moins de 1 mètre 50 centimètres d'envergure.

Parmi les roussettes il convient encore de citer la *céphalote* dont la tête est très-grosse proportionnellement au reste du corps. Elle se distingue des autres roussettes par son cou dont la forme est plus nettement accusée à cause du petit nombre de poils qui le recouvrent, ses dents semblables à celles du hérisson indiquent que l'animal est frugivore. La queue de la *céphalote* est très-courte et cachée au-dessous de la membrane, la poitrine est aussi plus large que chez les autres chauves-souris.

Les anciens voyageurs s'accordent à dire que les grandes chauves-souris du Nouveau-Monde sucent, sans les éveiller, le sang de l'homme et des animaux pendant leur sommeil. « Les chauves-souris, dit « La Condamine, qui sucent le sang des chevaux, « des mulets et même des hommes quand ils ne s'en « garantissent pas en dormant à l'abri d'un pavillon, « sont un fléau commun à la plupart des pays chauds « de l'Amérique. Il y en a de monstrueuses pour la « grosseur ; elles ont entièrement détruit à Borgia et « en divers autres endroits, le gros bétail que les « missionnaires y avaient introduit, et qui commen- « çait à s'y multiplier. »

Ces assertions sont exagérées, il est seulement vrai que les *vampires* profitent du sommeil des chevaux et des mulets pour les mordre à l'épaule ou à l'oreille et se gorger de leur sang. Quand ces animaux succombent aux suites de cette morsure, la mort n'est que le résultat de l'inflammation consécutive, car la

perte de sang est à peu près insignifiante. Les indigènes ont donné aux vampires le nom de *sangsues ailées*.

Le vampire a le pelage roux brunâtre ; sa grosseur égale celle d'un pigeon ; son museau allongé, ses oreilles longues, droites et ouvertes, son nez difforme, ses narines en entonnoir, lui donnent un aspect

Fig. 34. — Le vampire.

hideux. Ce qui contribue le plus à rendre sa tête informe, c'est l'espèce de crête ovale qui surmonte son nez.

Les *phyllostomes* sont des espèces de vampires dont la lèvre supérieure présente deux membranes superposées dont l'une est semblable à un fer de lance et l'autre à un fer à cheval. Comme les vampires les phyllostomes sucent le sang des animaux endormis ; leur langue hérissée de papilles aussi

dures que la corne leur sert à perforer la peau de leurs victimes.

Les *glossophages* sucent également le sang des animaux ; ils sont caractérisés par la longueur de leurs mâchoires que garnissent de très-petites dents ; mais leur langue aiguë, longue et rétractile, est parfaitement disposée pour la succion.

Parmi les autres mammifères du genre vampire il convient de signaler le *desmodus rufus* et le *desmodus d'Orbigny* dont le doigt médius de l'aile se termine par une phalange unguéale ; à la mâchoire supérieure ils ont des dents longues qui leur permettent de faire à la peau des animaux des incisions profondes pour leur sucer le sang ; ces animaux se rencontrent dans l'Amérique du Sud.

Les *galéopithécidés* sont des vampires qui se distinguent de tous les autres par les ongles tranchants situés à l'extrémité de leurs doigts ; l'expansion membraneuse qui relie ensemble leurs doigts étant peu développée ne leur permet pas de voler longtemps ; ils ne peuvent s'en servir que comme d'un parachute, lorsqu'ils sautent d'arbre en arbre.

On peut dire qu'il existe entre les hirondelles et les chauves-souris une grande analogie, malgré la distance qui sépare ces deux êtres au point de vue anatomique : tous les deux ont une conformation parfaitement en rapport avec les fonctions qu'ils sont appelés à remplir ; l'hirondelle détruit les insectes diurnes et la chauve-souris fait la chasse aux insectes nocturnes.

CHAPITRE XI

LES ARCHITECTES.

Mœurs et conformation extérieure du castor ; prix de sa fourrure ; les castors de Paris. — Le castoréum. — Les constructions du castor. — Ses habitations particulières. — Les villages au bord du lac. — Les habitations d'été. — Les castors terriers. — Le castor à l'état domestique. — Mœurs et conformation extérieure de la taupe ; ses yeux. — Les taupinières ; le mal que cause la taupe ; son utilité. — Voracité de la taupe ; l'heure du travail. — Variété des espèces. — Le blaireau ; ses travaux souterrains. — L'haussmanisation chez les blaireaux. — La chasse au blaireau. — Maladie des blaireaux. — Variété d'espèces. — Les lapins. — Les bonnes relations entre voisins. — La jeune famille ; son éducation. — Le lièvre ; son amour de la liberté ; chasse au lièvre ; ruses des vieux lièvres. — Les lièvres de du Fouilloux. — Le lapin d'Angora. — Le picalagonys. — Le magasin commun. — Les écureuils ; le magasin d'approvisionnements. — L'écureuil volant ; le grand écureuil volant. — Le burunduk. — Le hamster ; sa férocité ; combats qu'ils se livrent. — Le desman ; habitations. — La scalope du Canada.

Le *castor*, que les naturalistes ont rangé dans l'ordre des rongeurs, est un mammifère propre à l'Amérique du Nord, cependant on en rencontre encore quelques-uns sur les bords du Wésér, du Danube et du Rhône, où ils vivent dans des terriers. Ces animaux ont à chaque pied cinq doigts, les doigts des pieds de derrière sont reliés ensemble par une mem-

brane destinée à la natation et qui offre une certaine analogie avec celle qu'on remarque aux pattes des oiseaux palmipèdes. La tête est semblable à celle de la marmotte et les mâchoires présentent chacune quatre dents molaires de chaque côté et deux incisives dont l'extrémité taillée en biseau est extrêmement tranchante, ces dents d'une blancheur parfaite en dedans ont à l'extérieur une coloration jaune qui rappelle celle du safran. Les molaires ont une structure tout à fait en rapport avec l'usage auquel elles sont destinées, elles croissent pendant toute la vie de l'animal de façon à réparer l'usure causée par le frottement des dents sur le bois qu'elles rongent ; en examinant bien il semble qu'elles sont formées par une sorte de ruban de substance osseuse replié sur lui-même. Les molaires supérieures présentent au bord externe trois échancrures, et une seule au bord interne ; les molaires de la mâchoire inférieure ont une disposition inverse, de sorte qu'au moment où s'opère le rapprochement entre l'une et l'autre mâchoire, il y a une espèce d'engrenage très-favorable à l'animal quand il veut couper des branches d'arbre.

L'oreille du castor est petite et disposée de telle sorte que l'animal en abaissant le pavillon à sa volonté peut empêcher l'eau de pénétrer dans le canal auditif. La langue est douée d'une faible contractilité, l'animal ne peut lui imprimer des mouvements d'extension très-marqués, mais cependant, quand il travaille sous l'eau, il peut l'appliquer de façon à empê-

cher le liquide de pénétrer dans les voies respiratoires.

Le pelage du castor présente deux variétés de poil : l'un fin comme du duvet, soyeux, court et bien fourni, a une couleur grise, tandis que l'autre est rude, gros, dur, et présente une coloration brune. Le premier est très-recherché pour la chapellerie, il préserve la peau de l'animal du contact de l'eau, car à cause de son épaisseur il est presque complètement imperméable, chaque animal tué pendant l'hiver peut en fournir en moyenne de 500 à 600 grammes et ce duvet se vendait autrefois de 300 à 400 francs le kilogramme. Le prix du poil de castor explique parfaitement les poursuites acharnées dont il est l'objet de la part des chasseurs, aussi ces animaux deviennent de plus en plus rares et ont même complètement disparu dans certains pays. En Angleterre, notamment, on en rencontrait encore en grand nombre vers le douzième siècle, tandis qu'il a complètement disparu actuellement ; en France, ces animaux étaient autrefois assez nombreux aux environs de Paris, ils étaient désignés par le nom de *bièvres* et la petite rivière qui traverse Paris sous le nom de la *Bièvre* doit son nom au grand nombre de castors qui habitaient jadis sur les bords de ce cours d'eau. Ce n'est plus qu'en Amérique qu'on en peut rencontrer des bandes nombreuses, encore tendent-elles à disparaître comme il est aisé de le voir par la diminution subie dans l'exportation des fourrures de castor en Amérique. Il y a quelques années encore 150,000 peaux

de castor étaient expédiées d'Amérique en Europe, aujourd'hui on n'en exporte que des quantités insignifiantes. Le castor n'est pas seulement précieux par sa fourrure, il est encore très-utile à la médecine à laquelle il fournit le *castoréum*, médicament antispasmodique très-efficace, contenu dans deux poches en forme de besace.

Fig. 35. — Le castor.

C'est surtout par leurs ingénieuses constructions, situées sur le bord des eaux, que les castors, ces habiles architectes, sont dignes de fixer notre intérêt ; dans le nord de l'Amérique où leur nombre encore assez considérable leur permet de vivre en société, ils se construisent des villages et déploient dans leurs travaux une activité et une industrie extraordinaires.

Lorsque les eaux sont sujettes à une variation de niveau comme cela a lieu pour les fleuves et pour les

rivières, les castors commencent à construire un barrage destiné à maintenir les eaux dans un niveau constant. Pour arriver à ce résultat, ils choisissent sur le bord de l'eau un arbre dont la grosseur égale, en général, celle d'un homme de taille ordinaire, et sans d'autres outils que leurs molaires tranchantes, ils se mettent en devoir de le ronger à la base pour le faire tomber. Pour que cet arbre tombe bien en travers sur la rivière, ils scient d'abord le côté qui regarde le cours d'eau, de sorte qu'ils obtiennent presque toujours le même résultat qu'ils se sont proposé ; cet arbre va devenir la pièce principale de leur digue. Aussitôt qu'il est abattu, tous se mettent à l'œuvre pour le dépouiller des branches qui le recouvrent. Cette opération terminée, ils vont en remontant le cours d'eau, couper sur le rivage des troncs d'arbres plus petits, des grosses branches qu'ils dépouillent également des branches secondaires et de l'écorce, les poussent dans la rivière dont le courant les apporte ainsi jusqu'à la digue en construction ; là, ils les placent perpendiculairement, l'une des extrémités est appuyée sur le gros arbre, l'autre est enfoncée dans le fond de la rivière, où quelques-uns des travailleurs sont allés plonger pour y creuser des trous afin d'assurer une plus grande solidité. Quand il y a un assez grand nombre de pieux, on dresse contre eux une sorte de palissade faite de branches plus faibles et flexibles et pendant que les uns font l'office de charpentiers, les autres en maçons expérimentés vont

chercher de la terre, versent dessus de l'eau en quantité voulue et la foulant de leurs pieds, la battant à grands coups de queue, gâchent un mortier très-résistant qu'ils transportent en grande quantité au moyen de leurs pieds de devant et de leur gueule pour fermer complètement le treillage formé par les branches et les pilotis enlacés. Il semble que ces animaux ne sont pas seulement guidés par l'instinct dans la confection de ce travail, car lorsqu'on examine leurs constructions, on voit que les pieux sont tous placés du côté de la chute d'eau, tandis que tout l'autre côté qui sert à soutenir la masse des eaux et les efforts du courant est construit en talus dont la base a près de 4 mètres d'épaisseur, tandis que le haut est réduit à 1 mètre, ce qui est parfaitement disposé en vue de la résistance. A la partie supérieure de la digue, ils ont soin de ménager une ou deux ouvertures, sortes de déversoirs, dont ils augmentent ou diminuent la largeur, selon que l'eau monte peu ou en grande quantité par suite des pluies abondantes. Lorsqu'à la suite d'une crue trop subite, la chaussée éprouve des avaries, les castors attendent que les eaux baissent de nouveau et en peu de temps les brèches sont réparées et toute la construction remise à neuf. Tous les ans, la digue est réparée et renforcée, de plus, les graines des arbres et des végétaux de toute espèce que charrie la rivière, et qui viennent se déposer sur le talus, y germent, croissent et augmentent beaucoup sa solidité, de sorte qu'après

deux ou trois ans, la digue est devenue d'une solidité à toute épreuve et devient remarquable par la végétation qui s'y développe.

La chaussée traverse toujours la rivière d'un bord à l'autre et il n'est pas rare de voir ces digues atteindre une longueur de 30 mètres tandis que leur basse mesure 4 ou 5 mètres d'épaisseur, on comprend qu'un pareil travail doit demander de la part de ces animaux une bien grande activité.

Quand la digue est bien établie, les castors procèdent à la construction des habitations particulières.

Les cabanes sont ordinairement au nombre de vingt-cinq à trente; elles ont toutes à peu près la même forme, c'est-à-dire ovale ou ronde. La grandeur de chaque cabane est en rapport avec le nombre des habitants; leur diamètre varie entre 1 mètre 50 et 3 mètres; elle est ordinairement divisée en deux ou trois étages. Le rez-de-chaussée sert de magasin, c'est là que sont entassées les racines, les écorces de bouleau, de peuplier et de saule dont se nourrissent les castors. Quant aux étages supérieurs ils servent de chambres à coucher et de lieu de réunion à ces animaux qui sont toujours en nombre pair, il y a autant de mâles que de femelles et la concorde règne parmi eux. Les huttes sont toutes bâties sur pilotis plein au bord de la rivière et à une certaine hauteur, les murailles courbées avec élégance viennent former un dôme impénétrable à la pluie, grâce à la solidité avec laquelle il est construit et à l'enduit qui le

tapisse intérieurement, cet enduit si proprement appliqué n'est autre chose que de l'argile étendue sur les parois du mur par le castor qui se sert de sa queue aussi habilement que le maçon se sert d'une truelle.

Quand les castors établissent leurs villages sur le bord d'un lac, le niveau de l'eau restant constamment le même, ils n'ont pas à se construire de digue, ils bâtissent alors leurs huttes sur des pilotis pleins et près des bords de l'eau.

Les castors restent rarement pendant l'été dans leurs huttes, chaque couple dispersé s'éloigne du village et habite un terrier toujours dans le voisinage du cours d'eau, puis quand l'automne revient, chaque membre de cette petite république revient au rendez-vous ordinaire, pour réparer les avaries que peut avoir subies la digue et pourvoir aux approvisionnements.

On a donné le nom de *castors terriers* à des castors solitaires qui comme le blaireau vivent disséminés dans des trous creusés sous le sol ; on les reconnaît aisément à leur dos presque dénué de poils à cause du frottement de la peau contre les parois de leur terrier, de plus leur fourrure est malpropre, couverte de poussière et presque sans valeur. D'après quelques savants, ces castors solitaires sont des parias que les autres ont chassés de leur société à cause de leurs défauts ; il est plus raisonnable de supposer que ces animaux, qui, d'ailleurs, ne se rencontrent que dans les contrées habitées par l'homme, ne se rassemblent pas en troupes à cause des obstacles

qu'ils rencontreraient de la part du roi de la nature qui ne manquerait pas de leur faire la chasse sans merci et de détruire leurs travaux.

Le castor s'apprivoise facilement ; à l'état domestique, il est doux, peu familier et triste, il fait entendre parfois des cris plaintifs, si on l'excite il pousse un cri plus fort assez semblable à l'aboïement du chien, il conserve en captivité son amour de la construction et si, en hiver, la retraite qui lui est réservée pèche par le confortable, il suffit de mettre à sa disposition quelques matériaux pour le voir travailler à mettre son habitation à l'abri des injures de l'air.

C'est au grand naturaliste Geoffroy Saint-Hilaire, que revient l'honneur d'avoir démontré le premier d'une façon certaine que la *taupe* n'est pas aveugle. Ce qui a longtemps fait douter de l'existence des yeux chez cet animal, c'est leur très-petit volume, ils ne sont guère plus gros, en effet, que la tête d'une épingle à dentelle et leur couleur noire les fait confondre avec la couleur des poils qui offre absolument la même nuance. Quand on eut prouvé que les taupes avaient des yeux, plusieurs savants prétendirent que ces organes avaient un volume trop peu considérable pour servir à la vision, mais grâce à des expériences nombreuses, on a reconnu que la taupe y voyait, bien que la vision ne soit pas chez elle très-parfaite.

Il est à remarquer que l'absence ou l'imperfection

d'un organe chez quelques animaux est presque toujours accompagnée d'une plus grande perfection des autres organes. Cette remarque peut être appliquée à la taupe en particulier, chez elle l'œil est imparfait, mais l'organe de l'ouïe est excellent, le plus léger bruit éveille son attention. Au premier abord on ne suppose pas ce développement inusité de la sensibilité de l'organe à cause du peu d'expansion que présentent le pavillon et le canal auditif externe, mais l'oreille interne très-développée est parfaitement disposée à percevoir les sons.

Rangée par les naturalistes parmi les rongeurs insectivores, la taupe est remarquable par la conformation de sa tête allongée en forme de cône qui présente à son extrémité antérieure un petit os spécial dont elle se sert pour percer la terre et s'y frayer un chemin. Tous ses organes sont parfaitement appropriés à sa vie et à ses habitudes souterraines ; examinez la conformation de ses membres antérieurs et vous remarquerez qu'ils sont courts et puissamment musclés comme le cou, et que les pattes sont remplacées par une espèce de main épaisse, large et dont l'animal se sert comme d'une pelle et d'une pioche. Les mâchoires peu développées ont chacune vingt-deux dents petites et présentant la même conformation que celles des autres insectivores. Comme l'ouïe, le sens de l'odorat jouit d'une sensibilité exquise. Il est bon d'attirer l'attention de nos lecteurs sur le développement que présentent chez les taupes les

ongles qui terminent les doigts ; ces ongles, en effet, sont plats, tranchants par leur extrémité et tellement larges qu'ils recouvrent entièrement l'extrémité des doigts.

C'est à l'aide de ces instruments perfectionnés que la taupe se creuse les galeries souterraines dans lesquelles elle se réfugie. Les *taupinières* (c'est ainsi

Fig. 36. — La taupe.

qu'on désigne dans nos campagnes les travaux souterrains de cet animal) méritent une description particulière. A une certaine profondeur, il existe une pièce principale, large, propre, et dans laquelle se tient ordinairement la taupe. Un nombre variable d'ouvertures donne accès à cette pièce principale et chacune de ces ouvertures communique avec une longue galerie qui vient s'ouvrir à la surface du sol.

Les petits monticules de terre qui surpassent de

place en place le niveau du sol ne sont autre chose que des soupiraux par lesquels la taupe rejette au dehors les matériaux qu'elle enlève en déblayant pour se frayer un chemin à travers le sol.

Quand la taupe est sur le point de mettre bas, elle se ménage un appartement qui n'a pas la même conformation que celui que nous venons de décrire. Après avoir soulevé le sol en le pressant de façon à augmenter sa consistance, elle le mêle avec des racines, le bat et le presse au moyen de ses larges mains, et finit par lui faire acquérir une consistance telle qu'il devient imperméable à l'eau ; au-dessous de cette voûte, elle élève une petite éminence, y entasse des feuillages et des herbes sèches et y dépose ses petits qui sont toujours au nombre de quatre ou cinq. Pour faire communiquer ce nid avec la surface du sol, elle creuse des galeries dont la longueur atteint jusqu'à 25 et 30 mètres et qui en partant de la retraite de ses petits va toujours en s'enfonçant dans le sol jusqu'à une certaine distance à partir de laquelle ce boyau souterrain décrit une courbe à concavité supérieure et prend une direction qui tend à le rapprocher de la surface du sol. Il est difficile, comme on le voit, de découvrir le nid d'une taupe qui de plus est parfaitement à l'abri des inondations.

Quand la taupe est surprise hors de son repaire elle cherche son salut dans la fuite ; si le sol est trop dur pour lui permettre de s'y creuser rapidement un

chemin, alors, saisie de frayeur, elle trotte avec rapidité et fait entendre un cri qu'on ne peut comparer qu'au bruit d'une lime frottée doucement sur un morceau de pierre ou d'acier. Si le sol, au contraire, est friable, elle s'y enfonce en un clin d'œil et disparaît complètement. Les blessures les plus légères, le moindre coup sur la tête et surtout sur le museau, suffisent pour la faire périr.

L'homme fait à la taupe une guerre acharnée parce qu'elle cause beaucoup de ravages dans les jardins et les champs cultivés, elle coupe les racines des plantes, détruit le niveau des prairies en y élevant des monticules qui empêchent de faucher l'herbe jusqu'au sol, et dans certains pays peut causer des ravages encore plus grands en perforant les digues et les canaux d'irrigation. Malgré cela, la taupe rend à l'agriculture des services très-nombreux, elle détruit un nombre considérable d'insectes et autres animaux nuisibles, son appétit, en effet, est insatiable.

M. Isidore-Geoffroy Saint-Hilaire a fait remarquer que la taupe dévore avidement les oiseaux, les grenouilles, et que le crapaud seul lui cause de la répugnance. A défaut de ses aliments ordinaires, la taupe mange les hannetons, les vers et les larves d'insectes ; ce qui donne la meilleure idée de son appétit vorace, c'est que lorsqu'on enferme pendant quelque temps, sans leur donner de nourriture, deux taupes du même sexe, la plus forte des deux tue l'autre, la dévore, et on ne trouve plus que le sque-

lette de la victime. La soif ne se manifeste pas avec une moindre intensité que la faim, on a remarqué que lorsque ces animaux viennent d'assouvir leur voracité, il suffit de les saisir par le cou et de les approcher d'un vase plein d'eau pour les voir aussitôt s'y précipiter et boire avec une grande avidité.

Les heures de travail de la taupe sont toujours les mêmes et méritent d'être indiquées. C'est au lever du soleil qu'elle se met au travail pendant une heure, se repose ensuite pour reprendre ses travaux à neuf heures, à midi et à trois heures. Mais quand le jour commence à baisser, elle se remet encore au travail et c'est à ce moment de la journée qu'elle met le plus d'ardeur.

La taupe de nos pays ou *taupe commune* a le pelage noir et doux au toucher comme le velours, ce n'est qu'accidentellement qu'on rencontre quelques-uns de ces animaux à poil cendré ou ayant des taches blanches ou jaunes.

Le *coudylure étoilé* est une espèce de taupe qui habite l'Amérique et qui avec des formes plus légères et plus gracieuses que celles de la taupe d'Europe s'en distingue encore par la couleur de son pelage qui est brun foncé, quelquefois grisâtre.

Les *chrysochlores* sont encore des taupes qui diffèrent des autres espèces par leurs pieds de devant qui n'ont que trois ongles pointus et recourbés de façon à servir de pioche ; le plus remarquable des *chrysochlores* est le *chrysochlore du Cap* ou *taupe*

dorée du Cap. Chez lui la queue est presque nulle, l'oreille externe n'existe pas et le pelage est d'un beau vert à reflets métalliques semblables à la couleur du cuivre et du bronze et qu'on ne peut mieux comparer comme éclat qu'aux plumes du paon.

Rangé par les naturalistes dans l'ordre des carnassiers, le *blaireau* est un mammifère très-habile à se creuser des galeries souterraines, grâce à la conformation de ses pattes de devant dont les ongles sont très-allongés et très-aigus, son corps est très-effilé et ses jambes très-courtes. Le blaireau rampe plutôt qu'il ne marche.

Le terrier dans lequel s'abrite le blaireau est large, profond et d'une propreté remarquable, plusieurs galeries étroites, longues et en forme de boyau, y donnent accès, il a soin de donner à ces galeries une direction tortueuse pour en rendre plus difficile l'accès aux autres animaux. Le renard qui loge également dans un terrier, mais qui n'a pas comme le blaireau la faculté de creuser la terre, emploie pour exproprier ce dernier et s'emparer de sa demeure un moyen aussi ingénieux qu'efficace. Il connaît la répugnance du blaireau pour les immondices, aussi vient-il y déposer des ordures jusqu'au moment où le blaireau quitte son domicile et alors il s'y installe, l'agrandit et en fait sa demeure.

Le blaireau se nourrit habituellement d'oiseaux et de petits mammifères, mais à défaut de ces aliments il mange assez volontiers les fruits, les graines, les

sauterelles et tous les autres insectes. Quand il trouve un nid de guêpes ou de frelons, il s'en empare et mange tout le miel qui y est contenu. Il se montre surtout très-friand de raisins, d'œufs, et on l'a vu se frayer un chemin jusqu'au terrier d'un lapin pour y manger les jeunes lapereaux.

On prend le plus souvent le blaireau comme on prend le renard, en le fumant dans son terrier ou en creusant des tranchées pour le prendre dans son repaire. On fait entrer dans le terrier un chien basset pour empêcher l'animal de sortir pendant qu'on travaille au déblaiement, mais il faut que le chien reste à une certaine distance du blaireau, car s'il se hasarde à l'attaquer, le blaireau qui est doué d'une très-grande force le terrasse et lui fait des morsures quelquefois terribles. Il arrive parfois que le blaireau, entendant creuser au-dessus de lui, s'élance d'un bond sur le chien, et sort de son trou après l'avoir mis hors de combat, d'autres fois aussi il se sert de ses pattes pour faire tomber entre lui et le chien une certaine quantité de terre et mettre devant lui une barrière infranchissable.

Le mâle et la femelle vivent solitaires, celle-ci porte six mamelles, met bas en été ; chaque portée se compose de quatre ou cinq petits pour lesquels elle prend beaucoup de soins. Elle leur prépare un lit d'herbes sèches qu'elle réunit en petits fagots et qu'elle traîne entre ses pattes jusqu'au terrier, et quand ils commencent à grandir elle va chasser autour

de sa demeure pour leur apporter leur nourriture.

Les blaireaux ont sous la queue une espèce de poche qui laisse constamment suinter un liquide visqueux dont l'odeur est insupportable ; ce qui chez eux est le plus remarquable, c'est qu'ils ont presque tous la gale, les blaireaux de France surtout, et ils n'en paraissent pas incommodés ; il est même nécessaire de laver avec soin les chiens au retour d'une chasse au blaireau si on ne veut pas les voir contracter cette maladie.

Les espèces de blaireaux sont le *blaireau commun*, le *blaireau taison*, le *blaireau carcajou* et le *bali-saur* qui habite l'Hindoustan ; ces diverses espèces ne diffèrent les unes des autres que par des caractères insignifiants.

Les *lupins* sont des mammifères très-communs dans toute l'Europe et qu'il est facile de reconnaître à leur pelage fauve clair en dessus et tout à fait blanc en dessous.

La femelle qui comme celle du lièvre porte le nom de *hase* est d'une fécondité remarquable ; elle enfante annuellement en moyenne quatre-vingts lapereaux. La durée de l'allaitement est de vingt jours et elle ne porte pas plus d'un mois. Les petits qui grandissent très-vite peuvent reproduire dès l'âge de sept mois.

Il est intéressant d'étudier la façon dont les lapins sauvages se construisent des terriers. Ces animaux vivent en famille et chaque famille entretient de

bonnes relations de voisinage avec celles qui l'entourent. Dans leur terrier où ils se retirent pendant le jour, ils se mettent eux et leurs petits à l'abri de leurs ennemis naturels, le renard, le loup, le faucon et autres animaux qui leur font une chasse acharnée ; là ils élèvent leurs petits dans la plus grande sécurité et ne leur donnent leur liberté que lorsqu'ils sont capables eux-mêmes de se défendre.

Fig. 37. — Les lapins.

Les jeunes lapins montrent un grand respect pour le chef de la famille, sa présence seule suffit pour mettre un terme aux combats qui s'engagent fréquemment entre eux pour des femelles ou pour la nourriture qu'ils se disputent avec beaucoup d'acharnement.

La durée de la vie des lapins est de neuf ans environ ; ce qui les distingue des autres rongeurs, c'est la disposition de leurs dents incisives qui sont au nombre

de quatre placées sur deux rangées à la mâchoire supérieure, de façon que chacune des incisives placée antérieurement en cache une autre de volume moins considérable.

Chez les lapins comme chez les lièvres, on observe cette fissure connue en pathologie sous le nom de *bec de lièvre* et qui placée sur la partie médiane de la lèvre supérieure la divise en deux parties.

D'après des observations nombreuses, il est certain que le lapin sauvage réduit à l'état domestique oublie l'art de se creuser un terrier et que lorsqu'on lui rend sa liberté, ce n'est qu'après un temps assez long que les générations qui se succèdent recouvrent cet instinct qui les porte à chercher au fond de la terre un abri contre les animaux chasseurs et les injures du temps.

Les rapports nombreux qui rapprochent le lapin du *lièvre* nous obligent à donner la description de ce dernier mammifère dans ce chapitre malgré le peu d'industrie qu'il montre dans le choix d'un gîte.

Les pieds de derrière, chez le lièvre comme chez le lapin, sont plus longs que ceux de devant, la queue est courte et la longueur des oreilles dépasse celle de la tête, la disposition des dents chez le lièvre et chez le lapin est absolument la même. Chez le lièvre, le pelage revêt une couleur fauve plus accentuée et la queue présente sur la ligne médiane une ligne noire régulièrement disposée ; sa fécondité est très-grande sans égaler cependant celle du lapin ; sa course peut-être moins rapide que celle de ce

dernier est d'une durée beaucoup plus longue et consiste en une suite de sauts très-étendus et fréquemment répétés. Tandis que le lapin peut être facilement réduit à l'état domestique, le lièvre est impossible à apprivoiser et finit par se laisser mourir de faim tôt ou tard s'il ne parvient à recouvrer sa liberté, sans laquelle il ne peut vivre, ni acquérir l'embonpoint qui le caractérise à l'état sauvage.

Les lièvres vivent dans l'isolement, leur nourriture comme celle des lapins est exclusivement composée de végétaux ; il est à remarquer que contrairement à l'opinion de quelques naturalistes, les lièvres ne ruminent pas, et qu'ils ont une vue assez bonne. Leur sommeil est léger et grâce à la délicatesse de leur ouïe, le moindre bruit suffit pour les éveiller et attirer leur attention. Leurs pattes de derrière étant plus longues que celles de devant, on s'explique aisément la raison qui les pousse à rechercher les endroits escarpés quand ils sont poursuivis, parce que dans les montagnes la course leur est plus facile. Leurs oreilles sont très-longues, et c'est à tort que Buffon prétend qu'ils s'en servent comme d'un gouvernail, car ces animaux lorsqu'ils sont poursuivis ont les oreilles couchées.

Il existe aussi un grand nombre de variétés de lapins, une seule mérite d'être décrite, c'est le *lapin d'Angora* dont les poils soyeux et très-longs sont employés à confectionner des étoffes et des feutres d'un grand prix. Le lapin d'Angora argenté est celui

qui fournit les meilleurs poils, ils sont d'une blancheur éclatante.

L'*écureuil* est un mammifère de l'ordre des *rongeurs* qui habite les bois et les forêts où il se tient presque constamment sur les arbres. Il existe un grand nombre de variétés dans le genre *écureuil*, nous décrirons toutes celles qui nous paraissent offrir quelque intérêt.

L'*écureuil* se nourrit habituellement de glands de chêne, de noisettes, d'amandes, de faines et en général, de tous les fruits à écorces dures ; mais quand il peut trouver le nid d'un oiseau, il ne se fait pas faute d'avaler les œufs qui s'y trouvent, on affirme même qu'il dévore les petits, mais cette assertion mérite d'être confirmée.

Ces animaux prévoyants font en été des provisions pour l'hiver. Ils entassent en grande quantité des noisettes, des semences de frêne, de pin, des haricots, etc., etc., dans les trous d'arbres, dans les vieux nids abandonnés, et lorsque la neige couvre la terre ils vont chaque jour à leur magasin chercher leur nourriture. On a observé que ces animaux jouaient un grand rôle dans la dissémination des graines, parce que lorsque leurs magasins sont remplis de provisions pour l'hiver, ils creusent dans le sol des trous assez profonds dans lesquels ils cachent des glands qu'ils recouvrent avec précaution de terre et de mousse. Ces graines oubliées par eux germent au printemps et se développent. On a dit que l'*écureuil* lorsqu'il avait à

échapper aux poursuites de ses ennemis, ou quand il y était obligé par toute autre cause, se servait pour passer l'eau d'un morceau d'écorce d'arbre ou d'une branche de bois sec en se servant de sa queue comme d'une voile. Ce fait est absolument faux, l'écureuil craint l'eau et ne se hasarde jamais à s'embarquer comme l'affirment Buffon et quelques autres naturalistes.

Fig. 38. — L'écureuil.

C'est vers la fin de mai ou au commencement de juin que la femelle de l'écureuil met bas, les petits sont toujours au nombre de trois ou quatre, ils sont élevés avec le plus grand soin, c'est à cet âge qu'il faut les prendre si on veut les apprivoiser facilement. Peu de personnes peuvent apprécier le goût de la chair de cet animal qui est excellente à manger. On utilise les poils de la queue pour faire des pinceaux très-fins.

L'*écureuil volant* ou *assapanick* est caractérisé par un repli de la peau des flancs s'étendant des deux côtés entre les membres antérieurs et postérieurs et servant de parachute à l'animal quand il s'élance d'un arbre sur l'autre. Ce charmant animal, triste et timide comme tous ceux qui font partie du genre des *polétouches*, n'a pas plus de 12 centimètres de longueur depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue ; son pelage d'un gris fauve en dessus est blanc en dessous.

Il se construit dans un trou d'arbre un nid garni de feuilles et de mousse sèche sur lequel il dort toute la journée, mais quand le soleil est couché il se met à la recherche de sa nourriture qui consiste en semences de bouleau, en noisettes, en fruits secs, etc., etc. Son agilité, aidée de la membrane qui lui sert de parachute, est beaucoup plus grande que celle des écureuils communs, il franchit un espace de 25 à 30 mètres pour sauter d'un arbre sur l'autre, et comme il ne marche qu'avec difficulté, il ne descend jamais sur le sol ; l'œil de ces animaux est très-proéminent et d'un noir brillant.

Le *grand écureuil volant* se distingue des précédents par ses dents molaires pourvues de tubercules nombreux, par la forme de sa queue qui est arrondie et mesure une longueur de 50 centimètres, égale à la longueur du corps. Cet animal connu aussi sous le nom de *tagouan* se rencontre plus particulièrement aux îles Philippines.

Moins agile que l'écureuil et ne montant aux arbres que pour se dérober aux poursuites de ses ennemis ou pour y chercher les fruits qu'il aime, le *burunduk* est aussi un animal prévoyant par excellence et qui sait se construire une habitation parfaitement aménagée.

Le *burunduk* n'a que 12 ou 13 centimètres de longueur et présente dans le sens de la longueur deux raies blanches et cinq de couleur brune. C'est au moyen de ses abajoues que cet animal transporte les graines qu'il emmagasine, on le rencontre dans le sud de l'Europe et en Asie.

Le *hamster* appartient au genre des rats dont il a la taille et la conformation extérieure.

Le hamster qui vit en Sibérie et dans le midi de la Russie ne s'endort pas pendant l'hiver comme l'ont affirmé quelques naturalistes. En Allemagne où autrefois il en existait un grand nombre, on a été obligé pour le détruire de mettre sa tête à prix à cause des nombreux dégâts qu'il cause dans les champs cultivés. Il évite les terrains humides ou sablonneux à cause de la difficulté qu'il aurait à s'y construire un terrier, mais il recherche par contre les terres fermes, sèches, le voisinage des champs de blé et des réglisses dont la graine fait partie des approvisionnements qu'il entasse en si grande abondance dans de vastes magasins.

Le *desman* ou *rat musqué de Russie* est un animal carnassier se nourrissant de vers, de sangsues, etc.,

qui mérite une place dans ce chapitre à cause de l'habileté avec laquelle il construit sa demeure.

Le desman se rencontre plus particulièrement dans le midi de la Russie où il habite les étangs et les cours d'eau qu'il quitte rarement pour aller à terre; quand il change de rivière ou d'étang, c'est toujours en remontant les fossés remplis d'eau ou les rigoles souterraines. La fourrure du desman est imperméable à l'eau, grâce à une substance huileuse analogue à celle que l'on trouve chez la plupart des oiseaux aquatiques et qui, sécrétée par sept ou huit petites glandes disposées comme les tuiles d'un toit, sert à l'animal à s'oindre toutes les parties du corps, ces glandes sont situées dans des replis de la peau à la base de la queue et c'est à la matière qu'elles sécrètent que le desman doit son nom de *rat musqué*; cette substance exhale, en effet, une odeur très-pénétrante et semblable à celle du musc.

Le desman vit par couples avec sa femelle et se construit des terriers. Le cri que cet animal fait entendre pour réunir autour de lui ses petits et sa femelle est semblable à celui du canard; Pallas prétend que pour produire ce bruit, il recourbe sa petite trompe de façon à en introduire l'extrémité dans la bouche, cette assertion nous paraît au moins invraisemblable.

Son habitation, de forme ovalaire, présente environ 35 centimètres de longueur sur 25 centimètres de largeur; le plancher en est recouvert d'une couche

de roseaux bien secs et de fines racines que le mâle a soin d'y apporter. C'est sur ce lit que la femelle dépose ses petits qui sont au nombre de quatre ou cinq, elle a pour eux une grande tendresse.

Les vers et les larves sont les aliments ordinaires dont se nourrit le desman, il préfère cependant les sangsues dont il s'empare fort adroitement, grâce à l'habileté avec laquelle il se sert de sa petite trompe pour aller les chercher dans la vase, et à la facilité avec laquelle il se promène sur le sol qui fait le fond de la rivière ou de l'étang qu'il habite.

On voit rarement le desman nager à la surface de l'eau où il ne vient que pour respirer ; ses ennemis sont les aigles pêcheurs et les gros poissons. Il arrive parfois que ces charmants animaux, se trouvant pris dans les filets dont ils ne savent pas couper les mailles au moyen de leurs dents, périssent asphyxiés.

Le *scalope du Canada* est un petit carnassier insectivore qui a une grande analogie avec la taupe commune ; comme elle, il a les mains aptes à creuser le sol ; comme elle, il a un nez long, effilé et pourvu d'une sorte de boutoir propre à creuser le sol. C'est aux États-Unis, dans le Canada surtout, qu'on rencontre fréquemment le scalope, il habite le bord des rivières et des étangs ou tout au moins les vallées froides et humides, et c'est dans ces terrains imprégnés d'eau qu'il construit ses terriers.

CHAPITRE XII

LES ANIMAUX A FOURRURES.

Les martes : marte vulgaire ; marte zibeline ; putois ; fouine ; hermine ; vison ; chinchillas.

Les animaux à fourrures sont extrêmement nombreux, nous donnerons la description des principales espèces, les autres ayant été étudiées dans d'autres chapitres de cet ouvrage.

Les *martes*, animaux chasseurs par excellence, sont des animaux de petite taille, faisant aux oiseaux la guerre la plus acharnée grâce à la rapidité avec laquelle ils grimpent sur les arbres. Aucun animal de taille proportionnée à la leur n'échappe à leurs instincts carnassiers, on les rencontre tantôt dans le terrier du lapin, tantôt dans un poulailler, elles passent par les trous les plus étroits du moment que ces orifices permettent à leur tête de passer librement. Ces animaux sont rusés, et lorsqu'ils parviennent dans un poulailler sans éveiller leurs victimes elles les égorgent toutes pour en sucer le sang et en manger la cervelle.

Parmi les martes, il convient de citer plus particulièrement la *marte vulgaire*, la *marte zibeline*, le *putois*, la *fouine*, l'*hermine* et le *vison*.

La marte vulgaire est un petit animal de la grosseur d'un lapin, grand destructeur de gibier et de plus avide de miel, qui se trouve en Europe et en Amérique. Tantôt logée dans un buisson, tantôt dans un trou d'arbre, la marte femelle, quand elle est sur le point de faire ses petits, profite de la nuit pour pénétrer dans une hotte d'écureuil, l'égorge et s'em-

Fig. 39. — La marte.

pare de son habitation. Sa fourrure a une grande valeur, mais elle est loin d'être appréciée comme celle de la marte zibeline.

Le *chinchilla* a une fourrure très-appréciée et qui donne lieu à un commerce considérable entre le Pérou, le Chili et l'Europe où on exporte ces pelleteries, cette fourrure est d'un gris cendré et donne au toucher une sensation très-douce due à la minceur des poils soyeux qui la composent. Ces animaux doux, cares-

sants et complètement inoffensifs, se nourrissent de racines, de graines et d'herbes, ils habitent des petites galeries souterraines situées tout près de la surface du sol, c'est dans ces galeries que la femelle dépose chaque année ses petits au nombre de six à huit. Les chinchillas deviennent de plus en plus rares à

Fig. 40. — Le chinchilla.

cause de la chasse qu'on leur fait pour s'en procurer la peau ; dans certaines années, dans la seule ville de Londres, il s'est vendu jusqu'à cinq mille peaux de chinchilla.

Les autres animaux à fourrures dont nous avons donné ailleurs la description sont : l'alpaga, le blaireau, le castor, l'écureuil, le kangaroo, le lama, le lapin, le lièvre, le lion, le loup, la loutre, le tigre et la vigogne.

CHAPITRE XIII

LES MONSTRES.

Les monotrèmes : ornithorynque ; échidné. — Les édentés : l'unau ; l'ai. — Les paresseux ; le tatou géant ; l'oryctérope. — Fourmiliers : le tamanoir ; le pangolin ou lézard écailleux.

Il existe parmi les mammifères des animaux auxquels M. Geoffroy Saint-Hilaire a donné le nom de monotrèmes et qui présentent ceci de particulier, qu'ils ont des rapports de structure avec les mammifères, les oiseaux et les reptiles.

Les *monotrèmes* ont des petites mamelles, si peu apparentes qu'on a nié longtemps leur existence ; le mamelon n'existe pas ; ces glandes sécrètent un liquide dont la composition se rapproche sensiblement de celle du lait.

Les monotrèmes sont ovovivipares, c'est-à-dire que, comme la vipère, leurs œufs éclosent dans le sein de la femelle.

Les monotrèmes se divisent en deux espèces : l'*ornithorynque* et l'*échidné*. L'*ornithorynque* se rencontre au bord des cours d'eau et des lacs dans la Nouvelle-Hollande. C'est un animal nocturne, qui ne sort que lorsque, par suite de la naissance de ses

petits, la faim le presse et le besoin d'une plus grande quantité de nourriture se fait sentir.

L'échidné, appelé aussi *mangeur de fourmis*, est un autre monstre de la taille d'un lièvre ; on le rencontre dans les terrains sablonneux et pierreux où il

Fig. 41. — Le paresseux.

se creuse des terriers au moyen de ses doigts armés d'ongles puissants.

Parmi les mammifères, on a classé sous le nom d'*édentés* certains animaux dont la conformation extérieure constitue une monstruosité et qui, pour ce fait seulement, se recommandent à l'attention de l'observateur.

Tout chez ces animaux contribue à exciter l'étonnement, leur forme est singulière, leurs allures sont molles, disgracieuses, leur intelligence est très-bornée. Chez quelques-uns d'entre eux, les poils sont remplacés par des écailles imbriquées à la façon des tuiles d'un toit.

Tous ont à l'extrémité des membres des ongles puissants dont ils se servent pour creuser la terre ou pour grimper.

L'*unau* et l'*aï*, plus connus sous le nom de *paresseux*, sont des animaux dont les membres postérieurs, plus courts que les membres antérieurs, les empêchent de marcher facilement, rien ne peut peindre la gaucherie de ces animaux marchant sur le sol ; il n'en est pas de même quand ils grimpent sur les arbres. Au moyen de leurs ongles aigus et robustes qu'ils enfonce dans l'écorce, ils se suspendent aux branches et vont chercher dans les touffes les plus épaisses leur nourriture qui se compose principalement de fruits et de feuilles.

Les tatous, hormis le *tatou géant*, sont de petite taille et sont remarquables par la finesse de leur odorat, le peu de développement de leurs membres et par la longueur de leur queue, variable comme forme, suivant les espèces. On en compte cent variétés.

L'*oryctérope* est un édenté dont le corps atteint une longueur d'environ 1 mètre sur une hauteur de 50 centimètres ; il se nourrit exclusivement de four-

mis blanches qu'il trouve cachées sous des dômes de terre qu'elles construisent elles-mêmes ; l'animal d'un coup de boutoir détruit le monticule, toutes les fourmis sortent épouvantées et il profite de leur présence pour promener sur la fourmilière sa langue recouverte d'un enduit visqueux au moyen duquel elles restent captives.

L'oryctérope habite le Sénégal, l'Abyssinie et la Hottentotie ; les indigènes mangent sa chair dont le goût laisse cependant beaucoup à désirer.

Les *fourmiliers* sont entièrement dépourvus de dents, leur bouche est remplacée par une sorte de trompe qui sert de fourreau à leur langue qui, en raison de sa longueur, de son aptitude à tous les mouvements et de l'enduit visqueux qui la recouvre, leur sert à prendre les fourmis qui font leur nourriture ; ces animaux habitent l'Amérique du Sud ; leurs ongles aigus et forts sont admirablement disposés pour leur défense et pour fouir la terre.

Parmi les fourmiliers, on distingue le *tamanoir*, le *pangolin*. Ces animaux habitent le midi de la Chine et l'Afrique.

CHAPITRE XIV

LES ANIMAUX A POCHE.

Os marsupiaux. — Poches abdominales. — Le kangouroo géant. — Les coussous. — Les dasyures. — Le thylacine cynocéphale. — La sarigue. — L'opossum.

Les animaux à poches sont remarquables par la présence d'une poche située au-dessous du ventre et suspendue à deux os spéciaux, les *os marsupiaux*, poche dans laquelle les petits sortis du sein de leur mère avant leur entière formation viennent achever de se développer.

Il existe un assez grand nombre d'animaux à poches; nous allons décrire les plus intéressants.

Le *kangouroo géant*, que l'on trouve surtout dans la Nouvelle-Guinée et en Australie, est remarquable par la longueur relative de ses membres postérieurs et de sa queue, qui est comme un levier au moyen duquel il soulève son arrière-train quand il bondit, et dans ce cas les membres antérieurs ne servent en rien à la locomotion; ils restent appliqués sur la poitrine. Le kangouroo géant fait des bonds de 8 à 10 mètres; la rapidité de sa course est prodigieuse.

Les *coussous*, que l'on trouve dans l'archipel Indien, sont des animaux à poches, dont la queue est

prenante et qui possèdent une expansion de la peau des flancs semblable à celle qu'on remarque chez les écureuils volants.

Parmi les animaux à poches, il convient de citer encore les *dasyures*, dont quelques-uns atteignent une taille très-grande et se font remarquer par leur voracité, car ils sont carnassiers. Le plus féroce de tous est le *thylacine cynocéphale* ; il a la taille et les instincts du loup.

La *sarigue* est le plus connu des animaux à poches ; il en existe plusieurs variétés.

Les sarigues sont des animaux grimpeurs de la taille d'un chat ; elles ont ceci de particulier, que le pouce, chez elles, est opposable aux autres doigts ; leur bouche est large et armée de cinquante dents au moyen desquelles elles dévorent leurs proies qui consistent en insectes, en oiseaux et même en petits animaux quadrupèdes. La sarigue femelle est d'une fécondité remarquable, à chaque portée elle donne ordinairement quinze petits.

L'*opossum* est une espèce de sarigue très-avide d'œufs de dindon et qui cause de grands ravages dans les basses-cours. Quand on la surprend au milieu du carnage, elle fait le mort et reçoit les coups qu'on lui donne comme si elle avait perdu complètement toute espèce de sensibilité, mais aussitôt que l'homme s'éloigne croyant l'animal mort, elle profite de l'éloignement de son ennemi pour fuir et disparaître avec une grande rapidité.

CHAPITRE XV

LA TRIBU DES RONGEURS.

Les rats : caractères extérieurs ; mœurs. — Le rat de Franklin ; les rats de Latude. — Le surmulot ; le rat noir ; le mulot ; le rat des moissons. — Le rat d'eau ; le rat à sac ; la souris. — Les porcs-épics. — Les musaraignes. — Les hérissons. — Le cochon d'Inde. — Les myopotames ou rats de rivière. — Les coypous. — Les macroscélides.

Les *rats* sont des animaux rongeurs remarquables par la structure et la disposition de leurs dents ; chaque mâchoire est ornée de deux incisives longues et fortes dont le bord tranchant est parfaitement apte à couper les substances végétales dont ces animaux se nourrissent. La face antérieure seule est garnie d'émail, de telle sorte que la face postérieure s'usant plus rapidement, chacune des dents est taillée en biseau ; grâce à leur vitalité, elles croissent perpétuellement, de sorte que, malgré l'usure continuelle de leur sommet, elles conservent toujours la même longueur. Les molaires, dont la surface est rugueuse, leur servent à moudre leurs aliments qui consistent en racines, en écorces, en fruits, en graines, etc.

Les rats ont la tête allongée ; la peau tantôt brune, tantôt fauve, est recouverte de poils très-courts ; la

queue, presque glabre, est cylindrique et longue. Chez la femelle, le nombre des mamelles varie entre dix et douze, elle donne tous les ans plusieurs portées de huit à douze petits et il est ainsi facile à comprendre pourquoi ces animaux pullulent dans nos greniers et y causent de grands désastres.

Les rats émigrent lorsqu'ils ne trouvent plus leur

Fig. 42. — Les rats.

nourriture, et Franklin affirme avoir vu un vieux rat aveugle conduit par un de ses semblables au moyen d'un petit morceau de bois qu'ils tenaient tous les deux entre leurs dents, alors qu'une bande de ces animaux partait pour l'émigration.

Latude, qui passa trente ans dans les cachots de la Bastille, avait apprivoisé les rats qui infestaient sa prison ; « ils venaient, dit-il, manger avec moi » dans le plat ou sur mon assiette ; mais je me trou-

« vai assez mal de cette licence, et je fus forcé de
« leur mettre un couvert à table, pour éviter leurs
« malpropetés. »

Parmi les diverses espèces de rats, il convient de citer : le *surmulot*, le *rat noir*, le *mulot*, le *rat des maisons*, le *rat d'eau*, le *rat à sac* et la *souris*.

C'est en Afrique, en Asie, en Grèce, en Espagne et en Italie qu'on rencontre le plus souvent le *porc-épic*, mammifère rongeur, d'une longueur variable entre 50 et 65 centimètres et dont toute la surface du corps hormis le dessous est munie de longues épines formées de poils agglomérés et d'une dureté telle que lorsque l'animal les dresse, il est difficile de s'en emparer, d'autant plus que l'animal, lorsqu'il est attaqué, se sert fort habilement de ses armes contre ses ennemis.

Les *musaraignes* sont des petits animaux chasseurs d'insectes dont la taille et la forme les rapprochent des souris ; cependant on les reconnaît à l'effilement de leur tête et au peu de longueur de leurs oreilles et de leur queue. Le poil, d'un brun grisâtre, est très-court, épais et doux au toucher ; les yeux sont très-petits ; du reste, l'animal paraît peu doué sous le rapport de la perfection des organes des sens.

Les *hérissons* sont des chasseurs d'insectes qui ont une certaine ressemblance avec le porc-épic ; comme ce dernier ils sont recouverts partout, excepté au ventre, d'épines dures et acérées dont ils se font des armes défensives ; ces épines sont, il est vrai, plus

petites que celles du porc-épic, ce qui n'empêche pas que lorsque l'animal est enroulé, ce n'est qu'avec beaucoup de peine et en se faisant de nombreuses piqures, que le chien et le renard peuvent s'en emparer en le mordant au ventre.

Les *cochons d'Inde* connus dans la science sous le nom de *cobayes* sont de la grosseur d'un rat ; peu remarquables par leur intelligence, ils ne semblent vivre que pour manger, ils dorment presque continuellement, reproduisent avec la plus grande rapidité.

Les *myopotames* ou *rats de rivière* sont des animaux assez semblables au castor ; leur taille est à peu près la même, comme chez ce dernier les pattes palmées sont bien conformées pour la natation et la queue est cylindrique et écailleuse.

La peau des myopotames, surtout de ceux que l'on désigne sous le nom de *coypous*, joue un grand rôle dans le commerce de la fourrure.

Citons comme étant le plus remarquable, le *macroscélide*, dont les membres postérieurs, beaucoup plus longs à proportion que les membres antérieurs, lui permettent de s'avancer en sautant ; sa démarche est pleine de grâce ; il se familiarise volontiers avec l'homme ; la taille du macroscélide ne dépasse pas 12 centimètres quand il est debout.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Chapitres.	Pages.
AVANT-PROPOS	v
I. — Caractères généraux des animaux mammifères . .	7
II. — De l'homme	24
III. — Le monde des singes.	34
IV. — Les animaux chasseurs	51
V. — Les serviteurs de l'homme	70
VI. — Les amis de l'homme.	97
VII. — La famille des cerfs. — La faculté des antilopes. .	109
VIII. — Les colosses	125
IX. — Les habitants des eaux	143
X. — Les hirondelles de nuit	161
XI. — Les architectes	169
XII. — Les animaux à fourrures	195
XIII. — Les monstres.	198
XIV. — Les animaux à poches	202
XV. — La tribu des rongeurs	204

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPRIMERIE PILLET, 5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS.

3 2044 107 351 280